

JÉSUS-CHRIST

CONSIDÉRATIONS FAMILIÈRES
SUR
LA PERSONNE, LA VIE ET LE MYSTÈRE
DU CHRIST
PAR M^{GR} DE SÉGUR

TREIZIÈME ÉDITION

Revue et augmentée d'après les avis de plusieurs Évêques de France



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA ET HATON, LIBRAIRES-ÉDITEURS
68, RUE BONAPARTE. 68

1865

Traduction et reproduction réservées.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2005.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Colra et Haton

JÉSUS-CHRIST

I

Qu'est-ce que JÉSUS-CHRIST?

Il n'est permis à personne de rester indifférent à la solution de ce problème. Qui que nous soyons, nous y sommes tous *personnellement et directement* intéressés; et non-seulement nous y sommes intéressés, mais il s'agit là du plus important de tous nos intérêts.

En effet, si JÉSUS-CHRIST est réellement *Dieu fait homme*, ainsi que le proclament les chrétiens, chacun de nous doit l'adorer, croire à sa parole, obéir à ses lois, en un mot, devenir chrétien.

Si, au contraire, la solution de l'Église n'est pas vraie, nous pouvons vivre selon des lois toutes différentes, et, il faut l'avouer, infiniment plus commodes et plus faciles. La vie chrétienne est une lutte constante contre toutes les passions;

et, pour s'imposer des sacrifices aussi sérieux, il faut être bien sûr de ne pas se tromper. « Si notre foi est vaine, disait jadis saint Paul aux premiers fidèles, nous sommes les plus misérables de tous les hommes. Mais pour moi, ajoutait-il, je sais quel est celui en qui je crois ! »

Donc il est absolument nécessaire pour tout homme raisonnable d'examiner attentivement et de résoudre d'une manière ou d'une autre le grand problème de JÉSUS-CHRIST.

II

Qu'est-ce que JÉSUS-CHRIST ?

Jésus est un Juif qui vécut à Jérusalem il y a dix-huit siècles, et qui, ayant enseigné pendant trois ans une doctrine religieuse, fut accusé de blasphème par les pontifes et les magistrats de sa nation, et mourut crucifié à l'âge de trente-trois ans. Personne ne conteste ce fait.

Il est un autre fait non moins incontestable : c'est que ce Juif crucifié est, depuis dix-huit siècles, adoré par l'élite du genre humain, non pas comme *un Dieu*, mais comme le seul et unique DIEU vivant, créateur, sauveur et sanctificateur du monde.

Qu'est-ce que cela ? Comment concilier deux extrêmes aussi inconciliables ? Et cependant, si l'on n'adopte pas la réponse de la foi chrétienne, il faut dire que l'univers entier est devenu fou,

et que le bon sens et la raison sont bannis du monde depuis dix-huit cents ans.

III

Ce n'est point assez de dire que l'élite des nations adore ce Juif crucifié : les plus grands génies de ces nations d'élite ont cru en JÉSUS-CHRIST.

Quelle est la force mystérieuse qui inclinait devant lui leurs têtes puissantes? — Rien ne manque à leur témoignage, ni l'intelligence, ni la science profonde, ni la sainteté de la vie.

Qui craindra de se tromper avec un saint Ambroise, un saint Augustin, un saint Thomas d'Aquin, un saint Bernard, un Bossuet?

Qui refusera de courber son front avec un Constantin, un Charlemagne, un saint Louis?

Et, dans ces derniers temps, n'avons-nous pas vu, au sein de l'incrédulité et de la révolution, le plus grand génie des temps modernes, Napoléon, incliner lui-même devant la croix de JÉSUS-CHRIST son front glorieux? « Je me connais en hommes, disait-il un jour sur le rocher de Sainte-Hélène à l'un des compagnons de son exil, je me connais en hommes, et je vous déclare, moi, que le Christ est plus qu'un homme! »

IV

L'arbre se juge par ses fruits, Qu'a produit

dans le passé, et que produit encore sous nos yeux le christianisme dans le monde?

Partout où pénètrent le Christ et sa loi s'opère une transformation merveilleuse. Individus et sociétés, tout se métamorphose. Les mœurs barbares font place à la civilisation, l'orgueil à l'humilité, les passions brutales à la chasteté, la vengeance et la colère au pardon des injures, le froid égoïsme à l'abnégation et à la charité, en un mot, le mal au bien, les ténèbres à la lumière.

Qui peut nier que le culte du Christ purifie tout ce qui l'approche? Il a seul le secret de consoler toutes les douleurs, de donner la paix du cœur et la joie de la conscience. Les chrétiens souffrent, mais ils ne sont pas malheureux.

Comment expliquer cette influence surhumaine? En dehors du christianisme, où est le mot de cette profonde énigme?

V

A la solution de cette grande question : Qu'est-ce que JÉSUS-CHRIST? se rattache donc la solution de toutes les questions humaines. On est bien coupable, ou du moins bien aveugle, en restant indifférent devant un problème qui contient le secret de nos destinées dans ce monde et dans l'autre.

Le petit ouvrage que je vous présente, cher lecteur, est l'examen, aussi familier qu'il m'a

été possible de le faire, du mystère du Christ. Ce n'est point une histoire de JÉSUS-CHRIST ; ce n'est pas non plus une controverse, encore moins un livre de piété. C'est à la fois un peu tout cela ; c'est un ensemble de récits, de pensées, de réflexions simples, dont l'objet général doit être, ce me semble, de faire entrevoir ce qu'est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Je m'adresse un peu à tout le monde, à ceux qui croient, à ceux qui ne croient pas. Ceux qui ont le malheur de ne pas croire seront convaincus peut-être, ceux qui croient seront affermis.

Tel est du moins le but que je me suis proposé et que j'atteindrai sans doute, cher et bon lecteur, si vous apportez à l'examen de cette question si grave un esprit sans préjugés, un cœur droit et un amour sincère de la vérité.

LES TRADITIONS PRIMITIVES ET LES PROPHÉTIES

I

Il est encore un grand fait historique que nul homme instruit ne songe à nier : c'est que tous les peuples de l'antiquité, au milieu de leurs variétés religieuses, se sont rencontrés dans certaines croyances à peu près identiques, et dont l'origine remonte nécessairement aux premiers âges du genre humain.

Ces traditions primitives se rapportent toutes au double dogme, plus ou moins voilé par les différentes mythologies, d'une déchéance originelle de l'humanité et d'une réhabilitation surnaturelle promise et attendue. Les plus grands impies du siècle dernier ne l'ont pas contesté : « Les traditions sacrées des temps anciens, dit l'un d'eux, avaient répandu chez tous les peuples la croyance d'un grand Médiateur qui devait venir, juge final, sauveur futur, roi, Dieu, conquérant et législateur, qui délivrerait les hommes de l'empire du mal. »

Ce libérateur mystérieux doit être un Dieu incarné. Il doit naître miraculeusement d'une

vierge, et réparer le mal causé, dès l'origine, par la séduction du serpent et la chute de la femme.

L'accord de tant de religions différentes sur ces détails extraordinaires ne serait pas croyable, si nous n'avions pas sous les yeux les documents les plus certains de la science. Pour les peuples de l'Asie, les Persans, les Indiens, les Chinois, ce *Saint*, comme l'appelle Confucius, doit venir de l'Occident ; pour les peuples de l'Europe, au contraire, Grecs, Gaulois, Scandinaves, c'est de l'Orient qu'il doit surgir ¹. Et, chose non moins frappante, le Libérateur divin est attendu par tous les cultes antiques, et en particulier par le paganisme romain, à l'époque même où le Christ apparaît au monde.

II

Mais, entre toutes les nations, il en est une dont l'histoire authentique remonte à plus de vingt siècles avant notre ère, et qui a toujours affirmé qu'elle était la race choisie d'où devait naître le Réparateur de l'humanité déchue. C'est le peuple juif, dont Abraham est le père. Seul fidèle au culte d'un Dieu unique et spirituel, ce

¹ La Judée, où naquit Jésus-Christ, est précisément à l'occident de l'Asie et à l'orient de l'Europe, et se trouvait ainsi le centre géographique de l'attente universelle.

peuple eut, dès les temps les plus reculés, des monuments écrits de son espérance.

Celui qu'il attendait était appelé le MESSIE, c'est-à-dire l'*Envoyé*, ou encore le CHRIST, c'est-à-dire le *Sacré*.

Ce Messie est comme l'idée fixe de la religion hébraïque. Il est prédit par une série de prophètes que les Juifs regardaient comme inspirés de DIEU, et les caractères auxquels on devait le reconnaître au jour de son apparition sont si clairement indiqués dans les livres de l'Ancien Testament, que l'on croit y voir plutôt une histoire du passé qu'une annonce de l'avenir.

Et qu'on ne pense pas que les chrétiens aient torturé le sens des livres prophétiques pour les adapter, bon gré, mal gré, à leur Christ; ou bien encore qu'ils aient fabriqué ces prophéties après l'événement. Les Juifs actuels, ennemis directs du christianisme, conservent entre leurs mains, depuis dix-huit cents ans, ces témoignages de notre foi; et nous possédons en outre les anciens commentaires que les rabbins ont écrits, soit avant, soit immédiatement après la venue de JÉSUS-CHRIST. Or ces commentaires eux-mêmes déclarent, d'après les traditions mosaïques, que l'on doit entendre du Messie à venir les passages les plus importants que l'Église chrétienne applique au Fils de Marie.

III

Quels sont les signes caractéristiques de ce Christ attendu par les Juifs ?

Il doit être de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la famille royale de David.

Il doit avoir un précurseur.

Il doit naître d'une vierge à Bethléem, la ville de David.

Il doit venir à une époque prédite expressément par Daniel, avant la destruction du second temple et la ruine de Jérusalem, lorsque le sceptre sortira de la tribu de Juda.

Il est appelé Emmanuel, c'est-à-dire DIEU avec nous, — Jéhovah éternel, — le Fils de DIEU. — l'Ange de la nouvelle alliance, — l'Admirable, — le DIEU fort ; — il sera tout à la fois le fils et le Seigneur de David.

Il doit être Roi tout-puissant, et ensemble pauvre, sans éclat, humilié, homme de douleurs.

Il doit faire de grands prodiges, rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, évangéliser les pauvres.

Il doit être la victime universelle des péchés du monde.

Il doit être méconnu et rejeté par son peuple, trahi par un des siens, vendu pour trente pièces d'argent, avec lesquelles on achètera le champ

d'un potier; il doit être souffleté, moqué, condamné à mort parce qu'il se dit Fils de Dieu, abreuvé de fiel et insulté durant son supplice; ses mains et ses pieds seront percés; on lui crachera au visage, et ses vêtements seront tirés au sort.

Pour lui, il sera comme un agneau qui se tait pendant qu'on l'immole.

Mais sa mort sera sa victoire, et son sépulcre sera glorieux; il ressuscitera le troisième jour, montera au ciel pour partager la gloire de Dieu, et régnera pacifiquement sur toute la terre.

Et les prophètes ajoutent que les Juifs qui l'auront rejeté ne seront plus le peuple de Dieu. Ils ne seront pas détruits, mais errants, sans roi, sans sacrifices, sans autels, sans prophètes; ils attendront toujours le Christ qu'ils n'ont pas voulu recevoir. A la mort du Messie, tous les peuples païens verront la lumière et connaîtront le vrai Dieu, adoré jusque-là par les seuls Juifs; les sacrifices sanglants cesseront, et le sacrifice nouveau sera selon l'ordre de Melchisédech, c'est-à-dire pur, saint et spirituel, offert avec le pain et le vin.

Tel est le Christ des prophètes, tel est le Messie qu'attendaient les Juifs.

LES ÉVANGILES

I

L'Évangile est l'histoire de celui que les chrétiens regardent comme le Christ annoncé par les prophètes et promis au monde dès l'origine, comme le Libérateur divin qui faisait l'attente de toutes les nations.

Évangile veut dire *bonne nouvelle, nouvelle du salut.*

L'Évangile est l'histoire de JÉSUS-CHRIST, écrite par quatre témoins oculaires, les Apôtres saint Jean et saint Matthieu, et les Disciples saint Marc et saint Luc. Ces quatre récits forment un seul livre que l'on appelle indifféremment l'*Évangile* ou les *Évangiles*.

La première histoire de Jésus fut écrite à Jérusalem, environ douze années après la mort du Sauveur. Avant de se disperser pour conquérir l'univers à la foi de leur Maître, les douze Apôtres, cédant à la prière des chrétiens de Judée, chargèrent saint Matthieu de rédiger succinctement le récit des actions et des paroles les plus importantes de JÉSUS-CHRIST. Cet Évangile fut

composé en syriaque, langue vulgaire des Juifs à cette époque. Le but principal de saint Matthieu étant de prouver que Jésus est le Christ, Fils de Dieu et Fils de David, il s'applique à mettre sans cesse en regard les prophéties des livres sacrés du peuple hébreu et les circonstances de la vie du Sauveur qui en sont la réalisation.

L'Évangile de saint Marc fut écrit à Rome, en langue grecque, peu d'années après l'Évangile de saint Matthieu. Saint Marc était disciple et secrétaire de saint Pierre, Prince des Apôtres. Son Évangile, qui résume celui de saint Matthieu, fut approuvé, sinon dicté, par saint Pierre, et se répandit bientôt dans toute l'Église chrétienne.

Saint Luc, Grec de nation, compagnon fidèle du grand Apôtre saint Paul, est l'auteur du troisième Évangile. Il l'écrivit en grec, langue que parlait habituellement saint Paul dans le cours de ses prédications. L'Évangile selon saint Luc est plus complet que les trois autres, et l'auteur s'attache surtout à conserver l'ordre historique et chronologique. Seul entre tous, il raconte avec détails tout ce qui concerne les commencements de la vie du Sauveur.

Quant à saint Jean, disciple bien-aimé de Jésus, il composa son Évangile à Éphèse, près de cinquante ans après les autres.

Presque centenaire et seul survivant de tout le Collège apostolique, saint Jean céda aux in-

stances des fidèles épouvantés par l'audace des hérésies naissantes. A mesure que le martyr enlevait au monde les Apôtres immédiats du Seigneur, les ennemis de la foi levaient plus hardiment la tête, et altéraient la vérité par des fables et par les excès d'un faux mysticisme. Les Gnostiques et les Docètes, entre autres, niaient la réalité de l'humanité de JÉSUS-CHRIST ou la divinité du Verbe.

Aussi saint Jean, laissant de côté tout ordre chronologique, se contente-t-il de consigner par écrit les circonstances qui, dans la vie de son Maître, manifestent plus clairement la divinité du Fils de DIEU et la vérité de son Incarnation.

II

Dès le premier siècle, on écrivit plusieurs autres histoires de JÉSUS-CHRIST ; mais les quatre Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, ont été seuls approuvés par les Apôtres et déclarés exacts et authentiques.

Par les soins et sous la garde des Évêques, successeurs des Apôtres, ils se répandirent aussitôt dans toutes les Églises du monde, et les chrétiens les vénéraient à un tel point, qu'ils en savaient par cœur presque toutes les paroles sacrées, et qu'ils en portaient constamment sur eux une copie. Ce respect et cet amour de tous

les fidèles garantissaient ainsi d'une manière inviolable la pureté et l'intégrité du texte évangélique.

III

La véracité des Évangélistes, et par conséquent la vérité des faits qu'ils rapportent, est une question de bon sens et de bonne foi.

Les Évangiles ont été prêchés et écrits à Jérusalem, sous les yeux des Juifs; à Rome, à Corinthe, à Éphèse, sous les yeux des païens et des hérétiques, qui en égorgeaient les auteurs, mais ne les démentaient pas.

Toute la vie des Évangélistes et surtout leur mort nous sont données en gage de la vérité des Évangiles. La fondation rapide de tant d'églises, la désertion des temples païens, la sainteté des chrétientés naissantes, la fidélité et le dévouement de tant de milliers de martyrs, la rage impuissante de tant d'ennemis : voilà les garants immenses de la vérité de ce livre, qui n'est pas seulement vrai, mais est la vérité même.

L'Évangile est plus qu'un livre écrit sur le papier ; c'est un fait imprimé sur le monde.

Les Évangélistes ont été les témoins oculaires de ce qu'ils racontent : « Ce que nous avons vu
« de nos yeux, ce que nous avons entendu de
« nos oreilles, ce que nos mains ont touché du
« Verbe de vie : voilà ce que nous vous annon-

« çons ! » disait l'Apôtre saint Jean ; et saint Pierre : « Ce n'est pas en suivant de doctes « fables, mais comme témoins oculaires de sa « majesté, que nous vous faisons connaître la « présence et la puissance de Notre-Seigneur « JÉSUS-CHRIST, ayant entendu nous-mêmes sur « la montagne la voix du ciel : Celui-ci est mon « Fils bien-aimé : écoutez-le ! »

Ils écrivent, ils prêchent sur les places mêmes de Jérusalem et devant le Calvaire, en face d'ennemis acharnés, témoins des mêmes faits. La métamorphose inexplicable opérée en eux dans le Cénacle, la sainteté merveilleuse et la naïveté de leur vie, leur désintéressement, leur pauvreté, leur zèle pour la vérité, leur courage à annoncer le Christ sous les menaces et les coups, enfin, et plus que tout cela, le sanglant martyre qui couronne leur prédication : tels sont les gages incomparables de la sincérité et de la véracité des Évangélistes.

« Pour moi, dit le grave Pascal, je crois sans peine à des témoins qui se font tuer. »

IV

Mais il est une autre garantie de la véracité de l'Évangile qui dépasse toute autre garantie et qui n'a jamais été invoquée en vain : c'est le livre lui-même.

Ouvrez-le. Quelle évidence de vérité ! Et com-

ment la méconnaître à cette simplicité, à cette indigence, à cette nudité du discours? Quelle paix! quelle sainteté! quelle morale! quelle sagesse! quels sublimes enseignements! quelle perfection soutenue! L'Évangile a une profondeur et une élévation illimitées qui se tempèrent elles-mêmes par leur propre douceur et qui sont à l'âme ce que le bleu du ciel est au regard.

« L'Évangile se prouve lui-même. Quand on le lit, quand on en parcourt les pages saintes, quand l'œil suit ce divin tissu de faits naïfs, de préceptes sublimes, de paraboles touchantes, de miracles bienfaisants, d'enseignements célestes; et quand on voit le parfait accord, la fusion de tout cela dans un fond commun de candeur et de vérité, on se sent pénétré d'une persuasion irrésistible. On croit alors, on croit tout : toutes les preuves deviennent inutiles et superflues ; on a honte d'avoir douté ; les difficultés s'évanouissent. La simple affirmation de l'Évangile suffit pour entraîner la foi, et l'incrédule lui-même, quand il n'a pas perdu tout sens moral et tout sentiment du vrai, ne peut retenir l'involontaire aveu qu'arrachait jadis au sophiste de Genève l'évidence de la vérité : « Je l'avoue, écrivait-il, « la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté « de l'Évangile parle à mon cœur. Se peut-il « qu'un livre à la fois si sublime et si simple « soit l'ouvrage des hommes? Disons-nous que

« L'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ?
« Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente.
« L'Évangile a des caractères de vérité si grands,
« si frappants, si parfaitement inimitables, que
« l'inventeur en serait plus étonnant que le
« héros. »

Donc l'Évangile est vrai, et nous pouvons l'ouvrir avec confiance ¹.

¹ Voyez le quatrième volume des *Études philosophiques sur le Christianisme*, par M. Nicolas, l'ouvrage le plus remarquable, peut-être, qui ait été composé sur ce sujet.

LA VIERGE ET L'INCARNATION

I

D'après les traditions les plus antiques et les prophéties les plus claires du peuple juif, c'était, comme nous l'avons vu, de la race royale de David et dans la petite ville de Bethléem, en Judée, que devait naître le Christ sauveur, le Roi d'Israël. Les traditions générales du monde, tout altérées qu'elles étaient, s'accordaient d'une manière frappante avec les espérances du peuple de DIEU. Or les temps marqués par les prophètes étaient accomplis, et tous les Juifs étaient dans l'attente.

Il ne restait plus que deux rejetons de la famille de David : la Vierge Marie et le charpentier Joseph, fiancés l'un à l'autre, selon la loi de Moïse, et vivant pauvres et ignorés dans une bourgade de Galilée, appelée Nazareth. Marie, consacrée au Seigneur dès son enfance, entra dans sa quinzième année.

Le vingt-cinquième jour du mois de mars de l'an 4004 du monde, jour anniversaire de la délivrance du peuple d'Israël et de sa sortie d'Égypte, l'archange Gabriel apparut à Marie dans

son humble demeure de Nazareth : « Je vous salue, lui dit-il, ô pleine de grâces ! le Seigneur est avec vous ; vous êtes la femme bénie entre toutes ! » Et, comme l'humble Vierge se troublait à ces paroles : « Ne craignez point, ô Marie ! ajouta l'envoyé de DIEU : vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Voici que vous allez concevoir et enfanter un Fils que vous appellerez Jésus. Il sera grand ; son nom sera le Fils du Très-Haut, et son règne n'aura point de fin.

« — Comment ces choses sont-elles possibles, répondit Marie, puisque je ne connais point d'homme ? »

Et l'Ange lui dit : « C'est le Saint-Esprit même qui surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pour cela que l'Être saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de DIEU. Rien n'est impossible au Seigneur. »

Marie s'humilia profondément, et, pleine de crainte et d'amour : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur ! Qu'il me soit fait selon votre parole ! »

Et l'Ange disparut.

Et la Vierge devint mère ! et le Fils éternel de DIEU devint le fils de Marie.

II

Mais, avant de parler de cet adorable mystère,

qui est la vie et le centre du monde, il est nécessaire d'écarter deux difficultés, deux *fins de non-recevoir* qui rendraient peut-être inutiles les explications les plus probantes.

La foi, disent quelques-uns, ne doit point détruire la raison ; elle ne doit point enseigner l'absurde. Or n'est-il pas absurde, absolument impossible que DIEU se soit fait homme ? L'infinie majesté peut-elle descendre ?

La réponse est bien simple. Non, certes, DIEU ne peut descendre, et, si l'Église catholique nous enseignait quelque chose de semblable, le bon sens suffirait pour écarter sa doctrine. Aussi telle n'est point la foi chrétienne, et l'Église enseigne expressément que le Fils de DIEU, en se revêtant de la nature humaine, ne l'a point *confondue* avec la nature divine, bien qu'il ait *uni* la divinité et l'humanité en sa personne indivisible. C'est la *confusion* de sa nature divine, infinie, éternelle, toute-puissante, etc., avec la nature humaine, finie, dépendante et créée, qui constituerait une contradiction, une impossibilité véritables.

Mais le DIEU des chrétiens n'offre rien de semblable, et il *unit* la divinité et l'humanité sans les confondre. En cette humanité qu'il daigne s'adjoindre, il demeure éternel, créateur, tout-puissant, infini ; si nous disons que DIEU est né, que DIEU a souffert, que DIEU est mort, nous

n'entendons parler que de sa nature humaine ; nature humaine toutefois si intimement unie à la nature divine, qu'elles ne forment toutes deux qu'une seule et indivisible personne, qui est JÉSUS-CHRIST, le Fils de DIEU.

La foi chrétienne ne présente donc à la raison rien d'absurde, rien d'*impossible*, rien qui soit indigne de la grandeur de DIEU et de la raison humaine, et le devoir de l'intelligence, ici comme dans tous les mystères, est de s'assurer de la réalité du fait, et non pas d'en scruter le comment.

Autre impossibilité, dit-on : Comment une vierge peut-elle être mère en demeurant vierge ?

Qu'il suffise de faire observer, dans une matière aussi délicate, que l'on confond ici deux idées bien distinctes, la *virginité* et la *stérilité*. Il est impossible, en effet, qu'un sein stérile soit le sein d'une mère en demeurant stérile, mais il n'en est pas de même d'une vierge. Il y a certainement, dans une *virginité féconde*, une action toute *surnaturelle, divine et miraculeuse* ; aussi l'Église proclame-t-elle surnaturelle, divine et miraculeuse la fécondité de la Vierge Marie. Le Christ est né d'elle, non pas selon les lois naturelles, mais selon la toute-puissance du Saint-Esprit.

Il faut se garder de croire à la légère à ces prétendues *impossibilités*, à ces contradictions

que l'on reproche à la foi chrétienne. Elles viennent *toujours* de l'ignorance de l'enseignement précis de l'Église; et, très-souvent, à cette ignorance viennent se joindre les révoltes de la raison orgueilleuse et le désir de se livrer plus tranquillement à de mauvaises passions.

III

La vérité a ce caractère incommunicable de se prouver en se montrant. Elle est comme la lumière, que l'on voit et qui ne se démontre pas. Avant donc de pouvoir entendre le témoignage que le Christ s'est rendu à lui-même, avant de voir si ce témoignage est digne de créance et s'il s'appuie sur des arguments sans réplique, il ne sera pas inutile d'exposer ici en quelques mots l'enseignement admirable et trop ignoré de la foi chrétienne sur l'Incarnation du Fils de DIEU.

On appelle *mystère* une vérité que l'on connaît assez pour la formuler et pour l'admettre, mais que l'on ne peut comprendre d'une manière complète. Le mystère est au-dessus de la raison, mais non pas contre la raison. Il est le cachet divin et inimitable que DIEU appose à toutes ses œuvres. Pour qui sait réfléchir, tout est mystère dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce, dans la création et dans la religion chrétienne, sorties toutes deux également des mains de DIEU.

Le mystère de l'Incarnation est le mystère du Fils de DIEU fait homme. C'est le DIEU infini et inaccessible se manifestant à ses créatures dans une humanité semblable à la nôtre, et devenant ainsi *notre* DIEU, notre Pontife, notre Chef, en même temps que notre frère.

DIEU est amour, et l'amour opère l'union. Si DIEU nous aime, cette union adorable que l'on appelle l'Incarnation est-elle chose si surprenante? « Pour nous, répondait jadis l'apôtre saint Jean aux premiers hérétiques qui niaient l'Incarnation, pour nous, nous croyons à l'amour de notre DIEU. » — Et nous entendrons bientôt le Christ lui-même nous déclarer que sa présence au milieu du monde est l'excès de l'amour divin : « DIEU a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique! »

Le double fondement du mystère de l'Incarnation est, d'une part, l'unité indivisible et parfaite de la personne de JÉSUS-CHRIST, Fils éternel de DIEU et Fils de la Vierge Marie, et, de l'autre, la distinction parfaite de ses deux natures divine et humaine. Dans la combinaison de ces deux vérités, l'unité de la personne et la distinction des natures, réside le mystère de JÉSUS-CHRIST.

Chacun de nous porte en sa propre personne un mystère à peu près semblable : en l'unité indivisible de ma personne, ne porté-je point en effet deux natures absolument distinctes, la

spirituelle et la corporelle, dont l'union fait de moi un homme? L'homme n'est ni une âme ni un corps, mais le composé unique d'une âme et d'un corps.

Et cette comparaison est si juste, qu'elle peut se pousser plus loin, et faire comprendre comment la Vierge Marie est réellement la Mère de DIEU, bien qu'elle n'ait point enfanté la divinité de Jésus. Ma mère n'a enfanté que mon corps, et cependant n'est-elle point ma mère, c'est-à-dire la mère de ma personne composée de mon âme et de mon corps? Ainsi, en JÉSUS-CHRIST, la nature divine est la plus noble, et néanmoins Marie, en fournissant au Christ la seule nature humaine, est devenue la mère de sa personne divine.

Le Christ est aussi vraiment homme qu'il est vraiment DIEU, DIEU consubstantiel à son Père, homme consubstantiel à sa mère; éternel, car il est DIEU; sujet au temps, car il est homme; à la fois infini et fini, increé et créé, tout-puissant et faible, Fils de DIEU et fils de l'homme.

Telle est la doctrine chrétienne sur l'Incarnation. N'est-elle pas sublime et aussi digne de la grandeur que de la bonté de Dieu?

IV

Rien d'ailleurs n'est plus naturel, plus hu-

main, que le mystère tout surnaturel, tout divin de l'Incarnation.

Comme, entre toutes les créatures, il n'y a pas d'idée plus naturelle à l'homme que l'*homme* même, celui-ci était porté naturellement à appliquer à un corps et à une forme humaine l'idée qu'il avait de la divinité. Telle a été l'origine de l'idolâtrie

Or l'Incarnation est à la fois la satisfaction et le remède de cette tendance. DIEU, dans son amour et dans sa condescendance paternelle, a voulu présenter à l'homme un *homme* qui fût DIEU, afin de fixer ses adorations, de les diriger vers leur vrai but, en rendant visibles et palpables l'éternelle sainteté et la vérité souveraine.

Tel est le DIEU des chrétiens, l'Homme-DIEU.

Rien de moins métaphysique, rien de moins vague que ce divin objet de notre religion. Aussi, parmi nous, les intelligences les plus humbles comme les plus relevées, le petit enfant et la simple femme aussi bien que le philosophe et le docteur, ont-ils, grâce à l'Incarnation, les idées les plus nettes, les plus sublimes et à la fois les plus pratiques sur DIEU, et sur la voie que nous devons suivre pour arriver jusqu'à lui.

L'Incarnation nous présente un DIEU adoré et un DIEU adorant. Un DIEU adorant, quel prodige ! mais un homme adoré, quel autre prodige ! et

enfin le même sujet étant à la fois ce DIEU adorateur et cet homme adoré, recevant et rendant les adorations en cette double qualité, les recevant comme homme parce qu'il est DIEU, les rendant comme DIEU parce qu'il est homme, quelle grandeur et quelle harmonie !

V

Dans un tableau, l'ombre fait ressortir la lumière ; ainsi l'erreur rehausse et fait resplendir la vérité. Pour mieux saisir la vraie doctrine sur le mystère du Christ, il ne sera pas inutile de donner en quelques mots l'aperçu des principales erreurs touchant l'Incarnation.

Les premières surgirent du temps même des Apôtres, et, chose remarquable ! la notoriété des miracles et de la divinité de Jésus-CHRIST était telle, que c'est la réalité de son humanité seule que l'on nia d'abord. Ce furent les Docètes et les premiers Gnostiques qui prétendirent que la chair du Christ, créée à l'origine des temps, n'avait fait que passer par Marie pour apparaître au monde.

Après les Gnostiques parut un certain Paul de Samosate, qui, *séparant* le Christ du Verbe, au lieu de les *distinguer* simplement, détruisait l'unité de la personne du Sauveur et résumait son erreur en cette formule captieuse : « Le Christ ne fut point avant Marie... » Il oubliait

qu'il n'y a qu'une personne dans le Fils de Marie, et que cette personne est le DIEU éternel.

Puis vint le célèbre hérésiarque Arius, prêtre d'Alexandrie, à la fin du troisième siècle. Son hérésie attaquait à la fois le mystère de la Trinité, celui de l'Incarnation, et, partant, celui de la Rédemption. Arius enseignait que le Verbe, seconde personne de la Trinité, était une créature, la première de toutes, dans l'ordre des temps, et que par elle, comme par un médiateur, DIEU avait créé l'univers. Folie ridicule qui donnait à une créature la puissance incommunicable et divine de créer ! Dans la suite des siècles, ajoutait Arius, ce Verbe s'est incarné dans le sein de Marie, et Jésus est le Verbe incarné. Il résultait de là que le Verbe n'était pas égal et consubstantiel au Père, et que le Christ n'était pas DIEU.

Puis vint Nestorius, patriarche de Constantinople, qui, au commencement du cinquième siècle, renouvela, en la développant, l'hérésie de Paul de Samosate, et voulut voir en JÉSUS-CHRIST, non pas deux natures seulement, mais deux personnes : le Verbe et le Christ. Il formulait son hérésie d'une manière plus impie et non moins insidieuse que son devancier : « Marie, disait-il, n'est pas la mère de DIEU, elle n'est que la mère du Christ. »

Emporté hors de la vérité par la violence de

la réaction contre Nestorius, trente ans après, le moine Eutychès prétendit qu'il n'y avait dans le Christ qu'une seule nature, non plus qu'une seule personne; qu'il n'était pas véritablement homme, et que la divinité absorbait complètement l'humanité.

Dans le siècle dernier, on poussa plus loin la révolte et l'audace. Une foule d'impies, ignorants des choses de DIEU, aux mœurs dépravées, à l'esprit superficiel, osèrent dire que JÉSUS-CHRIST était un homme comme nous; et Voltaire porta la fureur jusqu'à l'appeler un vil imposteur et *l'infâme!*

De nos jours, enfin, nous voyons de pauvres têtes qui découvrent dans JÉSUS-CHRIST un égalitaire et un démocrate!

En présence de ces aberrations criminelles, l'Église catholique et apostolique, gouvernée par saint Pierre et par les Pontifes de Rome, ses successeurs, enseigne avec une autorité invariable ce que nous répétons chaque jour au saint Sacrifice dans le symbole de la foi véritable : « Je
 « crois en un seul Seigneur JÉSUS-CHRIST, Fils
 « unique de DIEU et né du Père avant tous les
 « siècles, DIEU procédant de DIEU, Lumière pro-
 « cédant de la Lumière, vrai DIEU procédant du
 « vrai DIEU; engendré et non point créé; con-
 « substantiel au Père; par lequel toutes choses
 « ont été faites; qui est descendu du ciel à cause

« de nous et pour notre salut ; qui s'est incarné
 « par la vertu du Saint-Esprit dans le sein de la
 « Vierge Marie et s'est fait homme. »

Ainsi la vérité est entre les deux extrêmes :
 ni *confusion* ni *séparation*, mais UNION des
 deux natures dans la personne du Christ, DIEU-
 Homme.

VI

Il n'y a qu'un seul DIEU, Père, Fils et Saint-
 Esprit.

Le Père ne s'est point incarné. non plus que
 le Saint-Esprit ; mais le Père est dans le Fils, et
 le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père.
 Jésus, Fils de DIEU fait homme, possède la plé-
 nitude de la divinité. Il n'est point le Père, et
 cependant qui le voit voit le Père ; il n'est point
 le Saint-Esprit, et cependant il est tout dans le
 Saint-Esprit, qui procède de lui et est son es-
 prit propre.

Le Christ est donc le vrai DIEU, le seul vrai
 DIEU, et toute créature qui aspire vers DIEU as-
 pire vers JÉSUS-CHRIST, lors même qu'elle ne le
 connaît point. Le connaître, c'est connaître la
 vérité et la vie ; l'ignorer, c'est ignorer l'unique
 nécessaire ; l'aimer, c'est le bien suprême en ce
 monde et dans l'éternité.

JÉSUS-CHRIST est le créateur du ciel et de la
 terre, et à la fois le médiateur entre l'éternité et

le temps, entre DIEU et la créature. En lui se résume toute la religion de DIEU, c'est-à-dire le lien qui unit DIEU à l'homme et l'homme à DIEU. C'est par lui et pour lui ¹ que toute chose existe, et nous, en particulier, ses créatures raisonnables. Son âme sainte est l'archétype de tout le monde spirituel et invisible ; son corps l'archétype de tout le monde de la matière.

Jésus est l'homme par excellence, l'homme des hommes, celui pour qui sont créés tous les hommes, le centre de la création, la raison d'être de toutes les existences ; plus que cela, le principe et la fin de toutes choses, car il est le seul DIEU vivant.

En lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science ; en lui est le secret de toute la création.

Par lui et en lui DIEU devient *notre Père* ; et l'abîme incommensurable qui sépare l'éternité du temps, le Créateur de la créature, l'infini du fini, est comblé par son Incarnation. Jésus est le ciel sur la terre ; aussi l'Église appelle-t-elle sa mère « la Porte du ciel. »

Le jour où DIEU est devenu Jésus est le plus grand jour qui ait lui sur le monde !

VII

La Vierge Marie est véritablement la Mère de

¹ *Per quem et propter quem omnia...* (Saint Paul,)

Dieu, car elle est la mère du Christ, qui est DIEU.

Marie est à Jésus dans le temps ce que son Père lui est dans l'éternité; elle le produit, elle l'engendre de sa substance, et lui dit avec un droit aussi réel que le Père céleste : « Tu es mon Fils!... » *Filius meus es tu!*

Marie est aussi nécessaire à Jésus que DIEU le Père lui-même; sans sa Mère, il ne serait point Jésus, c'est-à-dire le Verbe Incarné.

La Vierge est associée à toutes les grandeurs de Jésus. Avec lui et par lui, elle est Reine de l'Église et du monde.

Par lui et à cause de lui, elle est immaculée en sa conception, à la fois exempte du péché originel et de tout autre péché. Par lui et à cause de lui, elle présente le miracle unique d'une virginité féconde.

Si le Christ est notre tête et si nous sommes ses membres, la Vierge pourrait être comparée au col qui unit les membres à la tête.

C'est par Marie que nous est venu Jésus, et c'est par elle seule que nous devons aller à lui.

Les protestants ne comprennent pas ce mystère d'amour et d'union. Ils croient épurer le christianisme en retranchant le culte de Marie; ils ne réfléchissent pas qu'en frappant le cou ils tranchent la tête.

VIII

Ils nous reprochent encore le nom de *Médiateur* que nous donnons à la Vierge Marie; ils ne voient pas que cette qualité glorieuse est la conséquence nécessaire de la maternité divine.

JÉSUS-CHRIST est Médiateur, parce qu'il est vrai DIEU et vrai homme. Tout entier dans la divinité et dans l'humanité, il fait passer DIEU dans l'homme et l'homme en DIEU, l'éternité dans le temps et le temps dans l'éternité, l'infini dans le fini et le fini dans l'infini; c'est ainsi qu'il est Médiateur.

Selon la grande pensée de sainte Catherine de Sienne, il est le pont mystérieux qui unit les deux rives de l'infini et du fini. Rien ne peut passer d'une rive à l'autre, sinon par ce pont. Par lui passe tout ce qui de l'éternité passe dans le temps, et par lui encore tout ce qui du temps repasse dans l'éternité et va se consommer en DIEU.

Ce pont n'a qu'une seule arche; il appartient aux deux rives et s'appuie tout entier sur l'une et l'autre rive. A l'une des extrémités est le Père, principe de toutes choses, de qui tout découle; à l'autre extrémité est Marie, la première des créatures, qui communique immédiatement avec le pont, comme le Père y communique lui-même. Elle est donc la première à tout recevoir, et par

conséquent à tout communiquer à ceux qui sont sur la rive du fini.

En effet, comme personne ne peut aller à la rive de l'infini, ou au Père, sans passer par le pont qui est JÉSUS-CHRIST, ainsi personne ne peut arriver au pont lui-même sans passer par cette extrémité de la rive, qui est Marie, la Vierge-Mère. De même encore que rien ne peut venir à nous de la rive de l'infini, ou du Père, sans passer par le pont qui est JÉSUS-CHRIST, de même rien ne peut de ce pont arriver jusqu'à nous sans passer par l'extrémité de la rive finie, qui est Marie.

Rien n'est donc plus exact que cette affirmation mise par le Saint-Esprit sur les lèvres sacrées de l'Église, que Marie est la vraie *Médiatrice* entre nous et son Fils, que personne ne vient à Jésus que par Marie, que rien ne passe du ciel à la terre ni de la terre au ciel que par Marie.

C'est dans ce sens qu'elle est notre *Médiatrice*.

JÉSUS-CHRIST est une fleur dont le parfum est DIEU et dont la tige est Marie. C'est vainement qu'on voudrait avoir le parfum sans la fleur, et vainement aussi qu'on voudrait avoir la fleur sans la tige, car cette tige n'a pas seulement une fois porté la fleur, elle la porte toujours, elle la fait toujours fleurir dans les âmes.

IX

La vie de la Sainte Vierge est un profond mystère. Quand on médite la maternité divine, on entrevoit des grandeurs sans mesure, qu'un docteur de l'Église¹ ne craignait point d'appeler une certaine infinité « *quamdam infinitatem.* » Quelle union, par exemple, je n'ose pas dire quelle unité, entre cette Mère miraculeuse et le Fils de DIEU qu'elle porte neuf mois dans son sein virginal ! Un seul sang coule dans leurs veines, le sang de DIEU incarné ; et le prodige inconcevable, c'est que la Mère de DIEU ne soit point devenue divine elle-même.

Et cependant l'union corporelle était moindre encore que l'union spirituelle du Fils et de la Mère, chaque instant de la vie de Marie resserrant presque jusqu'à l'infini le lien sacré de l'amour qui l'unissait à son DIEU Jésus.

En Marie, comme en Jésus, tout est dans le Saint-Esprit, qui est l'union, l'amour, la vie, la perfection.

X

La vie de Marie se divise en trois phases qui sont les trois phases d'un seul et ineffable

¹ Saint Bonaventure,

amour, l'amour de DIEU, l'amour de JÉSUS, l'amour de l'ÉGLISE.

L'amour de DIEU remplit son cœur jusqu'au jour de l'Incarnation ; il devint l'amour maternel de Marie lorsque son DIEU fut devenu son fils ; et il prit enfin au pied de la croix un troisième caractère, en devenant son amour pour nous, hommes régénérés, représentés au Calvaire par l'apôtre saint Jean.

C'est donc avec justice que nous voyons l'Église rendre à la Bienheureuse Vierge de si grands hommages et l'aimer d'un si tendre amour.

Honorer Marie, professer Marie, c'est professer le christianisme dans son acte essentiel, dans l'acte de l'Incarnation ; c'est confesser que JÉSUS-CHRIST est homme, puisqu'il est fils de la femme, c'est confesser qu'il est DIEU, puisque cette femme est Mère de DIEU.

Le culte de Marie n'est en définitive que le culte de Jésus, c'est-à-dire le culte de DIEU.

XI

A propos de l'Annonciation, un mot sur les Anges.

La grande hérésie des temps modernes est de ne point croire au monde spirituel et surnaturel. On ne croit plus qu'à ce que l'on voit, qu'à ce que l'on touche. Et cependant les réalités les plus réelles, s'il est permis de parler ainsi, sont celles

qui ne se voient ni ne se touchent. Le plus réel de tous les êtres est DIEU, qui en est le plus invisible. En l'homme l'âme a plus de réalité, plus de vie que le corps. Ainsi en est-il du monde.

Les Anges ou esprits sont les puissances invisibles qui le maintiennent et le gouvernent. Leur force et leur mode d'existence dépassent toute conception. C'est par eux que DIEU administre la matière¹, et c'est par eux que, dans des circonstances plus solennelles, il manifeste extérieurement et miraculeusement sa volonté. Plusieurs de ces *esprits administrateurs*, comme les appelle l'apôtre saint Paul, se détournent de leur Créateur ; et le désordre de leur révolte, manifesté dans les éléments de notre monde, est la cause trop ignorée de tous les désordres physiques qui le bouleversent. Leur action délétère

¹ La foi nous apprend peu de choses sur les Anges. Elle nous dit seulement qu'ils existent, qu'ils sont des esprits, que les uns ont été fidèles à Dieu et sont dans la gloire éternelle, et que les autres, révoltés par orgueil, sont damnés éternellement. Elle nous apprend encore que les bons comme les mauvais anges ont une action sur les hommes et sur les éléments.

Saint Paul enseigne expressément, dans son Épître aux Hébreux, que « tous les anges ont pour mission d'administrer le monde : *Nonne OMNES administratorii spiritus?* » Cette parole jette un grand jour sur le monde des esprits, dont l'action extérieure se concilie parfaitement avec leur constante contemplation de l'essence divine.

est contenue par les Anges fidèles, dont la force est la force de JÉSUS-CHRIST même; et la lutte ne cessera que lorsque le Fils de DIEU viendra, à la fin des temps, compléter son triomphe et délivrer le monde.

Toutes les générations humaines qui traversent les siècles s'associent à la fidélité des bons Anges ou à la révolte des démons. Selon le choix que nous aurons fait dans cette vie, nous partagerons dans l'éternité le bonheur et la gloire des uns, ou le châtement et la malédiction des autres.

Tout cela peut paraître fort étrange dans ce siècle de matérialisme; mais cela n'en est pas moins vrai. — Si l'on veut être chrétien, il faut croire, non-seulement à l'existence des Anges et des démons, mais encore à leur action sur le monde. — L'Évangile est plein de cette idée.

Un Ange apparut à Ève au jour de la chute; un Ange apparaît à Marie au jour de la réparation. Ève, la vierge infidèle, crut à l'Ange infidèle, et nous perdit. — Marie, la Vierge sainte, crut à l'Ange fidèle, et nous sauva.

Dans l'Annonciation, Gabriel porte à Marie, comme à la Souveraine des Anges, le salut permanent de tout le monde angélique. L'Église s'y associe sur la terre en répétant avec lui: *Ave Maria!*

BETHLÉEM

I

Après l'Incarnation du Fils de Dieu, la Vierge quitta Nazareth, et passa trois mois auprès de sa parente Élisabeth, dans l'antique ville d'Hébron, à l'endroit même où, suivant la tradition, reposaient les ossements sacrés des patriarches Abraham, Isaac et Jacob.

Élisabeth portait alors dans son sein le Précurseur du Messie, annoncé lui aussi par les Prophètes, et qui tressaillit de joie dans les entrailles de sa mère, à l'approche de l'humble Vierge qui portait Dieu en elle.

Ce fut là que Marie, saluée par Élisabeth du glorieux titre de Mère du Seigneur, laissa tomber de ses lèvres le cantique de son humilité et de sa reconnaissance, récité depuis, chaque jour, dans les prières des chrétiens : « *Magnificat anima mea Dominum !* »

Après la naissance de Jean-Baptiste, elle retourna à Nazareth, où le chaste Joseph fut instruit par un ange de la vocation incomparable de son épouse et du mystère de l'Incarnation. Saint Joseph est donc le premier homme à qui

fut révélé l'accomplissement de la grande œuvre de DIEU.

Après la destinée de Marie, il n'en est peut-être point de plus merveilleuse que celle de Joseph. Représentant visible du Père céleste, il fut le dépositaire des deux êtres les plus saints qui aient jamais paru sur la terre, Jésus et Marie.

Les autres hommes adoptent des enfants, Jésus a adopté un père ; et ce père d'adoption, humble et chaste comme Marie, reçut comme elle et avec elle la mission secrète et toute divine de protéger l'enfance du Verbe incarné.

Joseph vivait à Nazareth, où l'on voit encore les ruines de sa maison. Il y exerçait l'état de charpentier.

II

Mais ce n'était point à Nazareth que le Christ devait naître.

« Et toi, Bethléem, terre de Juda, avait dit sept siècles auparavant le prophète Michée, tu n'es pas la dernière parmi les cités de Juda, car de toi sortira le Chef qui doit régner sur Israël, mon peuple ! »

Cette prophétie était célèbre chez les Juifs.

Bethléem était la ville de David et le berceau de sa race, il était juste que le vrai David et le vrai roi d'Israël la choisît pour le lieu de sa naissance,

L'empereur Auguste, alors maître du monde, fut sans le savoir l'instrument dont se servit la Providence pour l'accomplissement des divins oracles. Un édit parti de Rome ordonna le recensement universel de tous les peuples soumis à la domination romaine ; et la Judée, alors tributaire de l'empire romain, dut se soumettre à cet orgueilleux caprice. Pour faciliter cette immense opération, chaque famille reçut l'ordre de se rendre, à une époque fixée, dans la ville d'où elle tirait son origine. Joseph et Marie, malgré les rigueurs de l'hiver, partirent de Nazareth ; le Fils de DIEU, encore caché dans le sein de sa mère, nous enseignait déjà la doctrine si difficile de l'obéissance.

III

La Vierge et son époux s'acheminèrent vers Bethléem, distante de Nazareth de trois journées de chemin, et arrivèrent le soir du vingt-quatrième jour de décembre dans la ville de leurs ancêtres, où le recensement avait rassemblé une foule d'étrangers. Marie et Joseph étaient pauvres, et les Bethléémites ignoraient qu'avec ces deux obscurs voyageurs entraient dans leurs murs le trésor du ciel et de la terre, la gloire promise à leur cité.

L'heure solennelle approchait cependant ; et le Fils de DIEU allait quitter, pour apparaître au

monde, le tabernacle sacré où il reposait depuis neuf mois.

Repoussés de la porte des hôtelleries, Marie et Joseph cherchèrent un refuge non loin des ruines de l'ancien château de leur aïeul David, et s'abritèrent humblement dans une des grottes qui, selon l'usage de la Palestine, servaient de retraite aux bergers et aux troupeaux.

IV

Il était minuit, et les ténèbres, symbole du péché, couvraient la terre.

Toute recueillie en Dieu et tout embrasée de son amour, la Sainte Vierge mit au monde son fils Jésus, non-seulement sans douleur, mais au milieu d'une joie ineffable. Sorti surnaturellement de ce corps virginal, l'Enfant divin apparut à ses yeux... Elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche.

Semblables aux deux chérubins d'or inclinés sur le propitiatoire de l'arche d'alliance, Marie et Joseph adoraient JÉSUS-CHRIST. Ils voyaient de leurs yeux, ils touchaient de leurs mains le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Messie des Prophètes, le Désiré des nations, le Sauveur et le Créateur du monde.

Plus saints que les Anges, ils l'adoraient avec les Anges.

V

Mais pourquoi le Verbe incarné, apparaissant au monde, voile-t-il à tous les yeux les splendeurs de son humanité sainte? quoi de plus glorieux en effet, quoi de plus royal et de plus divin que cette chair pénétrée par la Divinité et tellement unie au Verbe, qu'elle est la chair, le temple vivant de DIEU?

C'est ici le second mystère du Christ, *distinct* de l'Incarnation, bien qu'il n'en soit point *séparé*. C'est le mystère de la Rédemption, par lequel le Fils de Dieu fait homme devient le Sauveur et la Victime du monde, prenant sur lui nos péchés et les misères, les souffrances, les humiliations, la mort même, qui sont la suite et la punition du péché.

Nous reviendrons plus tard sur cette distinction importante; les anéantissements et les pleurs de la crèche la rendaient nécessaire dès l'abord. Si l'homme n'était point tombé¹, s'il était resté dans la gloire primitive de son innocence, le

¹ L'opinion philosophique et théologique qui soutient que l'Incarnation du Fils de Dieu est indépendante de la chute de l'homme, et aurait eu lieu sans le péché originel, a été professée par les plus graves et les plus saints docteurs; et il est parfaitement légitime de l'adopter. Les raisons qui l'appuient semblent tellement péremptoires, que, pour ma part, je la regarde comme fondamentale, et indispensable à l'intelligence du mystère de Jésus-Christ.

mystère de l'Incarnation n'eût point été couvert et comme obscurci par le mystère, dès lors inutile, de la Rédemption. Majestueuse et divinisée, l'humanité du Seigneur eût été resplendissante, admirable, et telle qu'il convenait à l'humanité de DIEU ; elle fût restée, selon l'expression de saint Paul, dans la *forme divine*, et n'eût point été anéantie dans la *forme d'esclave*.

Tel est le secret de la pauvreté, de l'obscurité, de la petitesse et des autres abaissements du DIEU Sauveur. C'est faute de le comprendre que plusieurs se scandalisent devant le DIEU des chrétiens, et méconnaissent ses divines grandeurs que l'immensité de son amour dérobe seule aux yeux du monde.

VI

Comment l'Enfant de la crèche a-t-il pu venir au monde sans blesser la virginité de sa mère ?

Ici se révèle à nous, dès la naissance du Christ, un rayon de la gloire secrète de sa chair. Ce n'est que par un miracle continu de miséricorde et de sagesse que le DIEU-Homme a caché aux yeux de ses frères, sous le vêtement du péché, les splendeurs qui lui sont propres. Néanmoins, en plusieurs circonstances de sa vie mortelle, il a prévenu la gloire de sa résurrection et de son ascension au ciel, en levant pour ainsi dire momentanément le voile qui le dérobaît à notre

adoration. Ces principaux moments, consignés dans les Évangiles, sont : sa naissance ; sa disparition miraculeuse d'entre les Juifs de Nazareth qui voulaient le lapider ; sa manifestation à saint Pierre et aux apôtres sur les eaux du lac de Génésareth, et durant la tempête ; plus encore, sa transfiguration au mont Thabor ; enfin, et surtout, sa présence réelle dans l'Eucharistie, lorsque lui-même, la veille de sa passion, il donna de sa propre main son corps adorable à ses Apôtres.

En ces diverses circonstances, dépouillant pour un instant l'infirmité accidentelle de la chair, et vivant selon les lois spirituelles, célestes et parfaites des corps glorifiés, le Fils de DIEU s'élevait au-dessus des lois terrestres qui régissent nos corps ; et, subtil comme l'esprit, invisible, impalpable, tout divin, il sortait du sein de la Vierge, multipliait au Cénacle la présence réelle de son corps unique et accomplissait ses autres prodiges.

Prodiges pour nous, mais non pour lui, car rien n'est prodigieux ni surnaturel pour le Maître de toutes choses. Le miracle, pour Jésus, n'est pas d'avoir nourri des multitudes avec sept petits pains, mais d'avoir eu faim et soif ; le miracle n'est pas d'avoir marché sur les eaux, mais d'avoir été fatigué ; le miracle n'est pas de s'être transfiguré lumineusement, mais de s'être voilé

mortellement; le miracle, enfin, le grand miracle, n'est pas d'être ressuscité dans la gloire, mais d'être mort dans l'ignominie!

VII

Pendant la nuit de Noël, des bergers veillaient aux environs de Bethléem à la garde de leurs troupeaux. L'enfant Jésus voulut avoir pour premiers adorateurs ces hommes simples et pauvres; s'il est le roi des Anges, il est aussi le père des pauvres, le consolateur et l'ami de ceux que dédaigne le monde.

Il leur envoya un de ses Anges, qui leur apparut tout lumineux; et, comme ils étaient saisis de frayeur: « Ne craignez rien, leur dit le messager céleste, voici que je vous annonce une grande joie. Aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Vous le reconnaîtrez à ce signe: Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » — Et aussitôt une légion d'esprits bienheureux fit entendre dans les airs des chants d'allégresse, louant le Seigneur, disant: « Gloire à Dieu dans le ciel, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté! »

Les bergers, obéissant à l'ordre de l'Ange, se rendirent en toute hâte à Bethléem, trouvèrent l'Enfant et Marie sa mère, adorèrent pleins de foi

et de simplicité de cœur le DIEU anéanti pour les sauver, offrirent à sa mère leurs humbles présents, et sortirent de la grotte sacrée, racontant partout les merveilles dont ils avaient été les témoins.

VIII

On abuse parfois dans notre siècle de cette prédilection du bon DIEU pour les pauvres, et l'on fait de ce qu'il y a de plus tendre dans l'Évangile une théorie de discorde.

On se sert de la sainte pauvreté du Christ pour bouleverser la société, pour exciter les peuples et les insurger contre les grands et les riches.

Le Fils de Marie répond d'avance à ces détestables sophismes. Il réunit autour de sa crèche les grands avec les petits, les rois d'Orient avec les pâtres de Bethléem. Dieu fait-il acception de personne? — Toutes nécessaires qu'elles soient au maintien de la société, et par conséquent voulues de Dieu, les distinctions humaines n'ont point de valeur à ses yeux, et il apprécie les hommes selon d'autres mesures.

Avertis par un signe céleste de la naissance du Messie, trois rois venus des pays d'Orient imitèrent la fidélité des bergers et vinrent, du fond de la Chaldée, déposer aux pieds de l'enfant Jésus le tribut de leurs adorations. Les bergers avaient offert les humbles présents de l'indigence;

ceux-ci apportaient au souverain Maître les dons de leur opulence royale.

Remplis d'une foi non moins vive et plus méritoire peut-être que celle des bergers, ils reconurent, dans un petit enfant pauvre et caché au fond d'une étable, le DIEU sauveur promis et attendu dès l'origine.

Prosternés en sa présence, ils lui offrirent de l'encens, de l'or et de la myrrhe : de l'encens, parce qu'il est DIEU ; de l'or, parce qu'il est roi ; de la myrrhe, parce qu'il est homme et victime.

La tradition chrétienne nous a conservé les noms de ces saints rois : Gaspar, Melchior et Balthazar. Ils ne faisaient point partie du peuple juif. Non-seulement ils étaient rois, mais ils étaient *Mages*, titre que l'on donnait en Orient aux hommes qui se livraient à l'étude des sciences. Ils apportaient ainsi au Christ naissant les prémices des nations, de la science et de la royauté !

IX

Huit jours après sa naissance, l'Enfant fut circoncis selon la loi de Moïse. Joseph et Marie lui donnèrent le nom mystérieux qui leur avait été apporté du ciel : JÉSUS.

Jésus veut dire *Sauveur*. C'est le nom de la miséricorde et du pardon.

Ce fut Joseph qui circoncit l'Enfant : cérémo-

nie symbolique où le sang était répandu et qui rappelait que le Fils de Dieu devait se faire fils d'Adam pour sauver les hommes ; Joseph, image du Père céleste qui nous a tant aimés qu'il nous a donné son Fils unique comme victime expiatoire, fait couler les premières gouttes de ce sang divin qui doit consommer notre rédemption.

Jésus, maître de la loi et Loi vivante du ciel et de la terre, n'était point soumis à la loi de Moïse, son serviteur ; mais il fallait accomplir toute justice, et il était convenable qu'il portât la marque du péché, comme il en devait porter la peine.

X

Les méchants n'aiment point JÉSUS-CHRIST. Aussi la vie du Sauveur ne fut-elle qu'une longue persécution.

Hérode, roi de Jérusalem, à qui l'arrivée des mages avait révélé la naissance du Roi mystérieux que le monde attendait, partageait l'erreur populaire au sujet du Messie ; il croyait que ce dernier apparaîtrait comme un conquérant, d'une puissance tout extérieure. Il eut peur pour sa couronne, et, impatient de toute rivalité, il ordonna le massacre de tous les enfants de Bethléem.

Mais celui-là seul fut sauvé que recherchait la fureur du tyran. Joseph, surnaturellement averti

de ce danger, prit l'Enfant et sa mère, et, selon l'avis de Dieu, s'enfuit en Égypte.

La sainte famille y demeura deux ans et demi, jusqu'à la mort du persécuteur, laquelle arriva le 25 mars, trois ans après l'Incarnation.

Les plus anciennes traditions chrétiennes et juives nous apprennent que plusieurs familles de la Judée s'enfuirent à cette époque pour éviter la cruauté d'Hérode. Elles se fixèrent presque toutes, ainsi que Joseph, Marie et Jésus, dans une petite ville voisine de Memphis et habitée déjà par des Juifs. Ce lieu portait le nom, prophétique peut-être, de *Lumière* ou *Soleil*. Là avaient vécu jadis le patriarche Joseph, fils de Jacob, et Moïse, le libérateur et le législateur du peuple d'Israël ; tous deux figures frappantes de l'unique Sauveur, Libérateur et Législateur du véritable Israël, qui arrivait dans cette même ville, voilant, sous la faiblesse de l'enfance, la majesté de sa gloire.

Le souvenir touchant du séjour de l'Enfant Jésus nous a été conservé par ces fameux *thérapeutes* ou solitaires, si célèbres par leur sainte vie pendant les premiers siècles de l'Église, et que l'Évangéliste saint Marc, Apôtre de l'Égypte, vint établir dans ces lieux sanctifiés.

Après deux ans et demi d'absence, Joseph et Marie revinrent à Nazareth y cacher leur trésor.

NAZARETH

I

Le Fils de Dieu passa les trente premières années de sa vie inconnu au monde, dans la petite ville de Nazareth.

Il y exerça l'humble et pénible métier de charpentier, à l'exemple de saint Joseph, son père d'adoption, et, dans les premières années du second siècle, on montrait encore une charrue, ouvrage, disait-on, de ses mains divines.

Avant d'enseigner la pénitence, l'humilité et l'obéissance, Jésus commençait par en donner l'exemple. Il sanctifiait le travail, devenu, depuis le péché, une punition pour l'homme ; et il nous donnait, en se taisant, en obéissant et en travaillant, la leçon la plus difficile peut-être de tout son Évangile.

Portés que nous sommes à l'orgueil, nous croyons toujours que la sainteté est proportionnée à l'éclat de nos œuvres, cherchant ainsi, même à notre insu, la gloire qui vient des hommes plus encore que celle qui vient de Dieu.

Jésus, Marie et Joseph, dans leur vie si obscure, si monotone, en apparence si inutile, des

longues années de Nazareth, font justice de cette dangereuse erreur.

Faire bien les petites choses, sanctifier par un grand amour et une pureté parfaite d'intention le travail de chaque jour, les peines et les emplois communs de la vie, prier, vivre de peu, et aimer beaucoup : tel est le fond de la sainteté chrétienne et du véritable service de DIEU.

C'est donc à dessein que le Saint-Esprit, en dictant les Évangiles, a gardé le silence sur le Christ à Nazareth, silence plus instructif que toutes les paroles, plus éloquent que tous les discours.

Il est impossible de se figurer quelle divine conversation ce dut être pour Marie et pour Joseph, quelle école de sainteté parfaite. L'enfant Jésus enseignait lui-même et sa mère et son père, leur expliquant les secrets de DIEU, « que personne ne connaît si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils daigne les révéler. »

La vie religieuse, dans laquelle la contemplation rend l'âme attentive à la parole secrète de Jésus, et où l'humble travail est joint à la contemplation, a pour premiers patrons Marie et Joseph. Heureuses les âmes que DIEU attire de la sorte dans la sainte obscurité de son service, et qui choisissent ainsi la meilleure part !

II

A l'âge de douze ans, les enfants des Israélites

commençaient à prendre part aux pratiques publiques de la loi de Moïse. Maintenant encore, chez les Juifs, ce jour est accompagné de certaines solennités.

Lorsque le Christ eut atteint cet âge, Joseph et Marie le conduisirent au temple, à Jérusalem, pour les fêtes de Pâques ; et le voile mystérieux qui couvre la jeunesse du Sauveur s'entr'ouvre pour un jour.

Après avoir accompli les rites de la loi, la sainte famille quitta la ville au milieu d'une de ces nombreuses caravanes qui couvraient, à l'époque des fêtes, les routes de la Judée.

A la fin de la première journée, Joseph et Marie ne trouvèrent point Jésus, qu'ils avaient cru jusqu'alors avec un des leurs. Ils retournèrent sur leurs pas, cherchèrent l'enfant, et le trouvèrent dans une des grandes salles du temple, au milieu des Docteurs de la loi, qui, émerveillés de la sagesse extraordinaire de ses paroles, l'avaient, contre tout usage, fait asseoir sur un de leurs sièges. Il leur expliquait la loi et répondait à leurs questions.

« Mon fils, lui dit Marie, pourquoi agir ainsi
« envers nous ? Moi et votre père, nous vous
« avons cherché avec inquiétude. »

C'était la mère qui parlait à son fils ; le Dieu répondit à la femme :

« Pourquoi me cherchez-vous ? Ne savez-vous

« pas qu'il faut que je me donne au service de
« mon Père ? »

Et, se levant, il les suivit, joignant ainsi l'action humaine à l'action divine, l'humble sujétion du fils de Marie à l'indépendance du Fils de DIEU.

La plupart des protestants, mus par une antipathie incompréhensible contre la douce et chaste Mère du Sauveur, saisissent avec bonheur cette parole, qu'ils expliquent à leur façon, grâce à la *libre* interprétation des Écritures, pour rabaisser la sainte Vierge et se moquer de la vénération que lui porte l'Église.

« C'est une femme comme les autres, disent-ils, ignorante des mystères du Christ, instrument passif de son Incarnation, et repoussée par lui dès que ce rôle est accompli. »

Une tradition de dix-huit siècles proteste contre les protestants et donne aux paroles si profondes de Jésus à sa mère une interprétation plus digne.

Ici, comme plus tard aux noces de Cana et dans la synagogue de Capharnaüm, Jésus répond à la sainte Vierge non pas *durement*, mais *divinement*. Il veut nous faire comprendre, plus encore peut-être qu'à Marie, que sa mission divine est infiniment au-dessus de ses devoirs de fils, et que, « dans les choses qui sont de son Père, » il ne connaît que la volonté de son Père.

Le mystère de la sainte Vierge est d'ailleurs lié trop intimement au mystère de la Rédemption pour ne point en refléter tous les caractères. Marie est obscure et humiliée parce que son divin Fils est obscur et humilié. Elle participe ainsi aux anéantissements de Jésus-Christ, qui ne lui refuse la gloire et l'honneur que parce qu'il se les refuse lui-même.

L'Enfant Jésus, obéissant à la voix de ses parents, quitta le temple pour n'y plus revenir pendant dix-huit années; et toute son histoire durant cette longue période est résumée par le saint Évangile en cette seule parole :

« Et il leur était soumis. »

Quelques esprits trop ingénieux ont voulu faire ici de l'histoire au profit de leur incrédulité. Ils ont découvert, après dix-sept ou dix-huit siècles, que *probablement, sans aucun doute*, Jésus s'était fait initier, durant son adolescence, aux mystères cachés de l'Égypte ou à la doctrine mystique des Esséniens, et qu'il avait puisé là sa sagesse et sa puissance.

Lors même qu'on leur accorderait cette hypothèse, leurs affaires ne seraient guère plus avancées; car les mystères d'Égypte n'expliquent pas plus que les monastères esséniens les miracles et les paroles du Christ avec tout leur rayonnement de faits surnaturels.

Mais cette hypothèse tardive n'est pas seule-

ment gratuite, elle est contraire à toutes les traditions anciennes de l'histoire et de la religion. Il était de notoriété publique dans les premiers siècles, et les païens le reprochaient à nos pères, que Jésus avait été un charpentier et qu'il avait passé toutes les années de sa jeunesse caché dans l'humble atelier de Nazareth, fabriquant des instruments aratoires, et vivant du travail de ses mains.

III

Joseph, le grand modèle de la vie cachée, mourut à Nazareth dans cet intervalle.

Sa mort, comme sa vie, est inconnue des hommes.

L'Église cependant le place dans sa liturgie avant saint Pierre, le Vicaire du Christ. Puissante consolation pourtant d'existences ignorées, méprisées même, et cependant précieuses aux yeux de DIEU !

Saint Joseph mourant dans le secret, entre les bras de Jésus et de Marie, est, à cause de cela même, le protecteur spécial des mourants.

La sainte Église nous apprend que Joseph conserva le trésor d'une chasteté parfaite. La virginité semble être l'auréole de Jésus ; tout ce qui l'approche est chaste et pur. Il est vierge lui-même, sa mère est vierge, son père d'adop-

tion vierge aussi ; Jean, son disciple bien-aimé, est appelé par toute l'antiquité chrétienne le disciple vierge. Faut-il s'étonner si son Église exige que ses ministres le servent dans la même pureté ?

Quelques blasphémateurs ont osé attaquer la virginité perpétuelle de Marie. Alléguant, sans le comprendre, un passage de l'Évangile, qui parle des *frères* de Jésus, ils accusent la Vierge d'une profanation aussi indigne de la Mère de DIEU que du Fils de DIEU lui-même.

En Orient, d'après un usage immémorial, on appelle, de nos jours encore, du nom de *frère*, tous les plus proches parents. Les *frères* de Jésus mentionnés dans l'Évangile, et Jacques qu'on appela *frère du Seigneur*, étaient fils d'une sœur de la sainte Vierge, âgée de vingt ans de plus qu'elle, épouse de Cléophas, et que nous voyons avec elle au pied de la croix.

Prophétisée par Isaïe, et consignée dans le Symbole des Apôtres, la virginité de Marie a été, dès l'origine, un article de foi dans l'Église.

« Ainsi, dit un célèbre auteur, une demi-connaissance éloigne souvent de la foi, tandis qu'une connaissance plus complète y ramène toujours »

LE PRÉCURSEUR ET LE DÉSERT

I

La vie cachée du Christ durait depuis trente ans, et les temps arrivaient où il allait se manifester.

Mais, avant de se rendre témoignage à lui-même, il devait, suivant une prophétie connue de tout le peuple juif, recevoir le témoignage d'un dernier prophète qui le précéderait et lui préparerait les voies.

Ce prophète, précurseur du Messie, était apparu; et, retiré sur les bords du Jourdain dans la solitude, il commençait à prêcher la pénitence, la venue prochaine du Sauveur et le règne de DIEU. La réputation de sa sainteté s'était répandue dans toute la Judée. Il se nommait Jean, et était surnommé *Baptiste* ou *le Baptiseur*, à cause du baptême de pénitence qu'il administrait dans les eaux du Jourdain. Ce n'était point le baptême proprement dit, mais une cérémonie expiatoire destinée à figurer d'avance le sacrement de la régénération.

Touchés de repentir, la plupart de ses audi-

teurs confessaient leurs péchés, et se préparaient ainsi à recevoir dignement le Messie.

Jean-Baptiste était fils du prêtre Zacharie et d'Élisabeth, parente de la sainte Vierge, et il appartenait à la race sacerdotale d'Aaron. C'était lui qui avait tressailli dans le sein de sa mère, à l'approche de la Vierge, au jour de sa visitation.

II

« Pour moi, disait Jean-Baptiste à la foule qui
« recueillait ses paroles, je vous baptise dans
« l'eau; mais un plus puissant que moi viendra,
« et je ne suis pas digne de délier les courroies
« de sa chaussure.

« Celui-là vous purifiera dans le feu et dans
« le Saint-Esprit. »

L'austérité incroyable de sa vie fit penser néanmoins aux principaux de Jérusalem qu'il était peut-être le Christ attendu de tous.

« Qui es-tu ? lui demanda une députation de
« prêtres et de lévites, et que dis-tu de toi-même? »

Et Jean-Baptiste déclara solennellement qu'il n'était point le Christ, mais son Précurseur, la Voix prédite par Isaïe et qui crie dans le désert :
« Préparez les voies du Seigneur ! »

« Il en est un au milieu de vous, ajouta-t-il,
« que vous ne connaissez point ; c'est lui qui
« doit venir après moi et qui a été fait avant moi,
« parce qu'il est au-dessus de moi. »

Et Jean rendait témoignage à son Maître, qu'il attendait lui-même et qu'il n'avait point encore vu.

Humblement mêlé à la foule, Jésus s'approcha de Jean pour recevoir le baptême. Et, comme il descendait dans les eaux du fleuve, une grande lumière les environna tous deux ; une forme lumineuse, semblable à une colombe, reposa sur la tête du Christ, et une voix entendue de tous prononça ces paroles : « *Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis tout mon amour.* »

Jean-Baptiste se prosterna aussitôt devant Jésus : « Quoi ! Seigneur, lui dit-il, vous voulez que je vous baptise ? N'est-ce point à vous plutôt de me baptiser ? » — Non, répondit Jésus, il nous faut ainsi accomplir toute justice. »

Après son baptême, Jésus se retira dans le désert. Le dernier des prophètes venait de le désigner comme le Messie ; le Père céleste l'avait proclamé son Fils unique bien-aimé ; et lui-même, par l'humiliation publique de son baptême, s'était déclaré le Pénitent universel et la grande Victime chargée des péchés du monde.

III

La pénitence est la suite du péché. Jésus, l'innocence et la sainteté même, s'oblige à la pénitence en assumant l'expiation du péché, et sa chair sacrée se prépare par le jeûne et les souffrances au sacrifice suprême de son immolation.

Il jeûne dans le désert pendant quarante jours et réalise l'antique et prophétique figure du bouc émissaire chargé, par le Grand Prêtre, de la malediction due à tous les péchés d'Israël. Coïncidence frappante ! cette cérémonie s'accomplissait à Jérusalem à l'époque même où Jésus, l'innocent Agneau de Dieu, se retira dans le désert pour y pleurer nos péchés.

Type parfait de la pénitence des chrétiens, il donne ainsi le premier à son Église l'exemple et la leçon de la mortification de la chair.

Il lui donne encore l'exemple de la victoire qu'elle doit remporter avec lui et par lui dans la grande lutte qui résume l'histoire de l'humanité.

A proprement parler, Jésus n'a qu'un ennemi : c'est son premier serviteur, révolté dès l'origine des temps, entraînant dans son péché un nombre immense d'esprits célestes, et disputant au Fils de Dieu le cœur de l'homme, son plus cher trésor.

Depuis Adam qui succomba, jusqu'à l'Antechrist avec qui Satan sera expulsé de ce monde, cette lutte gigantesque apparaît sous mille formes et compose l'histoire de l'Église ; et il est impossible à l'homme qui n'en connaît point le secret de rien comprendre à l'histoire de l'humanité, non plus qu'à la vie de JÉSUS-CHRIST.

Comment, en effet, Jésus est-il le Sauveur des hommes, si ce n'est en leur donnant la puis-

sance de vaincre l'ennemi de leur salut et en triomphant de lui le premier ?

Au moyen des éléments sensibles dont ils ont l'administration, les démons comme les bons anges peuvent apparaître sous une forme extérieure. Satan parut donc devant le Christ dans le désert. Trompé par l'humiliation d'une pareille pénitence, et ne voyant en lui que le Saint de Dieu, mais non point Dieu lui-même, il tenta d'ébranler par un triple effort la fidélité de ce Fils de l'homme.

La première tentation du Christ répondit à la tentation d'Adam : « Si tu es le Fils de Dieu, change ces pierres en pain. » — « L'homme ne vit point seulement de pain, répondit Jésus, mais de la parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Il était lui-même cette parole, ce Verbe éternel de Dieu, vie et nourriture véritable de l'homme. — Adam l'avait oublié.

Jésus fut également tenté d'orgueil et d'ambition ; et sa triple victoire, couvrant la triple défaite d'Adam et de tous les fils d'Adam, est le secret de toutes nos victoires sur le même esprit tentateur. Nous sommes en effet les membres du Christ, et, quand nous adhérons à lui par la foi et par l'amour, nous participons à sa puissance.

Jésus quitta le désert et retourna à Nazareth. La lumière du monde apparaissait enfin à l'horizon.

VIE PUBLIQUE ET MANIFESTATION DU CHRIST

On appelle vie publique de JÉSUS-CHRIST l'ensemble de ses œuvres et de ses paroles pendant les trois années qui s'écoulèrent depuis sa sortie du désert jusqu'au jour de sa Passion.

Cet espace de temps est bien court ; mais il n'était pas nécessaire qu'il durât longtemps. Le Christ n'apparaissait sur la terre que pour y semer la vie, et pour servir de base à l'édifice vivant et spirituel que son Église devait élever. Il n'a fait que passer pour se faire suivre, pour nous tirer après lui du visible à l'invisible, de la terre au ciel, et il rentra dans le sein de son Père, après avoir accompli son œuvre de salut et de vie.

Jésus commença par choisir douze disciples qu'il appela ses *Apôtres*, c'est-à-dire *Envoyés*, tous pauvres, sans lettres humaines, mais simples de cœur et craignant DIEU. Le premier fut un pêcheur nommé Simon, que Jésus surnomma Pierre.

Ces douze hommes suivirent constamment le

Christ, furent les témoins de ses actions, de ses miracles, de toute sa vie ; et l'un d'eux, saint Jean, le bien-aimé de Jésus, a pu dire aux premiers chrétiens : « Ce que nous vous enseignons, « nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons touché de nos mains. »

C'est principalement pour consolider la foi de ces douze disciples choisis que le Christ fit son premier miracle, changeant, aux noces de Cana, l'eau en vin, à la prière de sa sainte Mère.

Suivi de ses Apôtres, il parcourut pendant trois années les villes et les bourgades de la Judée, de la Samarie et de la Galilée, manifestant à tous sa puissance divine par d'innombrables miracles dont les Apôtres ont consigné les plus considérables dans le livre des Évangiles.

Il guérissait les malades par l'imposition de ses mains ; il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vigueur du corps aux paralytiques. Il évangélisait les pauvres, consolait les affligés, bénissait les petits enfants, appelait à lui tous ceux qui souffraient et n'étaient point aimés. Avec une miséricorde pleine de sainteté, il relevait les faibles, convertissait les pécheurs et enseignait l'humilité et la douceur.

Inflexible pour l'orgueil et l'hypocrisie, il stigmatisait publiquement la secte des Phari-siens et des Scribes, dont la justice était tout extérieure, et qui contribuaient puissamment à

détourner le simple peuple du véritable service de DIEU.

Il marchait ordinairement accompagné d'une foule considérable, avide de sa sainte parole, et lui expliquait les préceptes et les conseils de la religion de DIEU défigurée par de fausses traditions. Docteur d'une loi plus parfaite, il enseignait l'amour de DIEU et l'amour du prochain, le pardon des injures, la miséricorde envers les pauvres, l'humilité et le détachement de cœur des choses de ce monde.

Poursuivi par la haine des Pharisiens, dont il démasquait l'hypocrisie, et qui ne pouvaient nier ni sa sainte vie ni ses œuvres miraculeuses, Jésus fut obligé souvent de fuir de ville en ville et jusque dans le désert. Alors il prédisait à ses Apôtres qu'il serait trahi par l'un d'eux, livré à ses ennemis, souffleté, abreuvé d'outrages, condamné à mort et crucifié; que, par là, il sauverait le monde, et que, du haut de sa croix, il attirerait à lui tout l'univers; que le troisième jour il ressusciterait par sa propre puissance, et qu'il les enverrait prêcher le salut par toute la terre.

La résurrection d'un homme mort depuis quatre jours, nommé Lazare, ayant attiré à Jésus un nombre considérable de disciples, vers la fin de la troisième année les Pharisiens et les premiers de la synagogue se résolurent enfin à le

faire périr comme séducteur du peuple et comme blasphémateur. Ils gagnèrent un des douze disciples nommé Judas, qui le leur livra la veille de Pâques, et là commencent les douleurs de la Passion, dont nous parlerons bientôt.

Ce qui nous importe le plus ici étant de demander à Jésus lui-même la réponse à cette question fondamentale : « *Qu'est-ce que Jésus-Christ?* » il nous faut scruter l'Évangile et y chercher avec une sincérité intelligente et naïve la solution du grand problème.

JESUS FILS DE DIEU.—CE QU'IL DIT DE LUI-MÊME

1

Quand on veut savoir ce qu'est un homme, il semble naturel de lui demander tout d'abord, comme les Juifs à Jean-Baptiste : « *Qui es-tu ?* » « *Que dis-tu de toi-même ?* » sauf à voir ensuite si ses œuvres et toute sa vie sont conformes à sa réponse.

Telle fut aussi la question que posèrent à Jésus ses douze apôtres, ses disciples, ses ennemis et ses juges, et à laquelle il répondit avec une clarté vraiment effrayante pour ceux qui ne croient point en lui.

« Si tu es le Christ, dis-le-nous, » — lui demandent un jour les Juifs assemblés dans le Temple, au portique de Salomon. — « Je vous parle, leur répondit-il, et vous ne me croyez point. Les miracles que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. *Moi et mon Père nous ne sommes qu'un.* »

Exaspérés de voir un homme pauvre et sans éclat se poser devant eux comme ce Christ-Dieu à l'avènement duquel ils rattachaient tant d'ambitieuses et folles espérances, ils s'indignent de

cette réponse et cherchent des pierres pour lapider Jésus.

« — Pourquoi, leur dit-il avec calme, voulez-vous me lapider ? »

« — C'est à cause de ton blasphème, et parce qu'étant homme tu te fais Dieu. »

II

Un autre jour, Jésus est encore dans le Temple ; il vient de pardonner à la femme adultère. Les Pharisiens, indignés d'une puissance et d'une miséricorde qu'ils ne comprennent pas, le présentent de nouvelles questions, avec le parti pris de ne pas croire. — Il est deux manières, en effet, d'interroger Jésus : l'une, simple et naïve, cherchant la vérité et la trouvant bien vite ; l'autre, superbe et méprisante, ou du moins curieuse, et ne trouvant pas DIEU parce qu'elle ne le cherche pas avec amour.

Au milieu de cette foule qui le presse, Jésus s'écrie : « *Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie !* »

« — Ton témoignage est faux, répondent les Pharisiens, car tu es seul à témoigner de toi-même. »

« — Vous ne savez, reprend le Christ, d'où je viens ni où je vais... Pour moi, je le sais, et je me rends témoignage à moi-même ; car je ne

« suis pas seul, et mon Père qui m'a envoyé est avec moi, et il me rend aussi témoignage. »

Ils lui dirent alors : « Où est ton Père ? »

« — Vous ne connaissez ni moi ni mon Père, répondit Jésus ; *si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.* »

« — Et qui es-tu donc ? s'écrièrent-ils. »

« — *Le principe de toutes choses, moi qui vous parle.* »

« Abraham votre père a désiré avec ardeur de me voir ; il m'a vu et il s'est réjoui ! »

« — Eh quoi ! reprirent les Juifs, tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham ? »

Et Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis : *Avant qu'Abraham fût, je suis !* »

Avant qu'Abraham fût, *je suis !* Quelle parole ! Il ne dit pas : *J'étais*, mais *je suis*, comme jadis, dans le désert, à Moïse : « *Je suis celui qui est !* »

III

A Nazareth on apporte à JÉSUS-CHRIST un paralytique couché sur un grabat. Or c'était le jour du sabbat, dont l'observance était si rigoureuse chez les Juifs.

Jésus, voyant la foi de ces pauvres gens, dit au paralytique : « Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont pardonnés. »

Plusieurs Scribes qui se trouvaient là dirent en

eux-mêmes : « Cet homme blasphème. Qui peut
« remettre les péchés, si ce n'est DIEU seul ! »

Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur
dit : « Lequel est le plus facile de dire à cet in-
« firme : Tes péchés te sont remis ; ou : Lève-
« toi, et marche ? Or, afin que vous sachiez que
« le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre
« les péchés, lève-toi, dit-il au paralytique,
« prends ton grabat et marche ! »

Et celui-ci se leva, et, portant son lit, s'en
alla dans sa maison.

Les Pharisiens, loin de se rendre, murmurè-
rent contre Jésus, parce qu'il avait guéri ce mal-
heureux le jour du sabbat ; hommes au cœur
dur, à l'esprit étroit, qui mettaient les obser-
vances extérieures au-dessus de la loi suprême
de la charité !

A cause de cela sans doute, Jésus guérissait
les malades de préférence le jour du sabbat, et aux
murmures des Juifs il se contentait de répondre :
« *Celui qui vous parle est plus grand que le*
« *Temple, et le Fils de l'homme est le maître*
« *même du sabbat.* »

Parole qu'on ne remarque point assez ; car,
pour les Juifs, DIEU seul était au-dessus du Tem-
ple, et celui-là seul était le maître du sabbat qui
l'avait imposé au premier homme, puis à Moïse,
en mémoire de la création.

IV

Lors du premier voyage de Jésus à Jérusalem, après les fêtes de Pâques, un des chefs de la synagogue, le savant Nicodème, vint un soir le trouver secrètement, lui disant :

« — Maître, je vois bien que vous êtes un envoyé de DIEU ; car nul ne peut faire les miracles que vous faites, si DIEU n'est point avec lui. »

Et Jésus, après lui avoir parlé du Saint-Esprit, qui seul peut donner l'intelligence des choses de DIEU :

« — Nul, lui dit-il, *n'est monté dans le ciel que celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel.* — Et, comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut qu'ainsi le Fils de l'homme soit élevé en croix, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle...

« *Car DIEU a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle...*

« Qui croit en lui n'est point jugé ; mais qui ne croit point est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du *Fils unique de DIEU.* »

Il est important de remarquer la portée de ces mots : « *Fils de DIEU.* » Ni Jésus ni les Juifs n'entendraient par là un homme juste, enfant de DIEU,

ami de DIEU. Tous savaient que c'était le nom propre du Verbe divin, de la seconde personne de la sainte Trinité, du Fils éternel et unique de DIEU, DIEU comme le Père et le Saint-Esprit; aussi reprochent-ils sans cesse dans l'Évangile à Notre-Seigneur de se faire l'égal de DIEU en appelant DIEU *son père*; et, quand il déclare solennellement devant Caïphe qu'il est le Christ, Fils de DIEU, le Grand Prêtre et tous les membres du Conseil déchirent leurs vêtements, se bouchent les oreilles en criant au blasphème, et le condamnent unanimement à mort comme blasphémateur sacrilège!

V

Ajouterai-je encore cet autre témoignage que le Sauveur se rend à lui-même devant les Juifs assemblés au Temple après un de ses miracles :

« — *En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que fait le Père, le Fils le fait également. Le Père ressuscite les morts et vivifie, et de même le Fils donne la vie à qui il veut.*

« Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, *afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Qui n'honore point le Fils n'honore point le Père qui l'a envoyé.*

« Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui, et il lui

a donné la puissance de juger parce qu'il est le Fils de l'homme. »

Profondeurs sacrées du mystère de l'Incarnation, où le Fils de DIEU, aussi vraiment homme qu'il est vraiment DIEU, demeure égal à son Père, tout en se faisant son ministre et son serviteur, notre frère, notre victime, aussi bien que notre juge.

VI

Jésus n'est pas moins explicite devant ses Apôtres et ses Disciples que devant ses ennemis.

Entre mille circonstances, il en est une où il semble leur ouvrir davantage son cœur : c'est dans le Cénacle, après la sainte Cène et quelques heures avant de commencer sa Passion.

« Vous croyez en DIEU, leur dit-il avec la tendresse et la solennité d'un dernier adieu : *Vous croyez en DIEU, croyez donc en moi.*

« *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. Personne ne vient au Père que par moi. — Si vous me connaissiez, par là même vous connaîtriez mon Père; vous le connaîtrez bientôt, et déjà vous l'avez vu.* »

L'apôtre Philippe, le plus simple peut-être des douze, ne comprenant point ces paroles, lui dit tout étonné :

« Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. »

Et Jésus : « Quoi! depuis si longtemps que

« je suis avec vous, *vous ne me connaissez point*
 « *encore? Philippe, qui me voit voit mon Père.*
 « Comment dis-tu : Montrez-nous le Père? Ne
 « croyez-vous pas que *le Père est en moi et que*
 « *je suis dans le Père? Croyez-le du moins d'a-*
 « *près mes miracles!*

« Si vous demandez quelque chose à mon Père
 « en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit
 « glorifié dans le Fils, et, *si vous me priez en*
 « *mon nom, je vous exaucerai.*

« Celui qui m'aime gardera mes commande-
 « ments, et mon Père l'aimera; et nous viendrons
 « à lui, et nous ferons en lui notre demeure.

« *Tout ce qu'a le Père est à moi!*

« *Qui me rejette rejette le Père!* »

— Enfin, jusque dans les douleurs de sa Pas-
 sion, jusque sur le Calvaire, jusqu'à son dernier
 soupir, Jésus s'affirme DIEU, parle, promet, com-
 mande comme un DIEU : il meurt, comme il a
 vécu, le plus audacieux, le plus sacrilège des
 blasphémateurs, s'il n'est point ce qu'il dit être,
 c'est-à-dire *Dieu incarné*, Fils de DIEU fait homme,
 aussi vraiment DIEU qu'il est vraiment homme.

VII

Voilà ce que JÉSUS-CHRIST a dit de lui-même ;
 voilà ce que lui seul a jamais osé dire depuis que
 le monde est monde et que les hommes parlent.
 D'autres se sont présentés comme les envoyés de

DIEU, comme ses prophètes, comme ses ministres; leurs titres étaient véritables ou menteurs : tels, dans la vérité, Moïse, les Prophètes, les grands Saints; tels, dans le mensonge, Zoroastre, Manès, Mahomet, Luther, Calvin, et tous les illuminés de la Réforme. Aucun ne s'est dit DIEU, aucun n'a pu se dire DIEU! Non, il n'est point au pouvoir de l'homme d'arriver à un pareil orgueil, de descendre à une pareille folie!

Et pourtant c'est ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST.

VIII

Ce n'est pas tout. — Même lorsqu'il ne parle pas de sa divinité, c'est toujours comme DIEU qu'il parle, et l'Évangile nous offre, à chaque page, de ces paroles inouïes, inconcevables, qui seraient de véritables extravagances, le comble même du ridicule et de l'absurde, si celui qui les profère n'était pas DIEU.

Un jour, à Césarée, il interroge ses Apôtres en cette manière : « Qu'est-ce que les hommes disent qu'est le Fils de l'homme? »

« — Jean-Baptiste, répondirent-ils, ou bien Jérémie, ou bien Élie, ou l'un des Prophètes.

« — Et vous, reprend Jésus, qui dites-vous que je suis? »

Alors Simon Pierre lui dit :

« *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant!* »

JÉSUS-CHRIST, loin de repousser cette parole

comme un blasphème, l'accepte avec amour, et il répond à Pierre :

« Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean,
« car ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'a
« révélé, mais mon Père qui est dans le ciel.

« Et moi, je te dis à mon tour que tu es Pierre,
« et que sur cette pierre je bâtirai mon Église,
« et les puissances de l'enfer ne prévaudront
« point contre elle. C'est à toi que je donnerai
« les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que
« tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux,
« et tout ce que tu délieras sur la terre sera dé-
« lié dans les cieux. »

Qu'est-ce que cela ? Un homme donner à un autre homme les clefs du royaume des cieux ! lui promettre que ce qu'il liera ou déliera sur la terre sera lié ou délié dans le ciel, et disposer en maître de la toute-puissance de Dieu !

Et quel est cet homme pour l'incrédule ?

C'est un Juif en délire qui parle à un pêcheur de Galilée, aussi pauvre et aussi fou que lui.

Écoutez encore : Jésus est sur sa croix, et il va mourir. — Un des voleurs crucifiés à ses côtés, touché de repentir, lui demande miséricorde :

« Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous de moi
« quand vous serez dans votre Royaume !

« — Aujourd'hui même, lui dit Jésus, tu seras
« avec moi dans le Paradis. »

Plus tard, soufflant sur les Apôtres assemblés dans le Cénacle, il leur dit :

« Recevez le Saint-Esprit, les péchés sont par-
« donnés à ceux à qui vous les pardonnerez, et ils
« sont retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

Enfin, sur le mont des Oliviers :

« *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel*
« *et sur la terre.* — Allez donc, enseignez toutes
« les nations, les baptisant au nom du Père, et
« du Fils, et du Saint-Esprit. Apprenez-leur à
« observer mes commandements, et voici que je
« suis avec vous tous les jours, jusqu'à la con-
« sommation des siècles. »

Jamais homme, jamais prophète n'a parlé ainsi !

IX

Voilà, entre mille autres, les paroles, les affirmations de Jésus, voilà le témoignage qu'il rend constamment de lui-même, pendant le cours de sa vie publique.

A cette grande question : Qui es-tu ? que dis-tu de toi-même ? il a répondu :

« *Je suis le Christ, Fils de Dieu, égal en tout.*
« *à mon Père, Dieu fait homme pour sauver le*
« *monde !* »

— Il s'est dit DIEU. Il a parlé en DIEU.

Voyons maintenant par quelles œuvres divines il a confirmé ces paroles.

MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST

I

Un *miracle* est un fait extérieur qui dépasse *évidemment* les forces de la nature ; c'est l'exercice *extraordinaire* de la toute-puissance de DIEU dans le monde.

Nier la possibilité des miracles, c'est nier la puissance de DIEU, ou plutôt son existence.

Le miracle étant le cachet de la Divinité¹, si JÉSUS-CHRIST est DIEU, JÉSUS-CHRIST a dû faire des miracles, et, comme les Juifs de Capharnaüm, nous avons le droit de lui demander : « Quels miracles faites-vous, afin que nous croyions en vous ? »

JÉSUS-CHRIST ne redoute point cette épreuve. Ses faits parlent plus haut encore que ses discours.

II

Dans le second séjour qu'il fit à Jérusalem,

¹ Les hommes qui ont fait des miracles les ont tous accomplis au nom de DIEU, au nom de JÉSUS-CHRIST. Le Christ *seul* a fait ses miracles en son nom propre et par sa puissance personnelle.

pour la fête des Tabernacles, Jésus, suivi de ses disciples, rencontra un pauvre mendiant, aveugle de naissance.

« — Maître, lui dirent les Apôtres, quel péché
« cet homme ou ses parents ont-ils commis pour
« qu'il soit aveugle?

« — Ce n'est point parce qu'ils ont péché, ré-
« pondit le Seigneur, mais c'est afin que les œu-
« vres de DIEU soient manifestées en lui.

« Tant que je suis en ce monde, je suis la lu-
« mière du monde. »

Ayant dit ces paroles, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, enduisit de cette boue les yeux de l'aveugle et lui dit: « Va et lave-toi dans la piscine de Siloë¹. »

L'aveugle s'en alla donc, se lava et revint voyant.

Ses voisins ne voulaient point le reconnaître:

« Ce n'est point lui, disaient-ils, mais un
homme qui lui ressemble. » Et, comme il leur affirmait que c'était bien lui-même: « Comment
« lui demandèrent-ils, tes yeux se sont-ils ou-
« verts? »

Il répondit: « Cet homme qu'on appelle Jésus
« a fait de la boue, en a enduit mes yeux, et m'a
« dit: Va à la piscine de Siloë et lave-toi. J'y
« suis allé, je me suis lavé, et je vois. »

¹ La fontaine de Siloë, en syriaque, la fontaine du Messie.

On le conduisit aux Pharisiens réunis dans le Temple, car c'était le jour du Sabbat.

Les Pharisiens demeurèrent interdits. Ils interrogèrent l'aveugle, qui leur raconta naïvement ce qui s'était passé.

« Que dis-tu, lui demandèrent-ils, de celui
« qui t'a ouvert les yeux? »

Et il répondit : « C'est le Prophète! »

Les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle, et firent appeler ses parents :

« Est-ce là votre fils qui est né aveugle, leur
« dirent-ils, et comment voit-il maintenant? »

« — Oui, c'est là notre fils, et il est né aveugle,
« répondirent les parents, mais nous ne savons
« comment il voit ni qui lui a ouvert les yeux.
« Demandez-le à lui-même. »

Les Pharisiens se mirent donc à l'interroger de nouveau :

« Rends gloire à DIEU! nous savons que cet
« homme est un pécheur. »

Il leur dit : « Si cet homme est un pécheur, je
« n'en sais rien; ce que je sais, c'est que j'étais
« aveugle et qu'à présent je vois. »

Et, comme ils le pressaient de nouvelles questions :

« Je vous l'ai déjà dit, répondit le men-
« diant, voulez-vous l'entendre de nouveau? ou
« voulez-vous donc vous aussi devenir ses disci-
« ples? »

Ils le chargèrent alors de malédictions en lui disant: « Toi, sois son disciple ; pour nous, nous sommes les disciples de Moïse. Quant à celui-ci, nous ne savons ni qui il est, ni d'où il vient.

« — C'est une chose étrange, répondit l'aveugle, que vous ne sachiez point d'où il vient, et qu'il ait pu cependant m'ouvrir les yeux. Il est inouï que personne ait jamais rendu la vue à un aveugle-né ; si celui-là n'était point l'homme de Dieu, il n'aurait aucune puissance.

« — Tu n'es qu'un pécheur, s'écrièrent les Pharisiens, et tu veux nous faire la leçon? » Et ils le chassèrent et le jetèrent hors du Temple.

Jésus, l'ayant rencontré, lui dit :

« — Crois-tu au Fils de Dieu?

« — Et qui est-ce, Maître, afin que je croie en lui? »

Jésus répondit : « *Celui qui te parle, c'est lui-même.*

« — Je crois, Seigneur, » s'écria le mendiant ; et, se prosternant, il l'adora.

III

Il arriva dans la suite que Jésus entra dans une ville qu'on appelait Naïm ; il était accompagné de ses disciples et d'une grande multitude.

Comme il approchait des portes de la ville, il rencontra un cortège funèbre. C'était un jeune homme, fils unique d'une pauvre veuve, et tout

le peuple de la ville accompagnait le cadavre.

A la vue de la mère désolée, Jésus fut touché de compassion et lui dit : « Ne pleurez point ; » et, s'approchant du cercueil, il le toucha, et les porteurs s'arrêtèrent.

Selon l'usage juif, le cadavre avait la face découverte. Et Jésus dit : « Jeune homme, lève-toi, « je te l'ordonne. »

Aussitôt le mort se leva et se mit à parler, et Jésus le rendit à sa mère.

Tous furent saisis de crainte et s'écrièrent : « Le grand Prophète a paru parmi nous, et « Dieu a visité son peuple ! » — Le bruit de ce prodige se répandit dans toute la Judée et dans les pays voisins.

A la fin du premier siècle, un disciple immédiat des Apôtres, nommé Quadratus, dans une apologie du christianisme adressée à l'empereur Adrien, citait comme témoins irrécusables des miracles de JÉSUS-CHRIST plusieurs de ceux que le Sauveur avait ainsi miraculeusement guéris ou ressuscités, et qui vivaient encore au moment où il écrivait.

IV

Un autre miracle de JÉSUS-CHRIST eut des témoins plus nombreux encore.

Comme il s'était retiré dans la Décapole, non loin de la mer de Galilée, une foule de peuple

accourut de toutes les villes voisines, et après trois jours de recherches le découvrit sur une montagne solitaire, entouré de ses douze disciples et leur parlant du royaume de DIEU.

Touché de compassion à la vue de cette multitude épuisée de faim et de fatigue, et voyant le jour décliner, Jésus se tourna vers l'apôtre Philippe, et lui dit : « Où acheter du pain pour
« nourrir tout ce monde ? »

« — Deux cents deniers ne suffiraient pas, lui
« répondit Philippe, même en en donnant peu
« à chacun. »

André, frère de Simon Pierre, lui dit : « Il ya
« ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge
« et deux poissons. Mais qu'est-ce que cela pour
« tant de gens ? »

Jésus dit : « Faites asseoir tout ce peuple. » —
Or ils étaient environ cinq mille, sans compter les femmes et les enfants.

Jésus prit les pains ; levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les donna à ses Apôtres pour qu'ils les distribuassent à la foule. Il fit également distribuer les poissons, et tous mangèrent et furent rassasiés.

Après le repas, Jésus dit à ses disciples : « Recueillez les morceaux qui sont restés ; » et ils en remplirent douze corbeilles.

De même que, sous l'action invisible et créatrice de DIEU, le froment germe dans la terre et

nourrit les hommes ; ainsi, dans la main adorable de ce même DIEU créateur, rendu visible dans son humanité, le pain se multipliait et suffisait à chacun.

A la vue de ce prodige incomparable, la foule s'écriait : « C'est là vraiment le Prophète qui doit apparaître au monde. »

Par « *le Prophète qui doit venir,* » les Juifs entendaient le Messie ; aussi se levèrent-ils tous et voulurent-ils prendre Jésus pour le faire roi ; car toutes les prophéties relatives au Messie annonçaient qu'il serait *Roi d'Israël.*

Mais le Sauveur, voyant leur dessein, se retira seul sur la montagne et s'y mit en prière.

V

Jésus avait ordonné à ses Apôtres de descendre jusqu'au rivage de Bethsaïda, de prendre une barque et d'aller l'attendre lui-même à Capharnaüm, où il devait aller les rejoindre.

Mais en vent furieux s'éleva bientôt, et, à la pointe du jour, ils avaient, malgré leurs efforts, parcouru à peine l'espace de trente stades, c'est-à-dire trois lieues. Vers la quatrième heure, ils virent Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque. Ils le prirent pour un fantôme et poussèrent des cris d'effroi.

Mais lui, leur adressant aussitôt la parole,

leur dit : « Ayez confiance, c'est moi, ne craignez point. »

Alors Simon Pierre lui dit :

« Seigneur, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous.

« — Viens donc, » lui dit Jésus.

Pierre alors descendit de la barque et fit quelques pas sur les flots.

Mais, voyant la violence des vagues, il eut peur, et, comme il se sentait enfoncer, il s'écria :

« Seigneur, Seigneur, sauvez-moi ! »

Jésus lui tendit aussitôt la main et lui dit :

« Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Ils entrèrent tous deux dans la barque ; aussitôt la tempête s'apaisa, et ils se trouvèrent au rivage.

Saisis d'étonnement et d'admiration, les disciples qui étaient dans la barque se prosternèrent aux pieds de Jésus et s'écrièrent : « Maître, vous êtes vraiment le Fils de Dieu ! »

DIEU, en effet, demeure, malgré les abaissements de son incarnation, le maître tout-puissant de la nature ; par une seule parole il en apaise les désordres, symboles de ces autres désordres bien plus profonds et plus déplorables qu'il vient également guérir en nous.

VI

Il faudrait citer encore ici tant de miracles

touchants que le Sauveur semble semer sur son passage, et dont le divin ensemble forme les Évangiles : la guérison subite de l'aveugle de Jéricho, à qui le Christ dit : « Vois ! » et il vit ; celle de la pauvre femme courbée en deux depuis dix-huit ans par d'affreuses souffrances, et que le simple attouchement des vêtements du Christ redressa sur-le-champ ; et tant d'autres manifestations de la divinité et à la fois de l'amour du bon Jésus.

Mais, entre tous les autres, il est un miracle plus important et plus solennel peut-être, qui fut pour les Pharisiens le prétexte de leurs derniers complots : c'est la résurrection de Lazare.

Lazare était un homme riche, fort aimé de Jésus, et frère de Marthe et de Marie-Madeleine.

Il habitait à Béthanie, à quatre lieues de Jérusalem, et donnait souvent l'hospitalité au Sauveur et à ses Apôtres.

Lazare tomba gravement malade, et, comme ses sœurs le virent en danger, elles envoyèrent avertir Jésus, qui était alors en Galilée, et lui dirent : « Seigneur, celui que vous aimez est « malade. »

Jésus répondit : « Cette maladie n'est point « pour la mort, mais afin que le Fils de DIEU soit « glorifié par elle. »

Malgré l'amour que le Christ portait à Lazare et à ses sœurs, il resta encore deux jours au lieu

où il était, puis il dit à ses disciples : « Mainte-
 « nant allons en Judée. Lazare, notre ami, dort,
 « et je vais pour l'éveiller.

« — Mais, s'il dort, il est donc guéri ? » dirent
 les Apôtres.

Et Jésus répondit : « Lazare est mort, et je me
 « réjouis à cause de vous de n'avoir point été
 « là, afin que votre foi soit confirmée. »

Ils se mirent donc en marche, et, lorsque Jésus
 arriva à Béthanie, Lazare était mort depuis
 quatre jours, et déposé déjà dans son tombeau.

Marthe et Marie étaient assises dans leur mai-
 son, plongées dans la douleur et les larmes.
 Leurs parents et leurs amis étaient encore auprès
 d'elles pour les plaindre et les consoler.

Marthe, ayant appris que Jésus approchait, se
 leva aussitôt, courut à sa rencontre et s'écria :
 « — Seigneur, si vous aviez été présent, mon
 « frère ne serait point mort ! »

Et Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera.

« — Je sais, répondit Marthe, qu'il ressuscit-
 « tera au dernier jour.

« — *C'est moi*, dit le Christ, *qui suis la Résur-*
 « *rection et la Vie*. Celui qui croit en moi vivra
 « même après la mort, et celui qui croit en moi
 « ne mourra point éternellement. Crois-tu cela ? »

Et la fidèle Marthe : « Oui, Seigneur, s'écria-
 « t-elle, je crois que vous êtes le Christ, Fils du
 « DIEU vivant, qui êtes venu en ce monde ! »

Et elle le quitta pour appeler sa sœur.

Marie, se levant aussitôt, accourut à son tour, et, se jetant aux pieds de Jésus :

« Oh ! Seigneur ! lui dit-elle aussi, mon frère ne serait point mort si vous eussiez été là ! »

Jésus, la voyant pleurer, ainsi que les Juifs qui l'avaient suivie, s'attendrit en lui-même, et, le cœur tout ému, leur dit :

« Où l'avez-vous déposé ? »

Ils répondirent : « Seigneur, venez et voyez. »

Et Jésus pleura...

Les Juifs dirent alors : « Voyez comme il l'aimait ! » Et d'autres ajoutaient en murmurant : « Ne pouvait-il pas, lui qui a rendu la vue à un aveugle-né, empêcher Lazare de mourir ? »

JÉSUS-CHRIST, frémissant une seconde fois, arriva au tombeau. C'était un caveau creusé dans le roc, et une large pierre en fermait l'entrée.

« Enlevez cette pierre, » dit Jésus.

Mais Marthe répondit : « Seigneur, il sent déjà mauvais, voici quatre jours qu'il est mort.

« — Ne t'ai-je pas dit, répliqua le Sauveur, que, si tu crois, tu verras la gloire de DIEU ? »

Lorsque la pierre fut enlevée, Jésus leva les yeux au ciel, et dit :

« Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'entendez. Pour moi, je sais que vous m'entendez toujours ; mais je le dis pour ce

« peuple, afin qu'il sache que c'est vous qui
« m'envoyez. »

Et il s'écria : « Lazare, sors du tombeau ! »

Le mort sortit aussitôt, les pieds et les mains encore enveloppés des bandelettes funéraires, et le visage couvert du suaire.

Et Jésus dit : « Déliez-le, afin qu'il puisse
« marcher. »

Un grand nombre de Juifs qui étaient là présents crurent en JÉSUS-CHRIST, et bientôt le bruit de la résurrection de Lazare se répandit à Jérusalem et par toute la Judée.

A cette nouvelle les ennemis du Seigneur furent saisis de rage, et ils s'assemblèrent à Jérusalem, chez le Grand Prêtre Caïphe, disant : « Il faut prendre une résolution, *car cet homme fait des miracles et nous ne pouvons le nier !* »

VII

Les Juifs, en effet, non plus que les païens des premiers siècles, n'ont jamais pensé à nier les miracles de JÉSUS-CHRIST. S'ils avaient pu le faire, ils n'y auraient certes pas manqué, et c'eût été là le moyen le plus simple de ruiner par la base la nouvelle croyance. Mais comment nier des faits accomplis au grand jour dans les murs mêmes de Jérusalem ou des principales villes de Judée, en face d'un peuple immense, sous les yeux mêmes des ennemis du Sauveur ?

Il fallait cependant expliquer ces miracles sur lesquels reposait toute la prédication des Apôtres.

Ne pouvant les nier, ils les dénaturèrent, les attribuant tantôt à une puissance diabolique, tantôt aux pratiques de la magie, tantôt à un prétendu vol du nom incommunicable de Jéhovah, que Jésus aurait dérobé dans le Temple ; fables ridicules qu'il est inutile de réfuter.

L'orgueil, la fausse justice, l'intérêt personnel et mille autres passions s'élevaient entre les Pharisiens et JÉSUS-CHRIST ; aussi leur adressait-il cette parole effrayante que la résurrection de Lazare n'a que trop justifiée : « Lors même que vous verriez ressusciter un mort, vous ne croiriez point ! »

Il ressort pour tous une grande leçon de cette incrédulité d'une partie des Juifs ; c'est que pour croire il ne suffit pas de voir même des miracles, mais qu'il faut en outre aimer la vérité, la chercher de bonne foi, avoir le cœur simple et pur.

Jésus s'est dit DIEU ; il a confirmé sa parole par des miracles. Il nous reste à voir si sa vie tout entière répond à ses paroles et à ses œuvres.

CARACTÈRE DIVIN DE JÉSUS-CHRIST

I

Pendant les trois années de sa vie publique, le Fils de DIEU prêcha l'Évangile, passa en faisant le bien, enseignant plus encore par sa divine sainteté que par ses paroles et ses discours.

L'enseignement de Jésus est à la fois sublime et simple. C'est DIEU qui parle, mais qui parle à tous, au plus humble comme au plus grand, au simple peuple comme au docteur de la loi.

Dans la synagogue de Capharnaüm, après avoir instruit la foule attentive, il résumait en ces deux paroles : *Humilité* et *Douceur*, toutes les leçons qu'il venait de donner aux hommes.
« Je vous bénis, mon Père, s'écriait-il, de ce que
« vous cachez aux orgueilleux et aux habiles les
« vérités que j'annonce, tandis que vous les
« révélez aux humbles.

« Oui, mon Père, telle est votre volonté !
« Mon Père m'a constitué maître de toutes
« choses ; personne ne connaît le Fils si ce n'est
« le Père, et personne ne connaît le Père si ce
« n'est le Fils, et celui à qui le Fils daigne le
« révéler.

« Venez donc à moi, vous tous qui souffrez et
« qui travaillez, et moi, je vous soulagerai.

« Prenez mon joug sur vous : apprenez de moi
« que je suis doux et humble de cœur, et vous
« trouverez le repos de vos âmes.

« Car mon joug est doux et mon fardeau est
« léger. »

Telle était la grande leçon à laquelle le divin Docteur ramenait toute la perfection de sa loi : l'*humilité*, qui est la perfection de l'amour de DIEU ; et la *douceur*, qui est la perfection de l'amour du prochain.

II

C'est encore par ce double précepte de l'humilité et de la douceur que Jésus commence son admirable sermon sur la montagne, qui renferme toute la moelle de la morale évangélique :

« Bienheureux les pauvres en esprit (c'est-à-dire ceux dont le cœur est détaché des choses de la terre), car le royaume du ciel est à eux!

« Bienheureux ceux qui sont doux, car ils seront les maîtres de la terre!

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés!

« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés!

« Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde à leur tour!

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car
« ils verront DIEU !

« Bienheureux les pacifiques, car ils seront
« les enfants de DIEU !

« Bienheureux enfin ceux qui souffrent per-
« sécution pour la justice, car le royaume du
« ciel est à eux ! »

Voilà le code merveilleux de la sainteté chré-
tienne et l'unique secret du bonheur. — A ces
deux vertus fondamentales, l'humilité et la dou-
ceur, inconnues jusqu'alors dans le monde, que
l'on joigne le zèle du bien, la pénitence, la mi-
séricorde et la tendresse pour les autres hommes,
la pureté, la paix et la patience, et l'on aura
l'abrégé de la vie du divin Maître, qui n'ensei-
gnait que ce qu'il pratiquait lui-même.

« — Vous êtes la lumière du monde, disait-il
« à ses Disciples dans ce même discours ; vous
« êtes le sel de la terre. Que votre lumière brille
« devant les hommes, non pour votre gloire,
« mais pour la gloire de votre Père qui est dans
« les cieux.

« Si votre sainteté n'est pas plus solide que
« celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'en-
« trerez pas au royaume des cieux.

« La loi vous a dit : Aimez vos amis et hâissez
« vos ennemis ; et moi je vous dis : Aimez vos
« ennemis, faites du bien à ceux qui vous font du
« mal, et priez pour ceux qui vous persécutent.

« Et vous serez ainsi les vrais enfants de votre
« Père qui est dans les cieux et qui fait luire son
« soleil sur les méchants comme sur les bons.

« Si vous aimez ceux qui vous aiment, et si
« vous n'êtes bons que pour vos frères, quel
« mérite avez-vous? Les païens eux-mêmes n'en
« font-ils pas autant?

« Prenez garde à l'hypocrisie, et ne faites
« point vos bonnes œuvres pour être vus des
« hommes.

« Quand vous faites l'aumône, que votre main
« gauche ignore ce que fait votre main droite,
« et votre Père, qui voit dans le secret, vous
« donnera une magnifique récompense.

« Quand vous priez et quand vous jeûnez,
« évitez les regards des hommes, et ne faites
« point comme les hypocrites qui cherchent
« l'estime.

« Pour vous, quand vous priez, recueillez-
« vous sous les yeux de votre Père céleste, et
« ne mettez point votre confiance dans la mul-
« titude des paroles. Votre Père ne sait-il point
« ce dont vous avez besoin?

« Vous lui direz donc :

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre
« nom soit sanctifié; que votre règne arrive,
« que votre volonté soit faite sur la terre comme
« au ciel.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quo-

« tidien ; pardonnez-nous nos offenses comme
 « nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,
 « et ne nous laissez pas succomber à la tentation,
 « mais délivrez-nous du mal. — Ainsi soit-il ! »

Ainsi parlait Jésus ; et c'est pour nous une grande consolation d'entendre notre Dieu nous indiquer lui-même les demandes que nous devons lui faire.

Des mystères sans nombre sont renfermés dans cette prière du Seigneur, et les pieux auteurs de tous les siècles ont épuisé leur génie pour en commenter les sept demandes.

III

C'est JÉSUS-CHRIST qui a donné à la terre ce nouvel amour qui embrasse l'univers, ne recule devant aucun sacrifice, et qu'on appelle la *charité*¹.

« Aimez-vous les uns les autres comme je
 « vous ai aimés moi-même, répétait-il sans
 « cesse ; c'est à cette marque que l'on reconnaî-
 « tra si vous êtes mes disciples, si vous vous
 « aimez les uns les autres. C'est là le nouveau
 « commandement que je vous laisse.

¹ Fénelon voyait là le cachet manifeste de la divinité du christianisme. « Comment, dit-il, une religion qui se ré-
 « ssume en ces deux paroles, *amour de Dieu* et *amour des*
 « *hommes*, pourrait-elle ne point venir du vrai Dieu qui est
 « tout amour ? »

« Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ;
 « ne condamnez point, et vous ne serez point
 « condamnés.

« Donnez à ceux qui vous demandent.

« Si vous donnez un verre d'eau pour l'amour
 « de moi au dernier d'entre vos frères, je vous
 « le dis, en vérité, vous ne perdrez point votre
 « récompense.

« Tout ce que vous faites au moindre de vos
 « frères, c'est à moi que vous le faites. Traitez
 « donc les autres comme vous voudriez être
 « traités, et ne leur faites jamais ce que vous ne
 « voudriez pas qu'ils vous fissent.

« — Seigneur, lui demande saint Pierre, si
 « mon frère m'offense et me demande pardon,
 « faudra-t-il lui pardonner jusqu'à sept fois? »

Et Jésus répond : « Non pas seulement sept
 « fois, mais septante fois sept fois ! » c'est-à-dire
 toujours.

C'est ici surtout que l'on regrette de ne pou-
 voir transcrire tant d'adorables pages de l'Évan-
 gile empreintes de cet amour, de cette suavité
 incomparables qui annoncent le DIEU plus en-
 core que ne le font les miracles.

IV

Jésus aimait surtout à se servir, pour instruire
 le peuple, de la forme si accessible à tous de la
parabole.

Au moyen de comparaisons familières et de simples histoires d'une vulgarité sublime, il facilitait l'intelligence de ses divins enseignements. JÉSUS-CHRIST tempère ainsi la hauteur de sa doctrine et répand avec mesure ce qu'il a sans mesure, afin que notre faiblesse puisse le porter.

« Celui qui sème, dit-il un jour, sortit pour
« semer son grain.

« Une partie de la semence tomba le long du
« chemin, et les oiseaux du ciel la mangèrent.

« Une autre partie tomba sur la pierre, où
« elle sécha, parce qu'elle n'avait point d'hu-
« midité.

« D'autres grains, tombés dans les épines,
« commencèrent à germer, mais les épines les
« étouffèrent.

« Et le reste de la semence tomba dans une
« bonne terre, où elle leva et porta des fruits
« au centuple. »

Expliquant à ses Apôtres cette parabole, le Sauveur leur montrait comment il est lui-même ce Semeur mystérieux, sorti du sein de son Père pour venir ensemençer le monde. Cette semence, c'est sa parole. Elle tombe sur des cœurs superbes et endurcis, et le démon l'enlève aussitôt ; d'autres la reçoivent avec joie d'abord, mais la laissent dépérir et étouffer par les folles dissipations et par les soucis de ce monde. Enfin, les vrais fidèles reçoivent la parole de DIEU dans

des cœurs purs et pleins de bonne volonté, et elle porte aussitôt les fruits admirables de la sainteté chrétienne.

V

Une autre fois Jésus veut faire comprendre à ceux qui l'écoutent combien il réproouve l'orgueil, et combien l'humilité et le repentir rapprochent de Dieu les plus grands pécheurs.

« Deux hommes montèrent un jour au Temple pour prier : l'un était Pharisien, et l'autre Publicain¹.

« Le Pharisien, debout, priait ainsi :

« O DIEU ! je te remercie de ce que je ne suis pas comme le restant des hommes, injuste, adultère et voleur, ni comme ce Publicain qui est là.

« Je jeûne deux fois par semaine et je donne le dixième de tous mes biens.

« Et le Publicain, humblement prosterné au bas du Temple, n'osait même pas lever les yeux au ciel, et, se frappant la poitrine, disait :

¹ Les Pharisiens composaient une secte nombreuse chez les Juifs, et étaient célèbres par leur rigidité affectée, leur observance minutieuse des moindres détails de la loi, et par une religion tout extérieure.

Les Publicains étaient les receveurs du fisc, chargés par les Romains de percevoir les impôts en Judée. Ils passaient généralement pour de malhonnêtes gens, et étaient fort méprisés des Juifs.

« Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un
« grand pécheur !

« En vérité, je vous le déclare, ajoutait le
« Seigneur, le Publicain sortit pardonné et le
« Pharisien plus coupable ; car quiconque s'en-
« orgueillit sera abaissé, et quiconque s'humilie
« sera relevé. »

VI

A Jérusalem, comme Jésus était un jour entouré de publicains et de pécheurs que convertissait sa parole, les Scribes et les Pharisiens murmuraient contre lui, disant : « Voyez cet homme qui accueille les pécheurs ! »

Et il leur répondit par cette touchante leçon de miséricorde :

« L'un d'entre vous, dit-il, a cent brebis. Une
« d'elles s'égaré, il laisse aussitôt les quatre-
« vingt-dix-neuf autres à l'abandon, pour courir
« à la recherche de celle qu'il a perdue ; et,
« quand il l'a trouvée, il la charge joyeusement
« sur ses épaules, et, de retour à la maison, il
« appelle ses voisins et leur dit : Félicitez-moi,
« parce que j'ai trouvé ma brebis que j'avais
« perdue.

« Tel est votre Père céleste ; telle est la ré-
« jouissance que feront dans le ciel les Anges
« de Dieu à la conversion d'un seul pécheur. »

Ce bon Pasteur, c'est le Fils de Dieu qui a

quitté la gloire de son Père et la troupe fidèle de ses Anges, pour venir au milieu de nous et sauver dans sa miséricorde l'humanité perdue.

VII

Insistant davantage sur cette miséricorde infinie de Dieu pour le repentir, qui semble résumer tout le mystère de JÉSUS-CHRIST, le divin Maître disait encore :

« Un homme avait deux fils, et le plus
« jeune dit un jour à son père : Mon père, don-
« nez-moi la portion de votre bien qui doit me
« revenir.

« Et le père la lui donna.

« Peu après le jeune homme rassembla ses
« richesses, et partit pour un pays lointain, où
« il dissipa tout son bien en de folles débauches.

« Or il survint dans ce pays-là une grande fa-
« mine, et l'enfant prodigue commença à souf-
« frir du besoin.

« Il se mit donc au service d'un habitant de
« cette contrée, qui l'envoya aux champs pour
« garder les pourceaux ; et il aurait bien voulu
« manger les restes des pourceaux, mais per-
« sonne ne les lui donnait.

« Alors, touché de repentir : « Combien de
« mercenaires, dit-il, dans la maison de mon
« père, ont du pain en abondance, et moi, je
« meurs ici de faim ! Je me lèverai, j'irai

« vers mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai
 « péché contre le ciel et contre vous ! je ne suis
 « plus digne d'être appelé votre fils, recevez-
 « moi au nombre de vos serviteurs.

« Et, se levant, il vint vers son père... Celui-
 « ci, l'apercevant de loin, fut ému de compas-
 « sion ; il accourut, se jeta à son cou et l'em-
 « brassa.

« Et, comme son enfant voulait lui demander
 « pardon : « Vite, cria-t-il à ses serviteurs, ap-
 « portez-lui sa robe blanche, mettez-lui un an-
 «neau au doigt et des sandales aux pieds. Tuons
 « le veau gras et faisons un festin de réjouis-
 « sance, car voici mon fils qui était perdu et que
 « j'ai retrouvé ; il était mort et le voici ressus-
 « cité. »

C'est ainsi que, par de douces paroles, le bon Jésus, notre Sauveur, consolait les pauvres pécheurs, relevait leur courage et ramenait dans le bercail les brebis égarées de son Père.

Aussi bien n'était-ce que pour cette grande œuvre qu'il apparaissait sur la terre ; et, si quelque chose domine le caractère de sa parfaite sainteté, c'est sans contredit sa tendresse, sa miséricorde et son amour.

VIII

Le Christ venait d'entrer dans le Temple, et,

comme il enseignait le peuple, les Scribes et les Pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère, et, la plaçant debout au milieu de l'assemblée, ils dirent à Jésus :

« Maître, cette femme vient d'être surprise
« en adultère... Or Moïse, dans la loi, ordonne
« de lapider les adultères. Vous donc, que dites-
« vous ? »

Connaissant la miséricorde du Sauveur, ils espéraient obtenir de lui une sentence d'absolution qui fût une violation flagrante de la loi.

Jésus ne répondit rien ; mais, se baissant, il écrivait sur la terre avec le doigt. — Action mystérieuse que ce n'est point ici le lieu d'expliquer.

Et, comme les Pharisiens continuaient à l'interroger, il se redressa et leur dit :

« Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché
« lui jette la première pierre ! »

Confondus par cette ineffable parole, ils sortirent l'un après l'autre, et Jésus demeura seul avec la femme accusée, le Christ avec la pécheresse, le médecin avec la malade, la grande miséricorde avec la grande misère !

Alors Jésus lui dit :

« Femme, où sont tes accusateurs ? Quelqu'un
« t'a-t-il condamnée ? »

« — Personne, Seigneur, répondit-elle pleine
« de confusion et de repentir. »

« — Eh bien, lui dit Jésus, moi non plus je ne te condamnerai pas. Va donc, et ne pèche plus. »

IX

Il y avait à Jéricho un homme riche, chef des Publicains et d'une probité douteuse ; il se nommait Zacchée. — Comme Jésus traversait Jéricho, et qu'une foule compacte se pressait sur son passage, cet homme, désireux de connaître le Seigneur et ne pouvant l'apercevoir, car il était fort petit de taille, courut en avant et monta sur un sycomore au bord du chemin par lequel devait passer Jésus.

Il faut bien peu de chose pour toucher le cœur de DIEU ; il suffit de désirer Jésus pour qu'il vienne à celui qui l'appelle.

Arrivé devant le sycomore, le Christ leva donc les yeux et vit le pécheur.

« Zacchée, lui dit-il, descends vite, car je veux aujourd'hui entrer dans ta maison. »

Zacchée se hâta de descendre et le reçut chez lui avec joie.

Les Juifs se mirent à murmurer et se dirent entre eux : « Il a choisi de préférence la maison d'un pécheur. »

Mais le pécheur ne l'était déjà plus, et Jésus ne s'était point vainement approché de lui. —

Se prosternant; en effet, devant le Fils de DIEU, Zacchée lui dit :

« Seigneur, je vais donner aux pauvres la
« moitié de mes biens, et je rendrai le quadru-
« ple à ceux à qui j'ai fait tort. »

Et Jésus répondit avec amour :

« Le salut s'est levé aujourd'hui sur cette
« maison, car le Fils de l'homme est venu cher-
« cher et sauver ce qui avait péri ! »

X

Mais il est dans la vie du Christ une autre histoire de miséricorde plus touchante peut-être et plus célèbre encore, je veux dire le repentir et le pardon de la Magdeleine.

Marie, surnommée Magdeleine, à cause d'un château qu'elle possédait près du bourg de Magdala, était sœur de Marthe et de Lazare.

Elle était jeune, riche et belle ; mais elle abusait des dons de DIEU, et sa vie scandaleuse était connue de tous. Elle fut touchée sans doute de quelque prédication de Jésus, et résolut de changer de vie.

Un jour que le Seigneur était à Capharnaüm, dans la maison d'un riche Pharisien nommé Simon, Marie prit un vase d'albâtre rempli de parfums précieux, et entra dans la salle où Jésus prenait son repas avec ses disciples. Selon l'usage des Juifs et de toute l'antiquité, les convi-

ves étaient couchés autour de la table sur des lits de repos.

Marie Magdeleine s'avança donc, et, se prosternant sans rien dire aux pieds du Seigneur, elle se mit à les arroser de ses larmes, puis, les essuyant avec ses cheveux, elle les couvrait de baisers et les oignait de parfums.

On est bien près du cœur de Jésus quand on est à ses pieds.

Cependant le Pharisien se disait en lui-même : « Si celui-là était le Messie, il saurait quelle est « cette femme qui le touche, et de quels péchés « elle est coupable. »

Jésus, connaissant sa pensée, se tourna vers lui et lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te « dire.

« — Maître, parlez.

« — Un homme, reprit Jésus, avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers et « l'autre seulement cinquante. Ils n'avaient point « de quoi le payer, et il leur remit leur dette « à tous deux. Lequel doit l'aimer davantage ?

« — Sans doute, répondit Simon, celui auquel la plus grande dette a été remise.

« — Tu as bien répondu, » dit Jésus. Puis, se tournant vers la pauvre Magdeleine :

« Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta « maison et tu ne m'as point donné d'eau pour « laver mes pieds ; mais elle, elle les a arrosés

« de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux.
 « Tu ne m'as point donné le baiser de paix, et
 « celle-ci, depuis qu'elle est entrée, n'a point
 « cessé de me baiser les pieds. Tu n'as point
 « versé de parfums sur ma tête, et elle a ré-
 « pandu sur moi ses parfums. C'est pourquoi je
 « te dis : Beaucoup de péchés lui seront remis
 « parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Et il dit à Magdeleine avec une divine douceur :

« Tes péchés te sont remis. »

Les Juifs qui étaient à table avec lui se dirent en eux-mêmes : « Qui est celui-ci, qui remet
 « jusqu'aux péchés? »

Mais Jésus, sans s'inquiéter davantage de ces murmures pharisaïques, dit à Magdeleine : « Ta
 « foi t'a sauvée, va en paix ! »

Et la pécheresse se releva pure et pardonnée pour commencer cette admirable pénitence qui a fait du nom de Magdeleine le type du saint repentir et de la seconde innocence.

C'est cette même Marie Magdeleine qu'un an après nous voyons à la résurrection de Lazare, son frère, et que nous retrouvons au pied de la croix avec la Vierge Marie et Jean le disciple bien-aimé.

Ainsi Jésus pardonnait, pardonnait tout et toujours aux cœurs simples et repentants, joignant à tant de témoignages de sa divinité

celui qui nous est le plus cher, la bonté sans mesure.

XI

Il ne faut pas cependant confondre, comme on aime tant à le faire de nos jours, cette bonté divine de JÉSUS-CHRIST avec je ne sais quelle fausse *indulgence*, quelle *tolérance* universelle, non pour le pécheur, mais pour le péché.— Si Jésus eût été semblable au Christ imaginaire des philanthropes, l'Évangile ne serait plus le *saint* Évangile ; Jésus n'eût point été DIEU, il n'eût pas été même l'envoyé de DIEU. Car DIEU est sainteté et justice infinie, en même temps qu'il est amour et bonté. Il repousse le péché comme la lumière repousse les ténèbres, et il est aussi contraire à son essence d'être indifférent au vice qu'au repentir et aux larmes du pécheur.

L'Évangile doit donc avoir et il a une face austère et redoutable, que l'on se flatte en vain de retrancher en la faisant : « Le ciel et la terre
« passeront, a dit Jésus, mais ma parole ne pas-
« sera point ! »

Or quelle fut la première parole de la prédication évangélique : « *Faites pénitence*, car le
« royaume des cieux approche ; si vous ne fai-
« tes pénitence, vous périrez tous ! »

La dure et austère pénitence, voilà donc le fondement nécessaire de tout le Christianisme.

« — Efforcez-vous, dit JÉSUS-CHRIST dans le
 « sermon sur la montagne, efforcez-vous d'en-
 « trer par la porte étroite, parce que la porte
 « large et la voie facile conduisent à la perdi-
 « tion, et ils sont bien nombreux, ceux qui
 « prennent cette voie! Combien étroite est la
 « porte et combien difficile est la voie qui con-
 « duit à la vie, et qu'il en est peu qui la trou-
 « vent!

« Aussi beaucoup se présenteront au dernier
 « jour et diront : Seigneur, ouvrez-nous ! Et le
 « Seigneur répondra : Je ne vous connais point,
 « loin de moi vous tous qui faites le mal !

« Alors commenceront les pleurs et les grin-
 « cements de dents, quand les réprouvés se ver-
 « ront exclus du ciel.

« Si quelqu'un veut être mon disciple, dit
 « encore le Sauveur, qu'il se renonce lui-même ;
 « qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car
 « celui qui voudra ménager sa vie la perdra, et
 « celui qui sacrifiera sa vie à cause de moi la
 « retrouvera. — Et à quoi sert à l'homme de
 « gagner le monde entier s'il vient à perdre son
 « âme ? Ne craignez point ceux qui tuent le corps
 « et qui ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez
 « celui qui peut jeter et l'âme et le corps dans
 « l'enfer¹ ! »

¹ Par *enfer*, gardons-nous d'entendre les chaudières, les
 fagots, les diables à cornes, à fourches, etc. Ces ridicules

Quinze fois dans l'Évangile Jésus nous parle de l'*enfer* ; Jésus, le bon Jésus, le DIEU de Zaccchée et de Magdeleine !

Peu de jours avant sa passion, après avoir prédit à ses Apôtres la ruine prochaine de Jérusalem et leur avoir fait connaître quels signes précurseurs annonceraient aux hommes la fin du monde, il leur parle de ce dernier jugement, où toutes les générations humaines comparaitront devant lui :

« Le Fils de l'homme, dit-il, viendra dans sa
 « majesté avec ses Anges ; il s'assoira sur le
 « trône de sa gloire, et toutes les nations seront
 « rassemblées à ses pieds.— Alors il séparera les
 « uns d'avec les autres, comme le pasteur sépare
 ● les brebis d'avec les boucs ; il placera les
 « brebis à sa droite, les boucs à sa gauche. Et le
 « Roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, ô
 « les bénis de mon Père ! possédez le royaume
 « préparé pour vous dès l'origine du monde ;
 « puis il dira à ceux qui sont à sa gauche :

imaginaires, qui ont fait perdre à tant de gens la foi au véritable enfer, sont bien loin et bien au-dessous de la terrible vérité. L'enfer, aussi bien que le démon, est une réalité du monde surnaturel des esprits, dont la puissance est au delà des pensées humaines. Le feu éternel de l'enfer est un feu réel, mais surnaturel, dévorant sans consumer, ténébreux, et notre feu terrestre n'en est qu'une pâle manifestation.

« Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu
« éternel qui a été préparé pour le démon et
« pour les siens !

« Et les damnés s'en iront au supplice éter-
« nel, et les justes dans la vie éternelle. »

L'enfer de feu, l'enfer de feu éternel, c'est la parole même de Jésus, c'est la dernière expression de son éternel amour méprisé !

XII

Et qu'on ne s'imagine pas non plus que cette réprobation du mal de la part de Jésus s'arrête au péché seul, lorsque l'homme pécheur demeure endurci dans le vice ! Autant le divin Sauveur est doux et miséricordieux pour le pécheur qui se repent, autant il est terrible pour le coupable impénitent.

Ce n'est pas seulement le pharisaïsme, c'est le Pharisien lui-même qu'il maudit :

« Malheur à vous, s'écrie-t-il, Scribes et Pha-
« risiens hypocrites, qui, sous une pureté appa-
« rente, êtes injustes et corrompus ! Aveugles,
« purifiez donc d'abord le dedans de la coupe,
« et ne vous occupez qu'ensuite du dehors !

« Malheur à vous, sépulcres blanchis, qui pa-
« raissez brillants au dehors, et qui au dedans
« êtes remplis de pourriture !

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens, qui
« imposez aux hommes de lourds fardeaux et

« qui vous-mêmes ne les touchez pas seulement
« du bout du doigt ! Serpents et race de vipère,
« comment éviterez-vous le jugement de l'enfer ? »

— L'Évangile nous montre à plusieurs reprises JÉSUS-CHRIST lançant contre les méchants ces malédictions redoutables.

XIII

Qu'il y a loin de cette haine du mal et de cette sainteté vivante à la fade tolérance que l'on habille si souvent du nom de charité !

Qu'il y a loin des paroles de Jésus aux maximes des prétendus moralistes qui démoralisent le monde depuis un siècle ! Ils ont inventé une morale soi-disant philosophique et soi-disant chrétienne, qui n'est pas plus chrétienne qu'elle n'est philosophique dans le sens véritable et élevé de ce mot ; une morale qui n'a ni base ni sanction positive ; qui ne peut rien contre les moindres passions ; qui contredit d'un bout à l'autre la parole de JÉSUS-CHRIST, parce qu'elle omet tout ce que Jésus ordonne : la foi, l'amour pratique de DIEU, la prière, la pénitence, la mortification, l'humilité, le pardon des injures, le détachement des richesses, la chasteté même !

Le peu de vie qui reste encore dans cette moderne morale, elle le doit au Christianisme, au

sein duquel elle a vécu, et qui la soutient à son insu contre sa propre misère. Les quelques honnêtes gens qu'elle semble enfanter encore ne sont, en réalité, que des demi-chrétiens qui s'ignorent. Que serait-ce s'ils étaient chrétiens tout à fait ?

Il en est de même de cette philosophie moderne si sonore, mais si creuse, qui se pose modestement en *sœur aînée du Christianisme*. Tout ce qu'elle a de bon, elle le tient de l'enseignement religieux qu'elle attaque, et sans le secours duquel elle n'aurait pas, quoi qu'elle en dise, le pâle reflet de vérité qui l'éclaire encore.

C'est une risible illusion de croire que le secours de ce haut enseignement ne regarde que le vulgaire des intelligences, et que les *esprits d'élite* peuvent s'en passer. Comme si le Verbe de DIEU n'était que l'*instituteur primaire* du genre humain ! Toute intelligence, même celle des philosophes, surtout celle des philosophes, doit aller à l'école de JÉSUS-CHRIST, d'abord parce qu'il est DIEU et que nous sommes également ses tributaires, ensuite parce qu'il est homme et que son abaissement est le souverain remède de notre orgueil.

XIV

JÉSUS-CHRIST est l'homme par excellence, le type et le modèle de la perfection humaine. Malgré le caractère absolu et divin de cette perfection, le Christ se présente néanmoins à nous comme l'exemplaire qu'il faut reproduire, comme la voie pratique par laquelle il faut marcher. « Je vous ai donné l'exemple, dit-il, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez à votre tour. »

L'imitation de JÉSUS-CHRIST, telle est donc la vocation de tout homme en ce monde ; et l'apôtre saint Paul déclarait aux premiers chrétiens que DIEU n'admet dans la vie éternelle « que les hommes qu'il voit conformes à l'image de son Fils. »

Jésus est le moule divin dans lequel nous devons tous, s'il est permis de parler ainsi, venir nous refondre et nous reformer. Ainsi qu'il le proclame lui-même, il REFAIT¹ l'homme déformé par la déchéance originelle ; et le chrétien, l'homme nouveau, l'homme du Christ, est l'homme véritable, le vrai Adam. Dans la pensée première du DIEU créateur, l'*homme*, c'est le *chrétien*.

Rien n'est plus possible, rien n'est plus suave

¹ *Ego reficiam vos.*

que cette imitation de JÉSUS-CHRIST. Elle se résume toute en deux paroles : *Amour de Dieu et amour du prochain*. Le disciple du Christ aime ce qu'aime son Maître, il rejette ce que son Maître rejette. Sa vie tout entière est une reproduction attentive de la vie de Jésus. Il pense de toutes choses ce que Jésus en pense ; ses jugements sont conformes aux jugements de Jésus ; également ses affections, ses sympathies. Il s'efforce, par un travail quotidien, de pratiquer l'humilité, la douceur, la patience, la miséricorde, la modestie, la chasteté, la religion parfaite de son divin modèle. Comme lui, et à cause de lui, il aime les pauvres, les petits enfants, les abandonnés. Il vit au milieu du monde sans avoir l'esprit du monde ; sa vie tout entière est une prière excellente, par le soin qu'il prend de rapporter à DIEU ses actes, ses paroles, ses souffrances et ses joies.

Tel est le chrétien ; tel est l'homme. Si, dans notre siècle, il y a si peu d'hommes, c'est qu'il y a peu de chrétiens, peu d'hommes qui se laissent *refaire* par JÉSUS-CHRIST. Le premier besoin de notre société et de notre civilisation, c'est donc la foi, la foi vive et pratique en JÉSUS-CHRIST. Hors de lui point de grandeur, point de solidité, point de vraie vie, point d'avenir : « *L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en moi ! OPUS DEI est ut credatis in me !* »

XV

Résumons-nous. — Tel est le témoignage que Jésus s'est rendu à lui-même pendant les trois années de sa vie publique.

A la question fondamentale que nous adressons aujourd'hui comme le faisaient les Juifs d'alors : Qui es-tu ? il répond avec une clarté de parole qui ne laisse aucune place à l'équivoque : JE SUIS LE FILS DE DIEU FAIT HOMME !

Cette assertion, qui stupéfie ou révolte la raison humaine, il l'appuie par des œuvres absolument divines.

Enfin ce témoignage de sa parole et de ses miracles reçoit un nouvel éclat d'une vie et d'une sainteté parfaites.

Nous sommes donc profondément raisonnables, nous autres catholiques, lorsque nous croyons en JÉSUS-CHRIST.

OBSCURITÉS ET DIFFICULTÉS DE L'ÉVANGILE

I

Il est cependant quelques passages, dans le cours du récit évangélique, qui arrêtent parfois le lecteur et semblent obscurcir la lumière de l'évidence.

La réflexion et une connaissance plus approfondie dissipent promptement ces légers nuages. Pour expliquer ces quelques passages et en résoudre les difficultés, il suffit de ne pas perdre de vue ce que la Foi nous enseigne sur la personne de JÉSUS-CHRIST. Il est *Dieu* ; il est *homme* ; il est *victime*. Dans la combinaison de ces trois éléments du mystère de JÉSUS-CHRIST se trouve la lumière.

Ainsi nous voyons le Sauveur répondre à un jeune homme qui, attiré par sa douceur, mais ignorant sa divinité, l'appelle « *Bon maître* : »

« — Pourquoi m'appelles-tu *bon* ? DIEU seul est

« bon. » — Quoi donc ? Jésus n'est-il pas DIEU et peut-il dire qu'il n'est pas bon ? — Il le pouvait en cette circonstance ; mieux que cela, il le devait. Ce jeune homme ne croyait parler qu'à une créature, et Jésus, tout entier dans la vérité divine, ne voulait point d'un hommage qui ne s'adressait qu'à son humanité. DIEU seul est, en effet, la Bonté infinie, est la Bonté pure ; toutes les créatures, et l'humanité du Christ elle-même, n'ont qu'une bonté relative, simple reflet de la bonté divine.

Ailleurs on l'entend dire : « Le Père est plus grand que moi. » — Et cependant la foi nous apprend que le Fils est égal au Père.

Mais le Fils, par son Incarnation, n'est pas seulement, comme le Père, le terme final de notre adoration, il en est aussi la voie adorable. De son humanité nous devons nous élever jusqu'à la divinité invisible, sommet de toute adoration.

Et, pour que nous ne prenions pas le change, et que l'adoration dont le Christ est le juste objet ne se borne pas à son humanité, lui-même, tout DIEU qu'il est, mais en raison de sa nature humaine, se fait le premier adorateur : il prie son Père, il lui obéit, il ne fait qu'enseigner, dit-il, la doctrine et qu'exercer la puissance qu'il en a reçue ; il s'efface sans cesse pour le découvrir, ou plutôt il ne paraît que pour nous le montrer.

Dieu adoré, il est égal au Père ; Dieu adorant,

il est soumis au Père, et le Père est plus grand que lui.

II

A propos des difficultés et des objections, il faut dire un mot de ces *possessions diaboliques* qui se présentent si fréquemment dans le récit de l'Évangile.

Rien de plus certain, de plus positif que la réalité de ces faits surnaturels. L'antiquité tout entière, chrétienne, juive et païenne, est là pour l'attester. On reconnaissait la *possession* à des signes évidents, fort distincts de ces maladies étranges, alors connues comme elles le sont de nos jours : l'épilepsie, la catalepsie, la frénésie, etc. Ce phénomène était si avéré, si notoire, qu'aucun des ennemis de l'Église naissante n'a songé à s'en faire une arme contre la véracité de l'Évangile.

Pour l'expliquer, il faudrait écrire un traité tout entier, qui serait fort utile par le temps qui court. La foi en DIEU est, en effet, proportionnée d'ordinaire à la croyance au démon. Qu'il suffise de dire ici que le démon, avec tous les anges qui participent à sa révolte, est appelé par l'Écriture le *Prince de ce monde*; que, par l'Incarnation et la Rédemption, le vrai Roi du monde a commencé à le chasser du royaume qu'il usurpe; et

que, cette action divine s'étendant peu à peu sur la face de la terre par le développement de la sainte Église, il n'est pas étonnant que, dans nos contrées sanctifiées par le Christianisme et surtout par l'Eucharistie, le *Prince de ce monde* voie diminuer sa puissance.

Dans les pays idolâtres, on trouve fréquemment encore des faits *certain*s de possession diabolique; les témoignages les plus graves sont là pour l'attester.

III

En cette matière comme en tout ce qui regarde JÉSUS-CHRIST, il ne faut pas, du reste, prétendre tout expliquer. Si l'Évangile a des lumières éclatantes, il a aussi des profondeurs insondables, destinées à éprouver la foi enthousiasmée par la lumière, et à lui conserver son caractère essentiel de vertu libre et méritoire.

« Tout tourne en bien pour les élus, dit Pascal, jusqu'aux obscurités de l'Écriture; car ils les honorent, à cause des clartés divines qu'ils y voient. Et tout tourne en mal aux impies, jusqu'aux clartés; car ils les blasphèment à cause des obscurités qu'ils ne comprennent pas.

« Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour

« ceux qui ont une disposition contraire. Il y a
« assez de clarté pour éclairer les bons, et assez
« d'obscurité pour les humilier. Il y a assez
« d'obscurité pour aveugler les méchants, et
« assez de clarté pour les condamner et les ren-
« dre inexcusables. »

LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION ET LA PASSION DU CHRIST

I

Nous avons déjà signalé la différence fondamentale que l'on méconnaît trop souvent entre le mystère de l'Incarnation, par lequel le Fils de DIEU s'est fait homme, et le mystère de la Rédemption, par lequel le Fils de DIEU fait homme nous a rachetés en mourant pour nous.

L'Incarnation est un mystère purement d'amour et de vie; la Rédemption est aussi un mystère d'amour, mais de plus un mystère d'expiations, de douleurs, d'anéantissements et de mort.

Par l'Incarnation, Jésus est l'homme de gloire; par la Rédemption, il est devenu l'homme de douleurs.

L'Incarnation suppose seulement en DIEU la volonté de nous communiquer sa propre vie et de nous faire ses enfants au lieu de ses serviteurs; la Rédemption suppose en outre le péché

originel¹, la dégradation de l'homme, et la volonté de DIEU de relever son indigne enfant après sa chute et de lui ouvrir de nouveau la vie éternelle, dont ils s'était volontairement exclu.

Si l'homme n'eût pas péché, JÉSUS-CHRIST, Fils de DIEU et fils de Marie, eût été le Pontife, le Roi et le souverain chef de la création. L'homme ayant péché, et le Christ devenant Sauveur, cette gloire du Verbe incarné a été voilée par la pénitence; et, par un miracle continuels de sa toute-puissance, il a caché ses splendeurs sous les humiliations et les souffrances, qui sont la suite de notre péché.

Par-dessus tout, il est mort; miracle effrayant, le plus ineffable peut-être de tous les mystères

¹ La doctrine catholique du péché originel est une pierre d'achoppement pour beaucoup d'esprits. Nous regrettons d'être resserrés par les limites nécessaires de ce petit ouvrage, et de ne pouvoir répondre ici aux reproches d'injustice, de cruauté que l'on tire souvent de cet enseignement quand on n'en a qu'une connaissance superficielle.

Remarquons seulement que les traditions de l'humanité tout entière sont unanimes sur ce point; elles rapportent *toutes* que l'homme, créé pur, s'est révolté contre la Divinité, séduit par la femme et par le mauvais esprit figuré par un serpent ou par un dragon; que, par cette déchéance, il s'est soumis aux maux de la vie présente, et qu'un Dieu incarné, fils d'une femme vierge, aura seul la puissance de le relever et de lui rendre sa gloire première. — Ce *sentiment universel* n'est autre que le *sens commun*, dont il est toujours dangereux de s'écarter.

de JÉSUS-CHRIST. Il a porté sur lui le châtement de notre révolte; et, en nous unissant à notre Sauveur par la foi et par l'amour, nous faisons avec lui un heureux échange; il prend notre mort et nous donne sa vie divine.

II

Cette idée est fondamentale. Luther ne l'a point comprise; ses instincts matériels, joints à son erreur, lui ont fait tenir au sujet de la Rédemption des propos incroyables: « Pèche ferme, « disait-il à un de ses amis, mais crois plus « ferme encore; *Pecca fortiter, sed crede fortius*. Pour moi, je voudrais trouver quelque « nouveau bon gros péché à commettre mille « fois le jour pour faire enrager le diable. Christ « n'est-il pas mort pour moi? et ne couvre-t-il « pas mes péchés du manteau de sa justice? » Bouleversant toute la morale chrétienne et toute l'économie du mystère de la Rédemption, Luther s'imaginait qu'il suffisait de croire que JÉSUS-CHRIST nous a rachetés, pour participer à ses mérites.

S'il en était ainsi, la religion chrétienne serait une école infâme d'immoralité, et tous les vices, tous les crimes, pourraient s'abriter sous le manteau de cette foi si commode. Par bonheur, la vérité est bien différente, et la foi qui

saue est une adhésion totale et vivante de tout l'homme à Jésus son Sauveur.

Jésus vient à nous et nous sauve, pourvu que nous le recevions et que nous lui rendions amour pour amour. Or l'amour, aussi bien que la foi, n'est point une abstraction stérile, mais un principe de vie chrétienne et d'œuvres saintes, ainsi que le dit Notre-Seigneur lui-même : « Celui qui m'aime garde mes commandements. » Si Dieu nous sauvait sans notre coopération, nous serions des machines et non plus des hommes.

En nous unissant à notre Christ et en devenant un avec lui, nous entrons en participation de tous ses mérites et de sa vie divine et éternelle; et lui, au contraire, prend sur lui nos péchés, nos misères, et la grande punition qui pèse sur nous. Il devient en nous pécheur et digne de mort, et nous devenons en lui enfants de Dieu et enfants de lumière.

III

Il ne faut contempler le mystère des douleurs de Jésus qu'avec les yeux de la foi et de l'amour.

Si l'on ne jugeait que par le dehors et par les appréciations des sens, il semblerait que beaucoup de martyrs ont plus souffert que Jésus-CHRIST. Mais, quand on commence à comprendre les profondeurs vraiment effrayantes du mys-

tère de la Rédemption, tout change d'aspect, et les douleurs du Christ prennent des proportions littéralement aussi vastes que le monde.

En effet, Jésus est non-seulement le Dieu créateur et Maître suprême, mais il est encore, par l'union indivisible de la nature divine et de la nature humaine en sa personne adorable, le centre de toute la création, et en particulier de l'humanité. De même qu'il est le Saint des Saints, il est l'homme des hommes. Et depuis que l'homme est devenu pécheur et, comme tel, esclave du démon, soumis à la souffrance, à l'expiation et à la mort, Jésus, l'Homme-Dieu, Rédempteur de tous les hommes, est devenu comme le pécheur universel, le maudit des maudits, tellement que saint Paul ne craint pas de dire qu'il s'est fait pour nous *péché et malédiction*.

Notre Rédempteur se présentait donc à DIEU son Père comme chargé de tous les péchés que tous les hommes ont commis depuis l'origine du monde et commettront jusqu'à la consommation des temps. Et, comme DIEU est la justice exacte et parfaite, punissant *toutes* nos fautes, chacune selon sa gravité, il faut voir par la foi notre adorable Sauveur écrasé sous le poids incompréhensible de tous les péchés du monde et sous le poids plus incompréhensible encore de toutes les souffrances temporelles et éternelles qui en sont le châtement nécessaire.

Quiconque réfléchit un instant à cette mesure, qui semble dépasser toute mesure, comprend qu'il a fallu à Jésus la toute-puissance divine pour vivre un seul instant en cet état de victime universelle.

Cela explique et au delà une antique tradition chrétienne qui rapporte que l'on n'a jamais vu rire JÉSUS-CHRIST. Sa passion a, par le fait, commencé avec sa vie, et le Calvaire n'a pu que consommer cette œuvre d'expiation infinie.

IV

Depuis trois ans et demi, Jésus se manifestait au monde par la prédication du salut et la splendeur de ses miracles. Quiconque avait voulu voir et entendre avait pu se convaincre.

Les fêtes de la Pâque approchaient, et la haine des Pharisiens et des Scribes contre le divin Maître était arrivée à son comble. A l'occasion du grand miracle de la résurrection de Lazare, récemment opéré à Béthanie, ils s'étaient réunis, et, aveuglés par la colère, ils avaient lancé l'anathème sur la tête sacrée du Sauveur. Ils devaient servir, malgré eux, d'instruments aux desseins de la miséricorde de DIEU sur l'humanité tout entière.

Le Fils de DIEU, pour donner l'exemple de l'obéissance et du respect de la loi, observait exactement toutes les prescriptions religieuses

qu'il avait données lui-même à Moïse sur le mont Sinaï. Il s'était donc rendu à Jérusalem, quelques jours avant la fête, afin de la célébrer avec ses Apôtres ; il allait immoler l'agneau pascal, figure du véritable sacrifice où lui-même, Fils de DIEU, Agneau de DIEU, allait s'immoler pour le salut du monde. Tout le peuple de Jérusalem, enthousiasmé par ses nombreux miracles et attiré par le charme divin de sa miséricorde et de sa douceur, s'était porté en foule au-devant de lui, et le Roi de Sion était entré triomphalement dans Jérusalem.

Exaspéré par ce dernier hommage et poussé par une fureur surnaturelle, le prince des prêtres, Caïphe, rassembla le sanhédrin, c'est-à-dire le grand conseil religieux des Juifs, et d'un commun accord il y fut résolu qu'on se saisirait en secret de la personne de Jésus. Ils n'osaient mettre publiquement la main sur lui, à cause de l'enthousiasme du peuple.

Leur haine fut servie au delà de leurs espérances par la trahison de l'un des douze disciples bien-aimés du Sauveur, Judas Iscariote, dont le nom est devenu un objet d'horreur et d'exécration. Judas était chargé depuis longtemps des deniers qui servaient à la subsistance quotidienne de JÉSUS-CHRIST et de ceux qui l'accompagnaient. Jésus n'avait rien en propre, non plus que ses Apôtres ; mais quelques pieux

disciples et quelques saintes femmes assistaient de leurs aumônes le divin Prédicateur de la bonne nouvelle. La possession de ce peu d'argent développa dans le cœur de Judas la terrible passion de la cupidité; peu à peu son cœur s'endurcit, il vit sans voir les miracles incessants du Seigneur, et il ne comprit plus sa douce parole. Lorsqu'à Béthanie, sept jours avant la Passion, Magdeleine répandit sur les pieds du Sauveur un parfum précieux que Judas estimait à trois cents deniers¹, il s'irrita, prétexta le soin des pauvres, et, Jésus l'ayant repris sévèrement de ses murmures, il résolut dès lors de se venger et de livrer son Maître. L'occasion ne se fit pas attendre. Le Jeudi Saint, l'apôtre sacrilège alla se présenter à Caïphe et au grand conseil et leur dit : « Que voulez-vous me donner pour que je vous le livre? » Et ils convinrent avec lui de trente pièces d'argent², prix ordinaire d'un esclave. Les Juifs accomplissaient par là, sans le savoir, la célèbre prophétie consignée dans leurs propres livres, qui annonçait que le Messie serait vendu pour trente deniers par les enfants d'Israël.

Judas sortit donc et se fit donner une cohorte des soldats du Temple, auxquels se joignit une

¹ Environ mille francs.

² A peu près cent francs de notre monnaie.

troupe de valets avec des flambeaux et des lanternes.

V

Le soir du Jeudi Saint, quatorzième jour d'avril, Jésus avait rassemblé ses apôtres dans une maison située sur le mont Sion, à l'endroit même où l'Arche d'alliance avait reposé jadis avant la construction du Temple, et qui couvrait le tombeau de David. Ils célébrèrent la Pâque suivant le rit mosaïque, mangèrent l'agneau pascal avec le pain sans levain et les herbes amères commandées par la loi.

Après le repas sacré, Jésus institua l'Eucharistie.

Sachant que son heure était venue, et qu'il allait quitter ce monde, il voulut, dans l'excès de son divin amour, laisser à ses enfants, pèlerins sur la terre, une nourriture céleste, destinée à ranimer leurs forces et à entretenir en eux la sainteté de la vie divine. Le pain des chrétiens, cette nourriture des âmes, c'est Jésus lui-même, réellement présent, bien que voilé, sous les apparences du saint Sacrement.

Il prit donc du pain entre ses mains saintes et vénérables, et, levant les yeux au ciel, il bénit ce pain, le rompit et le présenta à ses Apôtres en disant :

« Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon
« corps. »

Puis il prit une coupe de vin, la bénit également et la donna aux apôtres en disant :

« Prenez et buvez-en tous, car ceci est mon
« sang, le sang de la nouvelle et éternelle al-
« liance, mystère de foi!... qui sera versé pour
« vous et pour beaucoup en rémission des pé-
« chés. Et chaque fois que vous ferez ce que je
« viens de faire, vous le ferez en mémoire de
« moi. »

Judas communia comme les autres disciples, et, rompant par le sacrilège les derniers liens qui l'attachaient au Fils de Dieu, il sortit, et c'est alors qu'il alla vendre son Maître.

Quand il fut sorti, Jésus fit l'action de grâces avec ses Apôtres, et saint Jean, le disciple bien-aimé, qui, pendant la Cène, avait reposé sa tête sur la poitrine de son bon Maître, nous a laissé l'abrégé des adorables paroles qui forment dans son Évangile le *discours de la Cène*¹. Jésus y explique les secrets de son union avec nous, le mystère de notre vie spirituelle, et nous fait entrevoir les profondeurs du sacrement de son amour.

Après ce discours ou plutôt cet hymne, comme l'appelle l'Évangile, le Sauveur quitta le Cèna-

¹ Évangile de saint Jean, depuis le chapitre XIII, verset 31, jusqu'au chapitre XVIII.

cle, suivi de ses onze Apôtres, et, tout en continuant à leur parler du royaume de DIEU, il s'achemina vers une colline située à l'orient de Jérusalem, et qu'on appelait la montagne des Oliviers. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils entrèrent dans un jardin public nommé Gethsémani, dont les grottes servaient d'asile aux voyageurs pauvres venus à Jérusalem pour les fêtes. Jésus et ses disciples s'y retiraient fort souvent pendant la nuit, pour s'y reposer d'abord, puis pour vaquer à la prière.

Judas le savait, aussi conduisit-il de ce côté les soldats et les envoyés de Caïphe.

VI

En entrant à Gethsémani, Jésus dit à ses disciples : « Arrêtez-vous ici, et attendez-moi ; je vais aller prier plus loin. Priez de votre côté pour ne pas succomber dans l'épreuve. » — Et il prit avec lui ses trois Apôtres de prédilection, Pierre, le disciple de la foi, Jean, le disciple de l'amour, et Jacques, le disciple de la prière.

Et alors la Passion commença.

Le Christ, abandonnant volontairement son humanité sainte à la justice de son Père, ressentit les premières angoisses de la mort qu'il allait subir pour nous sauver. « Mon âme est triste jusqu'à la mort, dit-il à ses trois Apôtres ; attendez ici et veillez avec moi. » — Et,

tout accablé de tristesse et d'ennui, il monta à quelque distance, et entra dans une grotte que l'on vénère encore sous le nom de grotte de l'Agonie. Là, Jésus se prosterna la face contre terre, et tomba dans des défaillances, dans des douleurs inexprimables.

Tout l'horreur de la multitude des péchés du genre humain fondit sur lui comme une tempête. Satan s'approcha de lui ainsi que jadis dans le désert; et, pressé de toute part, le Sauveur cria vers son Père : « Mon Père, si cela est possible, que ce calice de souffrances s'éloigne de moi. Cependant que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. » — Et, tombant en une véritable agonie, le corps baigné d'une sueur de sang qui coulait jusqu'à terre, il multipliait son ardente prière.

Ici, comme dans tout l'Évangile, pour comprendre le mystère du Christ, il ne faut pas oublier que, tout en étant Dieu, le Christ est vraiment et parfaitement homme, doué de toutes les facultés de notre nature humaine et « en tout semblable à ses frères, hormis le péché, » comme le dit saint Paul.

Il faut en outre se souvenir que cet Homme-Dieu est l'homme de douleur, parce qu'il est le martyr et la grande victime de nos péchés. Ce sont nos péchés qui ont causé sa Passion, et les Juifs déicides n'ont été que l'instrument exté-

rieur de ce crime infini. Le Fils de Dieu, éternel, adorable, souffrait ainsi dans son humanité, et donnait à ses larmes et à sa mort un prix absolument divin.

Après une heure de ce combat surnaturel, JÉSUS-CHRIST, tout sanglant et couvert d'une pâleur livide, se releva et s'approcha des trois Apôtres. Accablés par la fatigue et par la tristesse, ils s'étaient successivement endormis : « Quoi ! leur « dit Jésus, vous n'avez pu veiller une heure « avec moi ! Veillez et priez, pour ne pas suc- « comber à la tentation qui approche. » Et, s'éloignant de nouveau, il recommença et son oraison et son agonie. Il revint une seconde fois auprès des disciples négligents que le sommeil avait encore vaincus, et, tout attristé de l'abandon où ils le laissaient, il les quitta afin de reprendre sa prière. Pour Jésus comme pour nous, pour l'Homme comme pour les hommes, la prière est la grande préparation à la lutte et à la victoire.

Cependant Judas approchait. L'agonie avait duré près de trois heures, et il était minuit. Calme et paisible, le Rédempteur s'avança une dernière fois vers les Apôtres : « Vous pouvez « maintenant vous reposer et dormir, leur dit-il « avec une sorte de tristesse amère ; voici que « celui qui doit me livrer est proche. » Les Apôtres se levèrent effrayés, et au même instant

Judas, accompagné des soldats du Temple et d'une foule armée, entra dans le jardin. Il avait donné aux Juifs ce signal : « Celui que j'embrasserai, c'est Jésus de Nazareth ; saisissez-le et garrottez-le avec soin. »

« Maître, dit-il à Jésus en s'approchant de lui, je vous salue ; » et il l'embrassa.

« — Mon ami, lui dit avec bonté le Sauveur, qu'es-tu venu faire ? Quoi ! Judas, tu trahis le Fils de l'Homme par un baiser ! »

Puis il s'avança au devant de la troupe venue pour le prendre, et leur dit : « Qui cherchez-vous ? »

Ils s'écrièrent : « Jésus de Nazareth !

« — C'est moi, » dit le Christ.

Et à cette parole ils reculèrent tous frappés d'épouvante, et tombèrent à la renverse.

Une dernière fois, le Fils de l'Homme avait voulu se montrer Fils de Dieu, afin de faire comprendre à ses bourreaux eux-mêmes qu'il était leur Seigneur, et que tout était volontaire, et dans ses humiliations, et dans ses souffrances.

Les soldats se relevèrent, ils saisirent Jésus, le garrottèrent, et, l'accablant de coups et d'injures, le firent sortir du jardin des Oliviers et le conduisirent chez le grand prêtre Anne. Pendant ce temps, Caïphe, qui exerçait cette année le Souverain Pontificat, rassemblait dans son palais le grand Conseil des Prêtres.

Les Apôtres, qui avaient négligé de se fortifier dans la prière, s'enfuirent lâchement devant les Juifs. Saint Pierre voulut résister un moment, mais il céda comme les autres, et se contenta de suivre de loin son divin Maître jusqu'au péristyle du palais de Caïphe.

Saint Jean vint bientôt l'y rejoindre, et, comme il était connu de l'esclave qui gardait la porte, il fit entrer Pierre, et tous deux, se mêlant à la foule des soldats romains, s'approchèrent du foyer allumé au milieu de la cour.

VII

Jésus parut devant Anne. Celui-ci l'interrogea sur sa doctrine et sur ses disciples : « Je n'ai
« parlé qu'en public et devant le monde, lui
« répondit paisiblement le Sauveur. J'ai enseigné
« dans vos synagogues et dans le Temple en pré-
« sence du peuple. Pourquoi donc m'interrogez-
« vous ? Interrogez ceux qui m'ont entendu ; ils
« vous rendront témoignage de ce que j'ai dit. »

Un soldat brutal, voyant une insulte dans ces paroles de Jésus, lui donna un soufflet en lui disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand
« prêtre ? »

« — Si j'ai mal parlé, prouve-le, répartit le
« Sauveur avec une douceur et une majesté di-
« vines ; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me
« frappes-tu ? »

Dans tout le cours de sa Passion, Notre-Seigneur semble avoir voulu réunir tous les exemples des vertus chrétiennes les plus nécessaires et les plus sublimes, et à la fois tous les genres de douleurs et d'humiliations opposés à nos différents vices. Dans son agonie, il se montre vainqueur du découragement, de la mauvaise tristesse et du désespoir, expiation de nos folles joies, de nos dissipations, de nos lâchetés dans le service de DIEU. Il se pose devant nous comme modèle de persévérance dans la prière, malgré les dégoûts et les ennuis, nous apprenant ainsi à vaincre les tentations même les plus violentes. Sa douceur envers ses Apôtres, si lâches et si faibles, et surtout envers le traître Judas, nous apprend la miséricorde et le pardon des injures. Enfin, si nous venons à être frappés au visage, ou à subir quelque outrage sanglant, nous n'avons qu'à regarder notre Maître, souffleté par un valet, et conservant toute la paix de son cœur et la majesté de son innocence.

VIII

Le Fils de DIEU resta peu de temps chez Anne. Caïphe, contre toutes les règles, avait rassemblé au milieu de la nuit le Conseil des Princes des Prêtres, au nombre de vingt-trois; il fit avertir Anne, et Jésus fut conduit devant le Conseil.

Ces juges impies, qui ne cherchaient pas un

jugement, mais une condamnation, avaient soudoyé de faux témoins¹, qui se présentèrent et accusèrent successivement Notre-Seigneur ; mais leurs témoignages se contredisaient grossièrement.

« Tu ne réponds rien à ceux qui t'accusent ? » lui demanda le grand prêtre impatienté du calme de Jésus.

Mais celui-ci gardait le silence.

« Je t'adjure au nom du DIEU vivant, s'écria Caïphe en se levant, de nous dire si tu es le Christ, Fils du DIEU très-saint ? »

« — Oui, tu l'as dit, je le suis, répondit Jésus, et vous verrez le Fils de l'Homme à la droite de la majesté de DIEU apparaître dans les nuées du ciel ! »

« — Qu'avons-nous besoin de témoignages contre lui ? dit alors le grand prêtre en déchirant ses vêtements. Vous venez d'entendre son blasphème. »

« — Il mérite la mort ! » crièrent-ils tous à la fois. Et, se jetant sur le Sauveur avec les soldats et les valets, ils se mirent à le frapper, à lui cracher au visage. On le traîna dans une des prisons du palais ; la face adorable de DIEU, meurtrie et souillée, fut couverte d'un voile, et les misérables qui le frappaient se raillaient de lui en

¹ Le *Talmud* des Juifs l'avoue naïvement.

disant : « Christ, prophétise-nous, et devine
« qui t'a frappé ! »

Jésus fut insulté de la sorte pendant plusieurs heures.

IX

Pendant l'interrogatoire, Pierre était dans la cour de Caïphe au milieu d'une foule nombreuse.

Avant d'entrer à Gethsémani, il avait fait à son Maître des protestations de dévouement, sincères sans aucun doute, mais présomptueuses ; et, malgré l'avertissement de Jésus, il avait dormi au lieu de prier. « Lors même que tous vous
« abandonneraient, moi je ne vous abandonne-
« rai pas, » avait-il dit ; et le Fils de Dieu lui avait répondu avec tristesse : « Cette nuit même,
« avant que le coq chante, tu me renieras trois
« fois ! »

Pierre, en effet, renia trois fois le Christ.

Une servante l'apostropha presque à son entrée dans la cour, et lui demanda s'il n'était pas un des disciples de Jésus de Nazareth. Et Pierre répondit : « Femme, je ne le connais point, je
« ne sais ce que tu veux dire. »

Il s'avança tout troublé au milieu des soldats, et s'approcha du foyer. Après quelques instants, une autre femme, l'ayant considéré, le fit remarquer à ceux qui se chauffaient ; et, interrogé une seconde fois, le faible Apôtre nia de nouveau

et avec serment qu'il connût « cet homme. »

Une heure après, un des serviteurs du Pontife qui avaient accompagné Judas au jardin des Oliviers entra dans la cour, reconnut Pierre et lui dit : « Je t'ai vu dans le jardin avec lui ? » Alors Pierre se mit à blasphémer et à jurer une troisième fois qu'il n'avait jamais connu Jésus.

Et aussitôt le coq chanta...

En ce même instant, le Sauveur sortait de la salle du conseil, et était conduit dans sa prison. En passant près de Pierre, il jeta sur lui un regard de reproche et de compassion. Et Pierre, touché par ce divin regard, se rappela la parole prophétique de son Maître. Il se leva, sortit aussitôt, et pleura amèrement.

Une tradition touchante rapporte qu'il alla chercher du courage et de la consolation auprès de la sainte Vierge et de l'apôtre saint Jean, lequel, durant la Passion, n'abandonna point la Mère de Jésus.

Le reniement de Pierre fut une des grandes douleurs du Christ. Pierre était son disciple choisi, désigné déjà pour le remplacer sur la terre comme chef futur des autres Apôtres et de toute l'Église; et l'abandon était d'autant plus cruel, que la confiance et l'affection avaient été plus entières.

Expiation douloureuse de notre ingratitude envers le bon DIEU !

X

Pierre se repentit après son péché. Il pleura, eut recours à Marie, et ne désespéra point de la bonté de Jésus.

Judas se repentit aussi, dit l'Évangile, lorsqu'il vit les suites extrêmes de son crime. Mais il y a deux repentirs : l'un qui part de l'amour et qui ramène à Dieu ; l'autre qui naît de la mauvaise honte, et qui n'est que du désespoir. Tel était le sombre repentir de Judas, lorsque, voyant condamner à mort celui qui avait été si bon pour lui, il se présenta devant les princes des Prêtres, et leur dit, en jetant à leurs pieds les trente pièces d'argent : « J'ai péché en vous livrant le sang
« du Juste ! » Ils le repoussèrent avec dérision, et lui, la rage et la terreur dans l'âme, sortit en courant comme un insensé, et se pendit à un arbre en dehors des portes de la ville. Son corps creva, et ses entrailles se répandirent : « Malheur
« à celui par qui le Fils de l'Homme sera livré :
« avait dit Jésus-Christ ; il eût mieux valu pour
« lui de n'être pas né ! »

Le suicide est le crime sans rémission. Quelques fautes que l'homme commette en ce monde, il doit se souvenir de la bonté du Sauveur, et le désespoir est peut-être le seul péché qui sépare absolument de Dieu.

XI

A l'aube du jour, Caïphe tint une seconde assemblée, où intervinrent, non-seulement les Princes des Prêtres, mais les Anciens du peuple, les Scribes de la loi et les Pharisiens. Le Seigneur y fut interrogé de nouveau, et de nouveau il affirma qu'il était le Christ, Fils de DIEU fait homme. La condamnation de la nuit fut confirmée. Mais, le gouverneur romain pouvant seul valider les sentences capitales, Jésus fut conduit au palais de Ponce Pilate, qui était à cette époque gouverneur de Jérusalem, au nom de l'empereur Tibère.

Pilate était un homme faible et égoïste, cherchant à plaire à tout le monde et peu soucieux de la justice. Il était environ six heures du matin¹ quand Jésus comparut devant son tribunal. Les Juifs accusèrent le Sauveur d'une foule de crimes, et ils le représentèrent surtout comme un séditieux, se disant roi d'Israël, au mépris de l'autorité de César Tibère.

Pilate interrogea donc Jésus, et fut frappé tout d'abord de sa majesté et de sa douceur : « Es-tu roi? lui demanda-t-il. — Oui, répondit le

¹ Les Évangélistes comptent les heures du jour tantôt selon l'usage romain, tantôt selon l'usage juif. Cette observation suffit pour expliquer leurs contradictions apparentes au sujet des différentes heures de la Passion.

« Christ, tu l'as dit. Je suis Roi, mais mon
« royaume n'est pas de ce monde. Si mon
« royaume était de ce monde, je serais envi-
« ronné de serviteurs qui prendraient ma dé-
« fense. Je suis venu en ce monde pour rendre
« témoignage à la vérité! — Eh! qu'est-ce que
« la vérité? » demanda Pilate, qui, sans atten-
dre la réponse, s'avança vers les Juifs, et leur
dit que, ne trouvant aucun crime en cet homme,
il le renvoyait à Hérode, tétrarque de Galilée.
Il venait d'apprendre en effet que Jésus était
Galiléen.

Insensé Pilate! semblable à tant d'hommes de
notre temps, il demande à Dieu ce qu'est la vé-
rité, ce qu'est la religion, et il attache si peu
d'importance à la seule chose nécessaire en ce
monde, qu'il ne daigne pas même attendre une
réponse! La Vérité, lui eût répondu Jésus, c'est
moi-même; la Vérité, c'est ma parole; la Religion,
c'est la pratique de la vérité, c'est mon service,
c'est l'obéissance à ma Loi. Tu n'es en ce monde
que par moi et pour moi, pour sauver ton âme
par la connaissance de cette Vérité et la pratique
de cette Loi; et à quoi te serviront toutes tes gran-
deurs, si tu viens à perdre ton âme?

Jésus est Roi, parce qu'il est DIEU incarné. Il
est Roi et Seigneur; il est le Roi des rois, et toute
autorité sur la terre vient de lui, repose sur lui,
et doit servir à sa gloire. Son royaume est en ce

monde, bien qu'il ne soit pas de ce monde. C'est le ciel venant régner sur la terre, y détruire peu à peu la puissance du démon et rétablir ainsi la paix et l'unité renversées par le péché originel.

Ce Royaume un, saint et universel, s'appelle l'Église.

XII

Hérode, tétrarque ou roi de Galilée, était un prince voluptueux et cruel, bel esprit, et chef d'une secte philosophique chez les Juifs. Triste philosophie que celle dont la foi et la vertu ne sont pas les fondements !

Il avait entendu parler de Jésus comme d'un faiseur de miracles, et il s'attendait, ainsi que ses courtisans, à voir quelque prodige. Mais le Christ ne dit pas une parole en sa présence. Hérode, désappointé, se moqua de lui, le regarda comme un fou, et le fit revêtir d'une robe blanche, insigne de la folie. Il lui fit mettre, en guise de sceptre, un long roseau entre les mains, et le Christ, au milieu des huées et des blasphèmes, fut reconduit à Pilate.

Notre révolte contre Dieu est une véritable folie ; il était donc juste que notre Rédempteur, victime expiatoire de cette révolte, apparût avec les livrées de la folie dans ce terrible jour de réparation.

Les clameurs du peuple, excité par les Phariséens et les Princes des Prêtres, redoublèrent avec une fureur croissante. Pilate interrogea de nouveau Jésus, mais celui-ci ne répondit plus rien.

Le gouverneur crut trouver un expédient ingénieux pour sauver un homme dont il voyait clairement l'innocence. Il était d'usage qu'aux fêtes de la Pâque les autorités romaines accordassent aux Juifs la grâce d'un condamné à mort. Or dans les prisons publiques était renfermé un célèbre brigand nommé Bar-Abbas, et Pilate espéra qu'en le proposant au peuple avec Jésus, le choix en faveur du Christ ne serait pas douteux. Il rappela donc aux Juifs l'usage de la fête de la Pâque, et leur demanda qui ils voulaient délivrer, Bar-Abbas ou bien Jésus, surnommé le Christ.

Les Pharisiens excitèrent si bien la foule, qu'un cri presque unanime s'éleva vers Pilate : « Non pas celui-ci, mais Bar-Abbas ! » — « Et que ferai-je de l'autre ? » demanda Pilate impatienté. — « Qu'il soit crucifié ! » s'écrièrent-ils tous.

Par un rapprochement mystérieux, le nom véritable de ce Bar-Abbas était *Jésus*. Bar-Abbas n'était qu'un surnom, et signifiait en hébreu *filz d'Abbas*, c'est-à-dire *filz du père*. Par respect pour le nom sacré du Sauveur, les Évangélistes n'ont

appelé Jésus Bar-Abbas que par son surnom, ainsi que nous l'apprennent quelques anciens docteurs.

Jésus, Fils de DIEU et Fils de Marie, sauvait ainsi de la mort l'homme qui portait son nom, et qui était le fils du Père, c'est-à-dire le fils d'Adam. Jésus Bar-Abbas représentait, dans ce jour sanglant de la Passion, le genre humain tout entier, ce fils coupable d'Adam racheté par Jésus, l'homme nouveau, Dieu d'Adam, à la fois notre DIEU et notre frère.

XIII

Le gouverneur hésitait de plus en plus : « Mais « je ne trouve aucun crime en cet homme, » répétait-il aux Pharisiens et aux Juifs; et, pour toute réponse, des vociférations s'élevaient de toutes parts. Le lâche céda devant la crainte, et crut tout concilier en faisant flageller Jésus, espérant satisfaire ainsi la haine du peuple.

On traîna donc notre divin Sauveur dans la cour du prétoire; les soldats romains le dépouillèrent de sa robe blanche, l'attachèrent à une colonne et le fouettèrent. Sa chair sacrée fut bientôt déchirée par les lanières de cuir armées de pointes de fer dont se servaient les Romains pour ces cruelles exécutions; et, lorsque le supplice fut achevé, les bourreaux firent asseoir Jésus sur une pierre, jetèrent sur ses épaules un

lambeau de pourpre, posèrent sur sa tête des épines tressées en couronne, et lui remirent entre les mains le sceptre de roseau. « Salut, roi des Juifs, » lui disaient-ils en ricanant et en se prosternant dérisoirement devant lui. Ils le souffletaient, le couvraient de crachats, et, prenant le roseau, ils lui en frappaient la tête.

Le péché de la chair devait être puni dans la chair; et le très-saint Fils de Marie expiait ainsi dans son corps immaculé toutes les impuretés, toutes les infamies du sens dépravé!...

Tout sanglant, tout brisé de douleur, le Rédempteur du monde fut reconduit devant son juge. Pilate, le précédant hors de la salle du prétoire, le montra à la foule en disant : « Voici « l'Homme! »

Oui, voici l'Homme! l'Homme par excellence, l'Homme-Dieu, le nouvel Adam, venu sur la terre pour réparer la chute du premier, et pour *refaire* l'homme, c'est-à-dire pour lui rendre la vie divine qu'il a perdue!

Voici l'Homme! Centre de toutes les œuvres de DIEU dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre de la gloire! sans lui, l'homme ne peut avoir accès auprès de DIEU, et c'est dans la connaissance du mystère adorable par lequel DIEU est devenu *cet Homme* qu'est renfermé pour l'humanité entière le secret de sa réhabilitation, de sa vie et de son bonheur.

XIV

Pilate fut trompé dans son attente. Le peuple est cruel, et la vue du sang l'irrite toujours. A peine le Fils de DIEU eut-il paru, que des cris furieux se firent entendre de toutes parts : « A
« bas ! à bas ! qu'on le crucifie ! »

— « Et pourquoi le crucifierais-je, demanda
« Pilate, puisqu'il est innocent ? Crucifierai-je
« votre roi ? » — « Nous n'avons pas d'autre roi
« que César ! nous ne voulons pas que celui-ci
« règne sur nous. Il s'est dit le Fils de DIEU, et,
« selon notre loi, il doit mourir ! Si vous le relâ-
« chez, vous trahissez César ! »

A ces paroles, Pilate eut peur, et il étouffa la voix de sa conscience. Il monta donc sur son tribunal, qui, suivant l'usage antique, était situé en plein air et sur le devant du palais. Il se fit apporter de l'eau, et, se lavant les mains en présence de la foule : « Je suis innocent, dit-il, du
« sang de ce juste ! c'est vous qui en répon-
« drez. »

— « Que son sang retombe sur nous et sur nos
« enfants ! » s'écria comme d'une seule voix ce peuple, jusque-là le peuple de DIEU, et qui, dès lors, maudit comme Caïn, et, comme lui, errant sur la terre, traînera à travers les siècles et parmi toutes les nations le châtement de son déicide !

Pilate condamna donc Jésus au supplice de la croix, le plus infamant et le plus cruel de tous les supplices de l'antiquité. Il écrivit en hébreu, en grec et en latin l'inscription qui, suivant l'usage, devait être fixée au-dessus de la tête du condamné¹ : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. Les Princes des Prêtres voulurent lui faire changer ces paroles; en disant que Jésus n'était pas roi des Juifs, et qu'il avait voulu seulement le devenir. Mais le gouverneur romain, qui joignait à un certain mépris pour les Juifs l'irritation d'une mauvaise conscience, repoussa leur demande avec colère en leur répondant : « Ce qui est écrit est écrit ! »

Jésus est ainsi proclamé Roi des Juifs, c'est-à-dire du vrai peuple de DIEU; et cela au nom de

¹ Cette inscription fut gravée avec un burin sur une planche de bois de cèdre; la planche était peinte en blanc, et les lettres rehaussées en rouge. Ce précieux souvenir de la Passion se voit encore à Rome dans la basilique de Sainte-Croix, où il fut déposé par l'Impératrice sainte Hélène au commencement du quatrième siècle. Sainte Hélène fit le pèlerinage de la Terre Sainte pour aller recueillir les grandes reliques du Calvaire qui avaient été enfouies, selon l'usage juif, non loin du lieu où le Sauveur avait été crucifié.

Dans cette même basilique, on vénère encore un des clous du crucifiement, un fragment notable de la croix, et quelques épines de la sainte couronne. La moitié de la couronne d'épines a été donnée par saint Louis, roi de France, à la cathédrale de Paris.

l'empire romain, alors maître de l'univers ; et dans les trois langues sacrées, l'hébreu, le grec et le latin.

Il était huit heures du matin quand Pilate prononça sa sentence. On prépara la croix, qui, d'après les anciennes traditions, fut formée d'un bois mystérieux. Pour donner plus d'éclat au supplice de leur victime, aussi bien que pour augmenter sa honte, les Princes des Prêtres adjointèrent au Sauveur deux scélérats qui attendaient leur exécution dans les prisons de la ville.

Pendant ce temps, Notre-Seigneur était abandonné aux soldats de Pilate, qui, le voyant condamné, le frappèrent et l'outragèrent plus cruellement encore. Il ne sortit du prétoire que pour se rendre au Golgotha ou mont du Calvaire¹, situé à l'occident de Jérusalem, en dehors des murailles. C'était le lieu ordinaire des exécutions à mort.

XV

Le chemin que traversa le lugubre cortège était d'environ un quart de lieue. On l'appela dès lors la Voie douloureuse ; et maintenant encore les pieux pèlerins de Jérusalem peuvent baigner

¹ Une ancienne tradition indiquait cette colline comme le lieu de la sépulture d'Adam. C'est là encore qu'Abraham, par le sacrifice d'Isaac, avait préfiguré le sacrifice du Sauveur du monde

de leurs larmes ces pierres consacrées par les traces sanglantes du Dieu Rédempteur.

Jésus porta lui-même sa croix, et tomba à plusieurs reprises sous ce cher et cruel fardeau. L'on voit encore la place où la très-sainte Vierge sa mère, accompagnée de saint Jean et de sainte Marie Magdeleine, s'était placée pour l'attendre et pour le suivre. L'humble Marie, cachée pour ainsi dire aux yeux mêmes des chrétiens, depuis le jour de l'Incarnation, allait de nouveau solennellement reparaître auprès de son Fils, dans le mystère de la Rédemption.

La tradition rapporte encore qu'une pieuse femme s'étant jetée aux pieds de Jésus, pour lui présenter un breuvage fortifiant et essuyer sa sainte face toute couverte de sueur, de sang et de crachats, le Christ récompensa son courage et sa foi en imprimant miraculeusement les traits douloureux de son visage sur le voile qu'elle lui présentait¹.

Jésus et les deux voleurs arrivèrent au Golgotha environ à neuf heures du matin, ainsi qu'il résulte des plus anciennes traditions chrétiennes et des indications des quatre Évangiles. Saint Marc le dit expressément : « *Et hora tertia crucifixerunt eum,* » « ils le crucifièrent à la

¹ C'est le *Saint Suaire*, ou le voile de sainte Véronique, précieusement conservé à Rome dans la basilique de Saint-Pierre.

« *troisième heure,* » c'est-à-dire à l'heure de tierce ou à *neuf heures du matin*. Les ténèbres couvrirent le Calvaire à l'heure de *sexe*, c'est-à-dire à *midi* : « Depuis la *sixième heure jusqu'à la neuvième*, toute la terre fut couverte de ténèbres. » (Saint Matthieu.) On confond d'ordinaire l'heure du crucifiement avec le commencement de ces ténèbres, malgré la parole expresse de l'Évangile. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST resta donc *six heures en croix*, et non point trois, comme on le dit communément.

XVI

Les bourreaux arrachèrent à Notre-Seigneur son long vêtement, qui s'était collé à ses plaies; ils étendirent l'Agneau divin sur le bois de son sacrifice, et l'y attachèrent en lui clouant les mains et les pieds.

Au-dessus de sa tête couronnée d'épines ils placèrent l'inscription de Pilate; la Sainte Croix fut élevée et fixée dans le roc, et le fruit de ce nouvel arbre de vie apparut à tous, saint et maudit, suspendu entre le ciel et la terre!

C'était l'heure où, selon le rit mosaïque, les prêtres offraient à Dieu le sacrifice journalier du matin, en immolant un agneau. Le sacrifice du soir avait lieu à trois heures.

On crucifia les deux voleurs des deux côtés de

la croix de Jésus ; à sa droite était celui qui se convertit, et qui, dit-on, s'appelait Dismas.

Les soldats se partagèrent les vêtements des trois condamnés ; mais, comme la robe de Jésus était sans couture, ils ne voulurent pas la déchirer, et la tirèrent au sort. Tout cela était l'accomplissement textuel des prophéties et l'ensemble des signes auxquels on devait reconnaître le Christ, le Messie à venir, Roi de gloire et homme de douleur, véritable Chef du véritable Israël.

Le Golgotha était couvert de peuple, et les Pharisiens jouissaient de leur triomphe. — « Eh bien ! » criaient-ils avec ironie en apostrophant le divin Crucifié, et en faisant allusion à une de ses prophéties, « toi qui prétends détruire le Temple de DIEU et le rétablir en trois jours, descends donc maintenant de ta croix ! » — « Voyez-le, ajoutaient-ils, il sauve les autres, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et alors nous croirons en lui ! »

Le peuple et les soldats répétaient ces blasphèmes.

XVII

Au milieu du tumulte et des cris, la voix du Fils de DIEU se fit entendre. C'était la prière de notre salut :

« — Mon Père, s'écria Jésus, pardonnez-leur, « car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Oh non ! nous ne savons pas ce que nous faisons quand nous commettons le péché ! C'est le péché qui, par les Juifs, crucifie et outrage le Seigneur. En lisant dans les Évangiles les excès des Juifs, nous nous indignons contre eux. Pourquoi donc ne pas nous indigner contre nous-mêmes, qui, si souvent dans notre vie, avons fait ce qu'ont fait ces grands coupables, en trahissant Jésus, en le reniant, en rougissant de lui, en méprisant sa loi sainte, en foulant aux pieds le sang adorable par lequel il a racheté notre âme, en le crucifiant au fond de notre cœur, peut-être même en le blasphémant ?

XVIII

A cette douce et adorable parole : « Mon Père, « pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » le cœur de Dismas, ce voleur crucifié à la droite du Christ, fut touché d'un subit repentir. A tant d'amour, à tant de miséricorde, il reconnut son Dieu, et, première conquête de la croix du Sauveur, il tourna vers Jésus des yeux baignés de larmes : « Seigneur, lui dit-il avec une humble « confiance, souvenez-vous de moi quand vous « serez dans votre Royaume ! » — Et Jésus lui répondit : « Aujourd'hui même tu seras avec « moi dans le Paradis ! »

Que de pauvres pêcheurs ont été consolés par cette divine réponse ! Que de chères et saintes larmes elle a fait verser ! Quelle puissance elle donne au repentir ! Mais aussi quelle foi prodigieuse dans ce grand pénitent du Calvaire ! Il n'a devant lui qu'un homme défiguré, couvert de sang, pendu comme lui à un gibet infâme, et, à travers tous ces voiles, il reconnaît son Sauveur et son DIEU ! Malgré les crimes dont il se sent coupable, il croit à l'amour de DIEU et à sa miséricorde sans mesure ; et sa foi n'est pas trompée. Jésus, de ses lèvres sacrées, le déclare absous et saint ; seuls, en effet, les saints, les hommes purs devant DIEU, peuvent entrer dans le Paradis.

Qui que nous soyons, ayons confiance ! Notre DIEU est notre Sauveur, et, du haut de sa croix, il nous promet le pardon. Souvenons-nous du bon larron, mais souvenons-nous aussi de la parole de saint Augustin contre la présomption de la fausse pénitence : « *Unus ne desperes, unicus ne præsumas !* » — L'Évangile offre cet exemple pour nous laisser l'espérance, mais il n'offre que celui-là seul, afin d'empêcher la présomption.

XIX

Il y avait trois heures que le Christ était sur la croix. Vers la sixième heure du jour, c'est-à-dire vers midi, des ténèbres surnaturelles couvrirent toute la terre et durèrent jusqu'à la

neuvième heure. Ce n'était point une éclipse ordinaire, mais un obscurcissement miraculeux de la lumière, destiné à faire connaître partout que l'Œuvre divine allait s'accomplir.

Plusieurs historiens païens et juifs ont attesté la réalité de ces ténèbres du Vendredi Saint ; et l'un d'eux affirme qu'elles étaient tellement épaisses, qu'on voyait distinctement les étoiles. Moïse, pour délivrer le peuple de Dieu de la servitude de Pharaon, avait couvert la terre d'Égypte de ténèbres semblables pendant trois jours ; mais il n'avait agi que par la puissance de ce même Fils de Dieu qui mourait ici sur la croix, vrai libérateur de son peuple, et seul maître de la nature.

Au pied de la croix se tenait debout, immobile et brisée de douleur, la Vierge immaculée que le Fils de Dieu avait choisie pour sa mère.

Ce n'est pas en vain que JÉSUS-CHRIST a voulu que Marie fût debout au pied de sa croix, et qu'elle nous y fût montrée. Après s'être fait accompagner d'elle dans tout le cours de sa vie, il a voulu surtout qu'elle assistât à sa mort, qu'elle fût jointe à sa croix, et cela comme un grand témoin de la divinité du sang qu'il y répandait pour le salut du monde. La Croix s'appuie ainsi sur Marie, autant que Marie sur la Croix. Otez Marie, et la Croix tombe, disait saint Cyrille au concile œcuménique d'Éphèse. Elle

était accompagnée de saint Jean, de sainte Marie Magdeleine, et de quelques saintes femmes qui suivaient habituellement Notre-Seigneur. Marie, dans le sein de laquelle s'était opéré le mystère de l'Incarnation, s'unissait sur le Calvaire à son fils Jésus, s'offrant avec lui en sacrifice pour les péchés du monde. Elle avait enfanté sans douleur le Christ trois fois saint; maintenant que son Fils et son DIEU avait accompli sa mission sur la terre, elle enfantait dans des douleurs inconcevables le fils adoptif et coupable pour lequel mourait Jésus. Cet enfant prodigue, ce second fils de DIEU et de Marie, c'est le genre humain, c'est l'Église; et le Christ n'est mort que pour lui donner la vie spirituelle et éternelle.

Sur le Golgotha, l'humanité était représentée par saint Jean; saint Jean, le disciple aimé de Jésus, le disciple pur et vierge qui devint l'enfant de Marie. Peu de temps avant d'expirer, Jésus, ranimant ses forces épuisées, jeta les yeux sur sa mère et sur saint Jean, qui le contemplaient tous deux avec une douloureuse tendresse. Du regard il montra saint Jean à Marie : « Femme, lui dit-il, voici ton fils ! » Et, montrant ensuite la sainte Vierge à son fidèle Apôtre, il ajouta : « Voici ta mère ! »

C'était l'arrêt suprême du sacrifice de Marie. De la bouche même de son Fils unique elle re-

cevait un autre fils, et nous étions tous compris dans cette parole de notre Sauveur. Marie entendit sur nous l'amour ineffable dont son cœur était embrasé pour Jésus, son vrai Fils et son DIEU : et, de même qu'au jour de l'Incarnation l'amour qu'elle portait jusque-là à son DIEU était devenu l'amour de Jésus son Fils, au jour de la Rédemption l'amour de son Jésus devint en elle l'amour de toute l'Église, c'est-à-dire de toutes les créatures qui aiment JÉSUS-CHRIST et vivent de sa vie.

La piété envers Marie est donc, pour les chrétiens, inséparable de la piété envers Jésus, comme la piété envers Jésus est inséparable de la piété envers DIEU.

XX

L'heure solennelle approchait. Les ténèbres commençaient à se dissiper, et laissaient voir suspendu à la croix le corps livide et palpitant du Rédempteur. Tout son sang s'était épuisé, et les ombres de la mort voilaient déjà sa face sacrée.

Pour nous faire comprendre l'abîme de ses douleurs, et l'abandon où la justice divine avait plongé son humanité, il s'écria d'une voix pleine d'angoisses : « Mon DIEU, mon DIEU, pourquoi « m'avez-vous délaissé? »

Victime du péché, il n'ose plus, il ne peut plus appeler DIEU son Père. Si nous avons, nous

misérables, le droit de répéter ce doux nom de Père, il faut nous souvenir que nous le devons à notre Sauveur, qui s'est anéanti pour notre amour, et nous a rendu par sa mort la gloire perdue de notre héritage.

« J'ai soif ! » murmura Jésus. Un des soldats romains, ému sans doute de compassion, prit une éponge, l'imbiba d'un peu de vinaigre mêlé d'eau, et à l'aide de sa lance l'approcha des lèvres desséchées du Christ. Mais celui-ci refusa ce dernier soulagement, et, sachant que la Rédemption du monde était achevée, il releva sa tête chargée d'épines et murmura : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains ! »

Puis, se montrant DIEU une dernière fois, il poussa un cri immense : « *Consummatum est !* » Tout est consommé !...

Et, inclinant sa tête, il rendit l'esprit... *emisit spiritum !*...

DIEU venait de mourir ! Mystère incompréhensible de miséricorde et d'amour ! Oui, DIEU est mort dans son humanité, et cet esprit qu'il exhale sur le monde, c'est l'Esprit principe de toute vie, l'Esprit qui, au jour de la création, a communiqué la vie à notre premier père, non-seulement la vie naturelle et terrestre, mais la vie divine et éternelle ; Esprit d'amour que nous avons perdu en nous détournant de DIEU par le péché, et que nous a rendu notre Père céleste

par les mérites de son Fils unique Jésus crucifié.

Jésus meurt, son âme cesse d'animer et de vivifier son corps ; mais son corps, comme son âme, demeurent unis à la divinité, et le Fils de DIEU ne permet pas à la mort d'étendre au delà de cette désunion passagère son action sur son humanité sainte. Si nous vivons et si nous mourons en JÉSUS-CHRIST, il en sera de même pour nous ; au moment où le démon, prince de la mort, posera sur nous sa main redoutable, notre âme, unie à l'âme sainte du Sauveur, échappera avec elle et par elle à la puissance de l'ennemi, et au jour de la résurrection dernière, notre corps lui-même, passagèrement vaincu, dégradé et brisé, reprendra une vie nouvelle, impérissable, par la vertu divine du corps de son Rédempteur.

Ainsi la vie de Jésus est notre vie, sa mort est notre mort, son triomphe et sa gloire éternelle sont notre triomphe et notre gloire.

XXI

Le Christ mourut le Vendredi Saint, quinzième jour du mois d'avril, à la neuvième heure¹. Au moment où il expira, de grands prodiges se manifestèrent. La terre trembla, et le rocher du Calvaire se fendit entre la croix de Jésus et celle du mauvais larron. Une terreur secrète se répan-

¹ C'est-à-dire à trois heures après midi.

dit dans Jérusalem, et surtout dans le Temple, où l'on immolait l'agneau du soir. Le voile qui séparait du Saint des Saints le sanctuaire des prêtres se déchira du haut en bas avec un grand bruit ; l'arche d'alliance se vit à découvert, et la porte principale du Temple s'ouvrit d'elle-même avec fracas.

L'âme adorable de JÉSUS-CHRIST, au moment où elle cessa d'animer son corps crucifié, apparut aux âmes saintes qui, depuis le commencement du monde, attendaient la venue du Rédempteur, les consola, et leur fit connaître que le moment de leur délivrance était enfin arrivé.

Le corps de Jésus resta quelque temps encore suspendu au gibet ; cependant, comme la nuit approchait et que le lendemain était le jour du sabbat, dont le repos est si rigoureux chez les Juifs, les Pharisiens voulurent en finir et ordonnèrent qu'on achevât les suppliciés en leur brisant les jambes. Les bourreaux donnèrent ainsi le coup de la mort aux deux larrons ; mais un soldat nommé Longin, s'étant avancé vers la croix du divin Sauveur, saisit sa lance et l'enfonça brutalement dans le flanc sacré du Fils de DIEU. Le cœur de Jésus fut percé de part en part, et saint Jean, qui n'avait pas quitté le pied de la croix, dit en son Évangile que de cette blessure jaillirent du sang et de l'eau.

Les autres bourreaux, assurés par là de la

mort du Christ, s'abstinrent de lui rompre les jambes, accomplissant ainsi, sans le savoir, la prophétie de Moïse : « Vous ne briserez aucun « de ses os. »

La loi juive défendait que les corps des condamnés demeuraissent suspendus en croix pendant le sabbat. La sainte Vierge, saint Jean et quelques autres disciples de Jésus résolurent donc d'ensevelir son corps, et, dans ce dessein, un d'eux, nommé Joseph d'Arimathie, homme riche et puissant, se présenta devant Pilate et lui demanda la permission de détacher de la croix et de recueillir dans un sépulcre qui lui appartenait les restes inanimés du Fils de Marie. Pilate fit encore une fois constater la mort, et accorda la demande. Le pieux Joseph, aidé de quelques fidèles, rendit donc à son Maître ce triste et dernier devoir. Le corps sacré fut descendu de la croix et déposé entre les bras maternels de la sainte Vierge. On lui enleva la sanglante couronne d'épines qui ceignait encore son front, on mit à part les clous arrachés de ses plaies béantes, et l'on porta le douloureux fardeau auprès du tombeau nouvellement creusé dans le roc, et que Joseph d'Arimathie consacrait à la sépulture de Jésus.

Le corps fut lavé, selon l'usage juif; ses plaies furent remplies de parfums et d'aromates, et, remettant au lendemain du sabbat l'entier ac-

complissement de ce pieux devoir, les saintes femmes enveloppèrent la tête d'un suaire, et tout le cadavre d'un linceul. Puis on le descendit dans le caveau taillé dans le roc vif, que les pèlerins de Jérusalem vénèrent encore aujourd'hui; et, après les derniers adieux et les derniers baisers d'amour, la Mère de Douleur rentra dans Jérusalem avec saint Jean, son fils d'adoption, sainte Magdeleine et ses autres compagnes.

Les Pharisiens et les Princes des Prêtres avaient surveillé tout ce qui s'était fait; se rappelant que Jésus avait prédit plusieurs fois qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort, ils allèrent demander des soldats à Pilate, « de peur, disaient-ils, que les disciples de l'imposteur ne vinssent à enlever son corps pour répandre ensuite le bruit de sa résurrection. » Pilate, déjà bourelé de remords, les renvoya avec irritation. « Vous avez des gardes, veillez vous-mêmes à ce tombeau ! » Les Juifs fermèrent alors eux-mêmes l'entrée du sépulcre par une porte de pierre, et ils apposèrent sur les joints le grand sceau du Temple, pour empêcher toute supercherie.

LA RÉSURRECTION ET LE TRIOMPHE DU CHRIST

Jésus est la Vie. Il avait souffert la mort, non pas en vaincu, mais en vainqueur, car cette mort allait être suivie d'un magnifique triomphe sur celui qui a l'empire de la mort, c'est-à-dire sur le démon.

Quatorze fois, dans le cours de ses prédications, le Christ avait annoncé qu'après ses souffrances et sa mort il ressusciterait le troisième jour, et il indiquait d'avance cette résurrection comme le signe définitif auquel non-seulement ses apôtres, mais les Juifs infidèles eux-mêmes, pourraient reconnaître un jour qu'il était le Fils de DIEU :

« Cette génération perverse et adultère, dit-il, demande un signe, et il ne lui en sera point donné d'autre que celui de Jonas. De même que Jonas fut englouti pendant trois jours dans les entrailles d'un monstre, ainsi le Fils de l'homme, après avoir été trahi, bafoué et crucifié, sera déposé dans le tombeau et ressuscitera le troisième jour. »

Les ennemis du Christ connaissaient si bien cette prophétie et en comprenaient tellement l'importance, que leur premier soin, après la descente de croix, fut de surveiller le Saint-Sépulcre, d'y faire mettre des gardes, et d'apposer le sceau public sur la porte du tombeau.

Cette prévoyance haineuse et intelligente a tourné tout entière au profit de notre foi, aussi bien que l'incrédulité si obstinée des Apôtres, et surtout de saint Thomas. Devant ces deux faits combinés, les suppositions de fraude que l'impïété a mises en avant, le plus souvent sans y croire elle-même, deviennent des impossibilités matérielles.

Cependant la résurrection de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST étant pour nous ce qu'elle fut pour les Apôtres, et ce qu'elle devait être pour les Juifs, le signe des signes, le miracle des miracles, la preuve des preuves, il est d'une extrême importance d'en connaître les détails et d'appuyer notre foi sur l'évidence.

La Providence divine y a pourvu en entourant la Résurrection du Sauveur de circonstances tellement précises, que le bon sens et la bonne foi suffisent pour résoudre cette question capitale.

II

Saint Pierre et saint Jean avaient rejoint Marie et s'étaient cachés avec elle pour pleurer et pour

prier. Saint Jean avoue lui-même dans son Évangile qu'ils avaient tous oublié la parole prophétique du Sauveur touchant la Résurrection. La sainte Vierge, seule initiée au mystère du Christ, connaissait ce qui devait arriver; mais, alors comme jadis, elle conservait toutes ces lumières dans son cœur.

Quant aux autres Apôtres, ils s'étaient dispersés çà et là depuis le jeudi soir; ils avaient passé le jour du sabbat et le jour de Pâques dans l'abattement, et en quelque sorte dans le désespoir. Il paraît cependant qu'ils avaient fini par se rassembler pendant la nuit qui suivit le sabbat et précéda la résurrection. Thomas Didyme, saisi d'une terreur panique, s'était enfui de Jérusalem, fort au loin.

Les dix Apôtres s'enfermèrent dans la salle du Cénacle, où le jeudi soir Jésus avait célébré la Pâque avec eux, et avait institué le sacrement de l'Eucharistie. Leur esprit était bouleversé, et ils étaient sous l'impression d'un sentiment unique, la crainte des Juifs.

III

Depuis le vendredi soir, les gardes s'étaient succédé auprès du tombeau du Seigneur. Les saintes femmes, en rentrant à Jérusalem, s'étaient hâtées d'acheter cent livres de parfums

pour achever l'embaumement du corps de Jésus. N'ayant pu sortir le jour du sabbat, elles ignoraient, comme les Apôtres, que les Princes des Prêtres eussent envoyé des soldats pour veiller sur le sépulcre.

Au moment où le jour commençait à luire, le tombeau divin fut ébranlé tout à coup. Un ange brillant comme l'éclair apparut au milieu des gardes, qui tombèrent à la renverse; la porte scellée se brisa et fut jetée au loin; le Christ était ressuscité!...

Il venait d'accomplir sa parole. « Je quitte
« ma vie pour la reprendre. Personne ne me la
« ravit; c'est par ma propre volonté que je l'a-
« bandonne; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai
« le pouvoir de la reprendre. C'est le comman-
« dement que j'ai reçu de mon Père. »

La mort était vaincue, et notre chef venait de reconquérir, plus encore pour nous que pour lui-même, tout ce qu'Adam avait perdu par le péché.

Lorsque les gardes furent revenus de leur épouvante, ils s'enfuirent vers la ville et allèrent raconter à Caïphe et aux Princes des Prêtres ce qui venait de se passer. Ceux-ci, persévérant dans leur mauvaise foi, et endurcis par la haine, continuèrent leur crime et donnèrent aux soldats une somme considérable, afin qu'ils répandissent, comme ils firent en effet, le bruit

que, pendant la nuit, profitant de leur sommeil, les disciples du Crucifié étaient venus et avaient enlevé le corps. Fable ridicule et impossible qui tomba d'elle-même; aussi les Apôtres n'étaient pas démentis lorsque, sur les places de Jérusalem et jusque dans le Temple, ils dévoilaient ouvertement le grossier mensonge des ennemis du Seigneur¹.

IV

On se demande parfois où était Jésus ressuscité pendant les quarante jours qui séparèrent le triomphe de sa Résurrection du triomphe définitif de son Ascension dans le Ciel.

C'est ici le grand et admirable mystère de la glorification des corps, à laquelle nous sommes tous appelés en JÉSUS-CHRIST. Sur la terre, en cette vie mortelle, préparatoire et imparfaite, nos corps sont dans un état d'infirmité, et, à cause du péché, dans un état de décadence qui

¹ Dans le dernier siècle, les *esprits forts* dirent et écrivirent, à l'occasion de ce prétendu enlèvement, des choses incroyables. Ne pouvant pas inventer une méthode d'enlèvement extérieur qui fût présentable au public, ils avancèrent sérieusement la supposition d'une espèce de mine creusée en *trente-six heures* par les Apôtres, *de la longueur d'un grand quart de lieue*, et *à travers le roc vif* sur lequel est bâtie Jérusalem et qui forme exclusivement le Golgotha. — Dans le dernier siècle, on appelait ces gens-là des gens d'esprit!

doivent tous deux disparaître un jour. Ce jour sera celui de la résurrection des corps, et nous entrerons alors avec JÉSUS-CHRIST, le Roi de gloire, dans une vie toute spirituelle, toute parfaite, dans un état que nous pouvons à peine concevoir, habitués que nous sommes à ne rien voir autour de nous et en nous que de matériel et d'imparfait. Nous cesserons alors d'être soumis aux lois terrestres du temps et de l'espace¹; sans devenir esprit, notre corps sera tout pénétré, tout perfectionné par l'esprit; il sera spiritualisé ou *spirituel*, comme le dit saint Paul, lumineux, immortel, impassible, indivisible. Et ainsi, par le mystère de l'Incarnation, DIEU nous révèle un état surnaturel de la matière et des corps.

Tel fut JÉSUS-CHRIST après sa Résurrection, et tels nous serons en lui pendant l'éternité. Il était donc sur la terre sans y occuper aucun lieu, et à la façon d'un esprit; visible cependant, quand il le voulait, aux yeux corporels des hommes, et capable encore d'être touché, de parler, et même de manger. Car ce corps ressuscité, tout spirituel et parfait qu'il fût, était réellement et

¹ Le *temps* et l'*espace* sont les rapports des corps en ce monde quant à leur durée et quant à leur étendue. Ces rapports ne sont pas du tout essentiels à l'existence des corps, et cette double manière d'être résulte, non pas de la nature même des corps, mais de l'imperfection de leur état et de leurs relations terrestres.

véritablement un corps humain. Après son Ascension, le Christ a conquis dans son corps sacré un degré de gloire encore plus absolu, et saint Ambroise exprimait cette perfection dernière en disant que, dans le Ciel, Jésus est « *TOTUS DEUS,* » *Dieu tout entier*, tout dans le Saint-Esprit, sans aucune imperfection terrestre dans son être.

V

Marie Magdeleine, la pauvre pécheresse convertie, la fidèle et courageuse chrétienne du Calvaire, poussée par son amour, sortit de Jérusalem le dimanche matin avant même le lever du soleil. Elle voulait aller pleurer auprès du tombeau de son bon Maître, s'exposant, sans le savoir, aux insultes des soldats. Le Christ était ressuscité pendant son trajet, et, lorsque Magdeleine arriva au petit jardin qui entourait le sépulcre, les gardes s'étaient déjà enfuis, et elle vit avec stupéfaction la porte ouverte et la pierre brisée. Elle jeta un regard rapide dans l'intérieur du caveau, et, croyant qu'on avait enlevé le corps, elle courut précipitamment avertir Pierre et Jean, qui sortirent aussitôt et s'acheminèrent vers le tombeau. Magdeleine les suivit de loin.

La sainte Vierge, auprès de laquelle sans doute Magdeleine était venue chercher Pierre et Jean, resta seule dans sa demeure ; et ce fut alors

que, suivant la tradition, son Fils adorable lui apparut comme à la première et à la plus digne de toutes les créatures. Il était bien juste qu'il manifestât tout d'abord sa gloire à la compagne inséparable de ses abaissements et de ses douleurs.

Pierre et Jean coururent au sépulcre, ne comprenant rien aux paroles de Magdeleine. Saint Jean, qui était jeune, courut plus vite que Pierre ; il se pencha à l'entrée du caveau, et vit, en effet, l'intérieur vide ; mais il n'osa entrer avant Pierre, que Jésus avait désigné d'avance pour Chef de l'Église. Pierre descendit donc les quelques marches qui conduisaient au caveau funéraire, et s'assura de la vérité. Le suaire était encore là, et les linges qui avaient enveloppé la tête du Fils de Dieu étaient pliés et déposés à part.

Dans le trouble de leurs pensées, les deux Apôtres ne se souvenaient point de la grande promesse, et, croyant, eux aussi, qu'on avait emporté le corps, ils épouvantèrent les autres disciples en leur racontant ce qu'ils avaient vu.

VI

Sainte Marie Magdeleine avait suivi Pierre et Jean. Après leur départ, elle s'agenouilla auprès de ce tombeau, qui lui rappelait de si douloureux et de si chers souvenirs, et elle se mit à fondre

en larmes. Puis elle s'avança de nouveau jusqu'à l'ouverture du sépulcre, et elle aperçut, de chaque côté de la pierre sur laquelle avait été déposé le corps divin, deux Anges sous l'apparence de deux jeunes hommes vêtus de blanc. Ils rappelaient les deux chérubins d'or que Moïse, par l'ordre de Dieu, avait fait placer de chaque côté de l'arche d'alliance dans le Saint des Saints. Par une coïncidence facile à pénétrer, le tombeau désormais solitaire du Christ avait les mêmes dimensions que l'arche d'alliance, dorénavant vide de DIEU.

La vue de ces deux Anges fit peu d'impression sur Magdeleine, tout absorbée dans sa violente douleur. « Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleures-tu? » — « Je pleure, répondit-elle, parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et que j'ignore où on l'a mis. »

Et, pendant qu'elle parlait encore, elle entrevit auprès d'elle, un peu en arrière, un homme qu'elle prit pour le jardinier chargé du soin de ces lieux funèbres. Sans se retourner, la pauvre Magdeleine lui adressa la parole en pleurant: « Si c'est vous qui l'avez emporté, dites-le-moi, et indiquez-moi où il est. » — Mais, au son d'une voix bien connue, et qui l'appela par son nom: « Marie! » elle tressaillit, et, levant les yeux, elle reconnut son adorable Sauveur. Dans le premier élan de sa joie, et ardente dans son

amour comme dans sa douleur, elle se précipita à ses pieds pour les baiser ; mais le Christ, pour modérer des transports peut-être trop naturels, lui dit : « Ne me touche pas, je ne suis
« pas encore monté vers mon Père ; mais va
« trouver mes frères, et dis-leur que je vais à
« mon Père et à votre Père, à mon DIEU et à
« votre DIEU ! »

Cette parole du Seigneur est considérable. Par l'Incarnation et la Rédemption, le Fils de DIEU, devenu notre frère, nous rend participants de sa filiation divine, et nous avons en lui le droit d'appeler DIEU notre Père. D'autre part, étant véritablement homme, il devient, par son humanité, le serviteur et la créature de DIEU son Père, tout en lui demeurant égal en toutes choses par sa divinité.

Magdeleine obéit à l'ordre de son Maître, et se hâta d'aller au Cénacle dire aux apôtres la Résurrection de Jésus. Mais ceux-ci ne la crurent point.

VII

Peu de temps après cette première apparition de Jésus, trois autres saintes femmes, Jeanne, Marie, mère de saint Jacques, et Salomé, se rendirent au sépulcre portant des aromates pour terminer l'œuvre de piété qu'elles avaient commencée le soir du Vendredi Saint. Elles se de-

mandaient avec inquiétude les unes aux autres comment elles pourraient pénétrer dans le caveau, à cause de la lourde pierre qu'elles avaient vu placer devant l'entrée. Elles ignoraient, en effet, tout ce qui s'était passé. Lorsqu'elles approchèrent, elles virent, avec non moins d'étonnement que Magdeleine, l'entrée ouverte et la pierre gisant auprès. Elles entrèrent donc précipitamment, et furent tout effrayées à la vue d'un Ange qui se tenait auprès de l'endroit où avait reposé la tête du Seigneur. Mais celui-ci les rassura bientôt par de douces paroles : « Ne
« craignez pas, leur dit-il, je sais que vous
« cherchez Jésus de Nazareth le Crucifié. Il est
« ressuscité ; il n'est plus ici ; ne cherchez pas
« parmi les morts celui qui est vivant ! Souve-
« nez-vous de ce qu'il vous disait en Galilée : Le
« Fils de l'homme sera livré entre les mains des
« pécheurs et crucifié, mais il ressuscitera le
« troisième jour. Allez donc, et annoncez ces
« choses à ses disciples, et en particulier à
« Pierre. »

Se souvenant alors de cette prophétie, pleines d'une terreur religieuse, elles s'enfuirent sans oser même se parler entre elles. Mais voici que, sur le chemin, elles aperçurent le Maître qui, s'avancant vers elles, leur dit : « Je vous salue ! » Elles se prosternèrent devant lui, et, selon l'usage de l'Orient, embrassèrent ses genoux et ses

« pieds. Et Jésus leur dit : « Ne craignez point. « Allez et annoncez tout ceci à mes frères ; qu'ils « aillent en Galilée, c'est là qu'ils me verront. » — Et il disparut.

Les Apôtres et les disciples n'ajoutèrent pas plus foi à leur témoignage qu'à celui de Magdeleine, et les traitèrent de visionnaires.

VIII

Dans l'après-midi du jour de la Résurrection, deux disciples se rendaient à un bourg nommé Emmaüs, peu distant de Jérusalem. Ils s'entretenaient, mais avec découragement, de la venue du Messie, lorsque Jésus, voilé sous une apparence étrangère, s'approcha d'eux et leur demanda le sujet de leur tristesse et de leur entretien. Ils le lui dirent naïvement et ajoutèrent : « Nous attendions de notre Maître le salut d'Israël ; « mais voici le troisième jour, et rien n'arrive. « — O insensés ! leur dit le Seigneur, est-ce que « vous refusez de croire à tout ce qu'ont dit les « Prophètes ? Ne fallait-il pas que le Christ souffrit de la sorte pour entrer dans sa gloire ? » — Et, commentant Moïse et tous les Prophètes, le divin Voyageur dévoilait à ses compagnons le mystère des Écritures, et leur expliquait comment elles sont pleines du Christ.

Arrivés à Emmaüs, ils le prièrent de s'arrêter avec eux dans l'hôtellerie et de partager leur

repas; et Jésus, ayant pris le pain, le bénit comme à la sainte Cène, le rompit, le consacra en son corps adorable, et communiqua ses deux convives. Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent, ils reconnurent le Seigneur; mais celui-ci disparut...

Pour eux, pleins d'une sainte ferveur, ils sortirent de l'hôtellerie, et retournèrent en toute hâte à Jérusalem, où ils arrivèrent le soir. — « Notre cœur, se disaient-ils l'un à l'autre, « n'était-il pas brûlant pendant qu'il nous parlait dans le chemin? » — Les Apôtres et les disciples leur dirent tous les événements de la journée; eux, à leur tour, racontèrent comment le Seigneur leur était apparu, et comment ils l'avaient reconnu lors de la fraction du pain. Et, malgré des assertions aussi positives, les autres ne voulaient pas croire.

Cette obstination des Apôtres est tout à fait providentielle; elle donne une force infinie à leur témoignage sur la Résurrection.

IX

Mais voici que, les portes étant fermées, tout à coup le Christ parut debout au milieu d'eux et leur dit: « Que la paix soit avec vous! C'est « moi, ne craignez rien. » Ils crurent voir un fantôme et furent saisis d'effroi. — « Que crai-
« gnez-vous? leur répéta-t-il de sa douce et
« sainte voix. Quelles pensées vous agitent? » —

Et, leur montrant ses mains et ses pieds, où il avait voulu conserver les stigmates de la Rédemption : « Voyez et touchez, leur dit-il, c'est « bien moi ; un fantôme n'a ni chair ni os. » — Mais, comme ils hésitaient encore, partagés entre la joie et la stupeur, le bon Maître, plein d'indulgence pour leur faiblesse, ajouta : « Avez-
« vous quelque chose à manger? » — Et ils lui offrirent un poisson grillé et un rayon de miel. Il mangea devant eux et leur distribua ce qui restait.

Enfin les Apôtres étaient convaincus, ils voyaient de leurs yeux, ils touchaient de leurs mains. A l'excès du découragement succéda le comble de la joie. Ils se prosternèrent devant le Fils de Dieu et l'adorèrent ; mais il leur reprocha leur lenteur à croire et la dureté de leur cœur. Puis il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Écritures, et il leur dit : « Tout ce
« qui est arrivé était écrit : il fallait que le Christ
« souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts
« le troisième jour, et maintenant il faut que la
« pénitence et la rémission des péchés soient
« prêchées en son nom par toute la terre, en
« commençant par Jérusalem... »

« La paix soit avec vous ! leur dit-il une se-
« conde fois avec une majesté divine ; de même
« que mon Père m'a envoyé, moi, je vous en-
« voie. »

Puis, soufflant sur eux : « Recevez le Saint-Esprit ! les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

Admirable accord de la Résurrection du Christ et de la résurrection de l'humanité pécheresse ! Le jour même de Pâques, le Dieu Sauveur institue la Confession, Sacrement suprême de sa miséricorde, et triomphe ainsi de la mort et du péché dans tous les hommes.

Vainqueur du démon, Jésus nous fait participer à sa victoire. Il nous pardonne nos péchés en communiquant à ses prêtres le pouvoir de rémission qui lui appartenait à lui seul. Il en fait ainsi de véritables Sauveurs, et les envoie à tous leurs frères avec la même mission et la même autorité qu'il a reçues de son Père : « *De même que mon Père m'a envoyé, de même moi je vous envoie !* » — Quel respect devons-nous donc avoir pour les prêtres du Christ, et quelle reconnaissance pour l'institution du sacrement de Pénitence !

Les pauvres protestants, sortis de la voie chrétienne, s'efforcent d'atténuer la clarté si redoutable pour eux, mais si consolante pour nous, de la promesse du Cénacle. Quel sens, sinon le sens catholique, peut-on trouver à des paroles aussi simples et aussi positives : « LES PÉCHÉS SERONT REMIS A CEUX A QUI VOUS LES REMETTREZ, ET

ILS SERONT RETENUS A CEUX A QUI VOUS LES RETIENDREZ ? »

X

L'Apôtre saint Thomas, caché hors de Jérusalem, entendit parler de ce qui s'y passait. Revenu de sa terreur, il rentra dans la ville et vint rejoindre ses frères. Mais ceux-ci eurent beau lui dire qu'ils avaient vu Jésus ressuscité, qu'il avait mangé en leur présence, qu'il était apparu à plusieurs reprises et en divers endroits à ses Apôtres, Thomas refusa de les croire : « Si je ne mets la main dans le trou de son côté, disait-il, et si je ne touche du doigt les plaies de ses pieds et de ses mains, je ne croirai point ! »

Or, le huitième jour après Pâques, les Apôtres, et cette fois Thomas avec eux, étant réunis dans le Cénacle pour la prière, les portes et les fenêtres de la salle étant closes, Jésus se trouva tout à coup devant eux, et, se tournant vers Thomas Didyme : « Donne-moi ta main, lui dit-il, et approche-la de mon côté ; mets ton doigt dans mes plaies, et ne sois plus incrédule, mais fidèle. »

L'Apôtre, vaincu à son tour, se prosterna, et, plein de repentir et de foi, il s'écria : « Mon Seigneur et mon DIEU ! » — « DOMINUS MEUS ET DEUS MEUS ! »

Et Jésus : « Parce que tu as vu, Thomas, lui

« dit-il sévèrement, tu as cru. Heureux ceux
« qui n'ont point vu et qui cependant ont
« cru ! »

Voici le dernier trait de l'évidence, et, comme le dit saint Grégoire, c'est pour la confirmation de notre foi que DIEU permit ce prodige d'incroyance. Si l'on refusait encore de croire aux Apôtres, comment refuser de croire à l'affirmation de saint Thomas ?

Nous sommes, nous autres catholiques, de ces *bienheureux* qui croient sans avoir vu, et, depuis dix-huit siècles, nous répétons aux pieds de Jésus le cri de la foi, de l'adoration et de l'amour :
« DOMINUS MEUS ET DEUS MEUS ! »

XI

Le Sauveur ressuscité demeura quarante jours sur la terre, apparaissant souvent aux siens et leur parlant du royaume de DIEU, c'est-à-dire de son Église. Ce fut dans ces entretiens suprêmes qu'il leur donna ses dernières instructions pour la prédication de l'Évangile, pour l'organisation du gouvernement des fidèles et de la hiérarchie des pasteurs, pour l'administration des sacrements et pour la direction générale des choses saintes.

Dans une de ces apparitions sur le bord du lac de Génésareth, il interpella saint Pierre au

milieu de ses frères : « Pierre, m'aimes-tu plus
« que ceux-ci ? »

« — Oui, Seigneur, répondit Pierre, vous sa-
« vez que je vous aime.

« — *Sois le Pasteur de mes agneaux !* »

Il lui demanda une seconde fois : « Pierre,
« fils de Jean, m'aimes-tu ? »

« — Seigneur, vous savez que je vous aime. »

Et Jésus lui répéta : « *Sois le Pasteur de mes
« agneaux !* »

Enfin, le Sauveur lui ayant demandé une
troisième fois : « M'aimes-tu ? » Pierre, guéri
de sa présomption passée et craignant pour sa
faiblesse, lui répondit tout ému : « Vous savez
« toutes choses, vous savez bien que je vous
« aime. »

Alors Jésus le regarda avec amour et lui dit :

« *Sois le Pasteur de mes brebis !* »

Les agneaux du Christ sont les fidèles, dont
l'assemblée compose la sainte Église, et les bre-
bis du Christ sont les Évêques, qui enfantent
les fidèles à la vie spirituelle. Pasteurs vis-à-vis
des fidèles, brebis vis-à-vis des agneaux, les
Évêques sont soumis eux-mêmes à la houlette
de Pierre, le souverain Pasteur, le Représentant
visible du Céleste Pasteur. Ainsi la hiérarchie
catholique est constituée par le Sauveur lui-
même. Le Pape, Vicaire du Christ et dépositaire
universel de sa puissance, enseigne, gouverne

sans appel tous les membres du royaume de DIEU sur la terre. Son autorité n'est point une autorité humaine, mais l'autorité divine de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. A cause de cela, son enseignement est infaillible, son jugement sans retour. Quiconque se sépare de lui se sépare du Christ et de DIEU; quiconque l'écoute écoute Jésus, et qui le méprise méprise DIEU.

L'Évêque doit obéir au Pape comme le fidèle, et, s'il se peut, plus parfaitement encore que le fidèle, étant obligé, par la sainteté de sa vocation, à des vertus plus parfaites. Par cette obéissance et cette unité d'esprit, il devient participant à son tour de l'infaillibilité divine du Souverain Pontife, et son gouvernement repose sur la pierre ferme.

Enfin le prêtre et le fidèle doivent un humble et filial respect à l'Évêque. Ils sont obligés de vénérer en lui le Christ, Pasteur des Pasteurs, et ils commettent un grand crime s'ils se révoltent contre son autorité sainte.

XII

Le quarantième jour après Pâques, le Seigneur apparut une dernière fois à ses disciples, près de Jérusalem. La sainte Vierge, les onze Apôtres et plus de cinq cents disciples étaient présents. Il était midi. Le Christ conduisit cette foule pieuse sur la montagne des Oliviers, à un

endroit dont la tradition des Lieux Saints conserve le souvenir.

— « Voici, dit-il aux Apôtres, que je vais
« vous envoyer du ciel le Promis de mon Père,
« et vous allez être régénérés dans le Saint-Es-
« prit. Vous me rendrez témoignage à Jérusalem,
« dans toute la Judée, et jusqu'aux extrémités
« de la terre. »

Puis, élevant les mains pour les bénir, il ajouta : « La toute-puissance m'a été donnée au
« ciel et sur la terre. Allez donc et prêchez
« l'Évangile à toute créature ; enseignez toutes
« les nations, et apprenez-leur à observer ma
« loi. Baptisez-les au nom du Père et du Fils et
« du Saint-Esprit. Et voici que je suis avec vous
« jusqu'à la fin du monde !

Et, pendant que DIEU fait homme adressait à ses Apôtres ce solennel adieu, il s'éleva majestueusement en présence de toute la foule prosternée, et bientôt une nuée lumineuse le cacha à tous les regards...

Le mystère de l'Incarnation était accompli sur la terre ; mais Jésus ne devait pas nous laisser orphelins. Quoique dans le ciel, il demeura cependant au milieu de nous, par le double mystère de son Eucharistie et de son Église.

JÉSUS PRÉSENT DANS LE MONDE PAR L'EUCCHARISTIE

Le Christ a quitté ce monde, et cependant il est encore dans le monde. Il n'y est plus comme jadis, d'une manière terrestre, matérielle et corruptible, mais d'une manière toute céleste, toute parfaite, immanente et divine ; et c'est par le sacrement de l'Eucharistie qu'il demeure ainsi au milieu de nous, comme un père au sein de sa famille, comme un roi au milieu de ses sujets.

C'est à dessein, et pour en parler plus spécialement, que nous avons omis, dans le récit de la vie publique du Sauveur, le célèbre discours eucharistique que rapporte l'Apôtre saint Jean au chapitre sixième de son Évangile. Saint Jean est le seul des quatre Évangélistes qui ne mentionne pas les paroles expresses de l'institution de l'Eucharistie, à la Cène, le Jeudi Saint. En revanche, il parle à deux reprises de cet adorable mystère, pour nous en révéler les secrets que les autres

Évangélistes n'ont osé confier à l'écriture. De la sorte, la prescription apostolique et primitive¹ qui défendait si sévèrement aux initiés de divulguer la partie intime des mystères chrétiens demeurerait pleinement observée ; et cependant les fidèles, pouvant rapprocher ensemble les textes sacrés, trouvaient, dans les trois premiers Évangélistes d'une part, et dans saint Jean de l'autre, une instruction complète et admirable sur la très-sainte Eucharistie.

II

Mais avant tout trois observations capitales.

Premièrement, dans ce mystère, comme dans tous les mystères de DIEU, il ne faut pas vouloir tout comprendre, ce qui est *divin* étant toujours *infini* ; l'unique nécessaire pour un homme raisonnable est d'être assuré de la réalité du fait.— Cela est, donc cela *est possible* ; rien de plus logique qu'un pareil raisonnement.

Deuxièmement, beaucoup de gens veulent qu'on leur prouve la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, et ils ne croient pas même à la divinité du Christ. C'est vouloir l'impossible ;

¹ Cette loi s'appelait la *loi du secret* : elle fut en vigueur dans l'Église tant que les païens furent mêlés aux chrétiens ; elle portait principalement sur les sacrements, la liturgie et les dogmes plus délicats de l'enseignement catholique.

c'est vouloir l'effet sans la cause. Le fondement de l'Eucharistie, c'est l'Incarnation; et la foi en JÉSUS-CHRIST est la base nécessaire de toutes nos croyances.

Troisièmement, d'autres demandent des explications tirées de l'ordre naturel et terrestre, dans un dogme où tout est surnaturel, céleste et divin. Mais, s'il est impossible de juger le mystère de l'Incarnation par les seules lumières de la raison humaine, que sera-ce donc pour l'Eucharistie, où non-seulement la divinité, mais l'humanité même du Sauveur se dérobe à nos yeux?

III

Un seul et même corps, dit-on, peut-il être à la fois réellement présent en mille lieux divers?

Dans l'*ordre naturel*, et selon les lois qui régissent la matière en ce monde, cela est manifestement impossible; et l'on objecterait à juste titre le témoignage de la raison et des sens. Mais dans l'*ordre surnaturel*, et selon les lois toutes différentes qui régissent les corps glorifiés, cette difficulté s'évanouit.

Il faut bien se garder de confondre le ciel avec la terre, et d'apporter à la contemplation des choses célestes les pensées grossières et matérielles qui nous dirigent dans l'appréciation des choses de ce monde. Le développement de cette vérité serait trop métaphysique; qu'il suffise de

rappeler un enseignement bien fécond, mais bien peu médité de la Foi : Dans l'éternité, il n'y a plus ni temps ni espace, et nos corps eux-mêmes, tout transfigurés par la glorification, seront associés à l'immutabilité, et en quelque manière à la spiritualité de nos âmes. Incorruptibles, immortels, ils n'occuperont plus de lieu, et ne seront plus sujets à la succession de l'âge ; ils seront tout lumière et perfection.

L'Apôtre saint Paul le dit expressément : « Notre corps mortel est ici sans gloire, mais il ressuscitera dans la gloire ; il est dans l'infirmité, il ressuscitera dans la puissance ; il est animal, il ressuscitera spirituel. »

Et Notre-Seigneur lui-même le dit dans les Évangiles en termes explicites : « Dans l'état de résurrection, les hommes seront comme les Anges de Dieu. »

Tel est le corps du Christ dans l'Eucharistie, en relation, il est vrai, avec le temps, le lieu et l'espace, mais en dehors des lois terrestres du temps, du lieu et de l'espace ; et c'est par la vertu surnaturelle de ce divin chef que nous tous, qui sommes ses membres, nous pourrons un jour entrer dans la même gloire.

Que deviennent, devant cette simple observation et ces paroles de l'Écriture, les prétendues impossibilités des protestants et des incrédules ?

IV

Exposer l'enseignement précis de l'Église sur les mystères, c'est résoudre d'avance la plupart des difficultés qui arrêtent l'adhésion de la foi. Cette vérité générale que nous avons appliquée plus haut au mystère de l'Incarnation ne s'applique pas moins au mystère de l'Eucharistie, qui est le mystère par excellence.

Or l'Église nous enseigne que, par la vertu toute-puissante et toute divine des paroles de la consécration, la substance du pain et du vin est changée, entre les mains du prêtre, ministre de DIEU, au corps et au sang de JÉSUS-CHRIST. Ce changement, miraculeux parce qu'il est instantané, s'appelle la *transsubstantiation*.

Tout miraculeuse que soit la transsubstantiation eucharistique, elle n'offre rien de bien nouveau à quiconque sait réfléchir. La nature, en effet, est pleine de transsubstantiations, c'est-à-dire de changements de substances en d'autres substances : le pain que nous mangeons ne se change-t-il point en la substance vivante de notre corps ? Les suc de la terre et la substance de la terre elle-même ne se changent-ils pas en arbres, puis en fleurs, puis en fruits, puis en chair et en sang dans les corps animés ? En un mot, les éléments de ce monde ne sont-ils pas en transsubstantiation perpétuelle ? Et pourquoi le DIEU

tout-puissant, qui opère ce merveilleux travail de vie par une action lente et insensible, ne pourrait-il pas l'opérer par l'effet instantané de sa parole? Or le Christ est Dieu; le prêtre, à l'autel, devient Christ par son sacerdoce; et sa parole, quand il consacre, est la parole toute-puissante du Christ Dieu Créateur.

Après la consécration, l'apparence seule du pain et du vin demeure et frappe nos sens; mais ce que voile cette apparence est le corps adorable du Christ, invisible, impalpable, indivisible, qui se dérobe à notre perception corporelle, et dont le Sacrement nous indique seul la présence réelle, substantielle et véritable.

Aussi n'est-ce point le corps du Seigneur qui est rompu lorsque le prêtre rompt le pain consacré, mais seulement le signe sensible et sacramentel; et ce serait tout confondre que de croire Jésus Eucharistique soumis, comme il le fut dans sa vie terrestre, au mouvement, à la division et à tous les accidents qui atteignent nos corps en ce monde. Lorsque les hérétiques, durant les guerres de religion, jetaient dans la fange les saintes hosties, Jésus n'était point souillé par cette profanation sacrilège; comme aussi la richesse de nos tabernacles n'ajoute rien à sa gloire.

La multiplicité des hosties multiplie donc le signe extérieur qui nous annonce la présence

réelle du Christ notre Dieu ; mais elle ne touche en aucune manière l'unité indivisible de la substance divine et glorifiée de son corps.

Je le répète, l'Eucharistie est le mystère du ciel, et les lois de la terre ne peuvent avoir prise sur la perfection de sa sainteté.

V

Il est une manière bien simple et bien douce de se convaincre de la présence réelle du divin Sauveur dans son Eucharistie. Il suffit de lire avec un cœur droit et religieux ce qu'il en dit lui-même dans les Évangiles.

Un an environ avant sa Passion, aux approches de la fête de Pâques, il se trouve entouré, auprès de Capharnaüm, d'une immense multitude qu'il a rassasiée le jour précédent par la multiplication miraculeuse de cinq pains et de quelques poissons. Malgré ce prodige, et excités sans doute par les infatigables ennemis du Christ, les Juifs hésitent à le regarder comme le Messie : « Moïse, lui disent-ils, a fait un plus grand miracle encore en nourrissant jadis nos pères avec la manne dans le désert, pendant quarante années. »

« — En vérité, je vous le déclare, répond Jésus, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel. C'est mon Père qui donne le vrai pain du

« ciel. Car le pain de DIEU est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde. »

Et, comme les Juifs le pressaient de questions:

« *C'est moi, reprend-il, qui suis le pain vivant!*
 « Vos pères ont mangé la manne dans le désert,
 « et ils sont morts; mais voici le pain descendu
 « du ciel, afin que ceux qui le mangent ne meurent point.

« Je suis le pain vivant, descendu du ciel.
 « Quiconque mangera de ce pain vivra éternellement; et le pain que je *donnerai*¹, *c'est mon corps qui sera immolé pour le salut du monde.* »

En entendant ces paroles si claires, si précises, mais si surhumaines, les Juifs murmurèrent et dirent, comme le font les protestants depuis trois siècles, et avec eux tous les incrédules: « Comment cela peut-il se faire? Comment cet homme peut-il nous donner son corps en nourriture? »

Jésus ne leur dit pas qu'ils se trompent, et, en effet, hors des pensées de la foi, les Juifs, les hérétiques et les impies ont pleinement raison.

¹ Cette parole suffit pour montrer l'inanité de l'interprétation que les protestants s'efforcent de donner à tout ce chapitre vi de saint Jean. Ils prétendent que Notre-Seigneur ne parle ici que de *sa doctrine*; or cette doctrine, sous le nom de *pain de vie*, comment pouvait-il la *promettre*, puisqu'il l'avait *déjà donnée* et la *donnait encore*?

Sans donc vouloir expliquer ce que ni les sens ni la raison ne peuvent comprendre, le Fils de DIEU continue avec une insistance et une clarté merveilleuses :

« *En vérité, en vérité, je vous le déclare ; si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.*

« *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et c'est moi qui le ressusciterai au dernier jour.*

« *Car ma chair est une véritable nourriture, et mon sang un véritable breuvage.*

« *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.*

« *De même que mon Père, qui est la Vie, m'a envoyé, et que je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra lui-même par moi.*

« *C'est là le pain qui est descendu du ciel. Vos pères ont mangé la manne et ils sont morts ; mais celui qui mange ce pain vivra éternellement. »*

Est-il possible de parler plus clairement ? Et l'Église est-elle plus explicite, plus formelle, que Notre-Seigneur lui-même, dans son enseignement touchant la présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie ?

VI

A la sainte Cène, Jésus accomplit sa promesse, et donne ce *Pain vivant* à ses Apôtres.

Après le festin pascal, ainsi que nous l'avons vu déjà, il prend le pain, le rompt en levant les yeux au ciel, pour nous apprendre que l'Eucharistie est le mystère du ciel, et, le présentant à ses Apôtres, il prononce les paroles de la consécration :

« *Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon*
« *CORPS !* »

Puis il consacre le calice :

« *Prenez et buvez-en tous, car ceci est mon*
« *SANG !* »

Ces simples paroles du Seigneur sont, si je ne me trompe, la preuve la plus péremptoire de la présence réelle. Il y a là plus que preuve, il y a *évidence*. Aussi les ministres protestants se débattent-ils vainement, depuis trois cents ans, contre cette affirmation incomparable. Ils préfèrent, comme les Juifs de Capharnaüm, abandonner le Seigneur Jésus, plutôt que de se soumettre à sa parole : « Cela est trop dur à croire, disent-ils, et qui peut écouter un pareil discours ? » Et l'Église répond à ces Juifs modernes ce que le Christ répondit aux anciens : « Les
« pensées de la chair ne servent ici de rien ; mes
« paroles sont esprit et vie ; » c'est par la foi, les

lumières du Saint-Esprit, et non par les sens ou la raison, que vous pouvez comprendre le Sacrement tout céleste de mon amour.

Pour nous, chrétiens fidèles, disciples du Christ comme les Apôtres, et héritant de leur foi, nous nous écrierons avec saint Pierre : « O Seigneur ! à « qui donc irions-nous ? n'avez-vous pas les pa- « roles de la vie éternelle ? » — Telle a été la foi de tous les siècles, ainsi que l'attestent les documents les plus incontestables de l'histoire.

VII

Par l'Eucharistie, notre Sauveur perpétue, à travers tous les âges et sous un signe sensible, le Sacrifice divin par lequel il nous a sauvés. Ce sacrifice de l'Eucharistie s'appelle la MESSE ; et le Fils de DIEU rend, chaque jour, présentes sur les autels, par le ministère de ses prêtres, l'oblation et l'immolation sanglante du Calvaire. Sur l'autel, tout est voilé sous les espèces ou apparences du pain et du vin ; mais le sacrifice est le même, absolument et numériquement le même, que celui de la Croix. La même victime y est présente sous le mystère du Sacrement.

Comme l'Incarnation, l'Eucharistie, c'est LE CIEL SUR LA TERRE.

JÉSUS PRÉSENT DANS LE MONDE PAR SON ÉGLISE

I

Jésus est dans l'Eucharistie, mais nos Tabernacles, dans le silence desquels il repose, sont-ils les véritables temples de notre Dieu ? Le Pain vivant ne doit-il point avoir de vivants tabernacles ?

Oui, certes ! et c'est là ce grand mystère qui couvre l'univers et remplit le monde, qui développe et complète le mystère de l'Incarnation, qui n'est pas moins merveilleux ni moins profond, et qu'on appelle le *Royaume de Dieu* ou l'ÉGLISE.

II

L'Incarnation, c'est l'union de la divinité et de l'humanité en la personne de JÉSUS-CHRIST ; l'Église, c'est l'union de JÉSUS-CHRIST avec l'homme, et la communication faite à la créature de la vie spirituelle, divine et éternelle, dont le Christ est comme le grand et universel Sacrement.

L'Église, c'est la grande famille des enfants de DIEU ; c'est la société à la fois visible et invisible, humaine et divine, des disciples de JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire de tous les hommes qui connaissent et aiment le vrai Dieu sur la terre, en obéissant au gouvernement sacré des Pasteurs qu'il a lui-même institués.

De même que dans l'Incarnation nous arrivons à la divinité invisible, par l'humanité visible de Notre-Seigneur ; ainsi, dans le mystère de l'Église, DIEU nous appelle à l'invisible par le visible, à la vie spirituelle par un ordre de choses extérieures. Cet ordre de choses extérieures est le gouvernement de l'Église avec sa hiérarchie de Pontifes, avec sa Liturgie sacrée, avec l'interprétation et la prédication officielles des vérités révélées, avec ses sacrements, et tout l'ensemble du culte catholique ; c'est le moyen nécessaire et institué de droit divin pour faire arriver l'homme jusqu'à DIEU.

JÉSUS-CHRIST est tout dans son Église, et dans tous les membres de son Église. Il est Souverain Pontife, Docteur infallible, Hiérarque suprême dans le Pape, Pasteur et Sanctificateur des âmes dans l'Évêque ; Sanctificateur, Directeur, Prêtre dans le prêtre ; Religieux et Pénitent dans le religieux ; Apôtre de DIEU dans le missionnaire ; Saint dans le chrétien. C'est lui qui est la lumière des docteurs, la force des martyrs, la pu-

reté des vierges, l'humilité des humbles, la sainteté des saints.

Notre foi est la participation de sa divine lumière; notre amour est la communion de son Esprit, qui est Amour. C'est lui, que nous devons aimer dans tous nos frères, dans nos ennemis comme dans nos amis; c'est lui que nous assistons et que nous consolons dans les pauvres.

Aussi l'Apôtre saint Paul appelle-t-il l'Église le *Corps du Christ*, et résume-t-il toute l'œuvre de DIEU sur la terre en cette parole, qui est la plus magnifique définition de l'Église : « CHRIS-
« TUS OMNIA IN OMNIBUS. » — « *Le Christ tout en
« tous !* »

III

« EGO IN VOBIS ET VOS IN ME. » — « *Je suis en
« vous et vous êtes en moi !* » C'est la parole de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même; aussi claire, aussi formelle, aussi sacrée pour notre foi que la parole de l'Eucharistie : « Ceci est
« mon corps; » — que l'affirmation de la divinité du Sauveur : « Je suis le Christ, Fils du Dieu
« vivant ! »

Cette présence, cette union vivifiante, Jésus nous en parle plus de vingt fois dans son Évangile; et les Apôtres reviennent sans cesse sur cette vérité fondamentale du Christianisme. Ils basent sur elle toute leur règle morale : « Ne

« vous connaissez-vous donc pas vous-mêmes, « dit saint Paul aux premiers fidèles, et ne « savez-vous pas que Jésus-Christ est en vous? » — « Vous contenez le Verbe de Vie. — Glorifiez « et portez Dieu dans votre corps ¹! » — Et mille autres paroles semblables.

Mais, de même et plus encore, s'il est possible, que l'Eucharistie, ce mystère est tout dans le Saint-Esprit, et là aussi « la chair ne sert de « rien. » Cette union du Fils de Dieu et de l'homme est toute spirituelle, ce qui ne veut pas dire, ainsi que pourraient le penser quelques esprits grossiers, qu'elle n'est point réelle. Rien n'est plus réel que le monde spirituel auquel appartiennent tous les mystères de la religion. Le nier serait du matérialisme.

IV

Le Père opère tout par le Fils, et le Fils fait les œuvres de son Père dans le Saint-Esprit.

C'est donc par le Saint-Esprit que Jésus est en nous, opérant à la fois le double mystère de la grâce et de l'Église.

La grâce, qui est la vie de l'âme et la vie de l'Église, est l'union spirituelle et très-réelle de

¹ Annon cognoscitis vosmetipsos quia Jesus Christus in vobis est? — Verbum vitæ continentis. — Glorificate et portate Deum in corpore vestro (*Ép. de saint Paul*). — In Christo manemus, et ipse in nobis (*Ép. de saint Jean*), etc

DIEU et de l'homme par le Christ. Et l'Église est la société de tous les hommes qui vivent ainsi de la vie de **DIEU**.

Tout dans l'Église est destiné à conférer, à développer, à perfectionner ou même à ressusciter la grâce. Le Sacerdoce, la hiérarchie sacrée des Pasteurs, l'enseignement de la vraie doctrine, la prédication de la parole de **DIEU**, l'administration des sacrements et des choses saintes, le culte public, la prière, tout, en un mot, a été institué dans ce but unique.

Le Baptême commence cette union divine; la Confirmation la fortifie et la complète; l'Eucharistie l'entretient et la nourrit; la Pénitence la répare; l'Extrême-Onction lui donne, au seuil de l'éternité, son suprême achèvement en effaçant, par les mérites du Sauveur, les dernières traces du péché et de la faiblesse humaine. L'Ordre et le Mariage sont les deux sacrements de la fécondité dans la société chrétienne; l'Ordre consacre les prêtres qui enfantent à la vie spirituelle les enfants que le Mariage donne à la terre.

Tout dans l'Église est donc dans le Saint-Esprit et tend à l'union de l'homme avec le Fils de **DIEU**, Notre-Seigneur **JÉSUS-CHRIST**.

Il est dès lors facile de comprendre comment l'Eucharistie, qui contient le Christ en personne et qui le pose au milieu de nous d'une manière permanente, est le centre de la religion et de

toute l'Église. C'est Jésus Eucharistique qui alimente l'Église, qui enfante les Saints, qui fait incessamment germer sur la terre les grandes vertus, les grandes œuvres de charité. C'est par lui que, nous renouvelant chaque jour dans la vie divine, nous accomplissons notre destinée en nous transfigurant de plus en plus en l'unique Bien-Aimé de DIEU, et en perfectionnant de plus en plus au dedans de nous-mêmes le grand mystère de l'Église.

V

Si le Christ est tout dans l'Église, l'Église est tout dans le monde, et qui ne connaît pas ces choses ne comprendra jamais rien à l'histoire du monde. L'histoire de l'Église n'est, à proprement parler, que l'évolution dans le temps de la lutte unique que le Christ, Fils de DIEU, soutient contre Satan. Dans cette face divine et invisible de la création, où tous les temps sont également présents à DIEU, cette lutte est permanente, toujours actuelle, immuable, et par conséquent éternelle. C'est un seul acte de révolte de la part du démon et des siens contre le Christ et les siens.

Dans la face extérieure, qui manifeste la première et forme le temps et l'espace, cette lutte se développe à travers les siècles et revêt alors une forme multiple. C'est l'histoire de l'Église

depuis le premier moment de la création et la chute du premier Ange jusqu'au dernier jugement, ou plutôt jusque dans l'éternité, où la victoire se consomme.

L'unique ennemi est le démon.

L'unique vainqueur est JÉSUS-CHRIST, vivant d'abord dans les saints Anges, puis dans l'homme innocent, puis dans le juste Abel, puis dans les saints Patriarches, dans Noé, Abraham, Isaac, Jacob; dans le peuple de DIEU, enfin dans sa Mère bienheureuse, et apparaissant en personne au milieu des temps par le mystère adorable de son Incarnation. Après sa lutte, sa mort, sa résurrection triomphale et son ascension dans la gloire de l'éternité, Jésus, qui est tout en tous, qui est la vie naturelle et surnaturelle de tous les hommes et spécialement des membres de son Église, continue à être attaqué et à triompher en eux, et d'une manière plus éclatante dans les Souverains Pontifes, ses vicaires visibles, et dans les autres pasteurs de son troupeau.

Depuis l'apparition de ce divin *combattu*, la lutte se développa par époques à peu près de semblable durée, et revêtit une nouvelle forme après chaque période de trois à quatre siècles.

La première, appelée plus particulièrement époque des persécutions, commence aux temps apostoliques et finit avec Constantin. C'est la persécution violente et brutale du sang et du

martyre. L'esprit rebelle veut étouffer JÉSUS-CHRIST et son œuvre dans le sang, par la seule violence extérieure. Il se sert pour cela de la puissance du paganisme romain.

La deuxième commence à Constantin, au milieu du quatrième siècle, et dure trois cents ou trois cent cinquante ans, jusqu'aux grandes invasions des barbares. De bourreau, le diable se fait hérésiarque, et, par le ministère maudit d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, de Manès, de Pélage, et des autres grands rebelles de ce temps, il attaque le mystère de l'Incarnation sous toutes les formes possibles. Vaincu sur ce terrain comme sur le premier, il passe à une autre guerre.

La troisième époque des combats du Christ commence vers le septième siècle et dure jusqu'au milieu du onzième, jusqu'au pontificat du grand saint Grégoire VII. C'est l'époque de l'invasion des barbares et des mahométans, dont le diable veut se servir pour étouffer l'œuvre de DIEU et la vie de JÉSUS-CHRIST sur la terre.

Ils brûlent et détruisent tout; mais, comme aux jours de la Passion, la vie est cachée sous la mort, et, après cette terrible épreuve, l'Église, c'est-à-dire la société de JÉSUS-CHRIST, apparaît développée au centuple, et régnant dans toute l'Europe; au lieu d'être absorbée par les barbares, elle les a absorbés en elle.

Le démon, dans la quatrième période de son attaque, veut détruire l'Église et sa constitution divine, en suscitant contre elle l'orgueil des empereurs d'Allemagne et des princes séculiers. Les Pontifes romains représentants et résumés vivants de l'œuvre de JÉSUS-CHRIST, Chef suprême de son armée, s'opposent avec une vigueur indomptable à ces injustes prétentions, et restent vainqueurs après de terribles efforts.

Alors commence une lutte plus redoutable C'est la révolte des intelligences, non plus contre tel ou tel dogme de la foi, mais une révolte universelle, que suscitent Luther et Calvin au commencement du seizième siècle et qui dure jusqu'au milieu du dix-huitième. La raison est substituée à la foi, l'autorité de l'Église, ou plutôt la puissance divine du Sauveur dans l'Église, est rejetée par la foule innombrable des sectes protestantes. Le démon se change en Ange de lumière, et invoque contre JÉSUS-CHRIST la parole de DIEU dans la sainte Écriture.

La sixième époque, développement de la précédente, mais plus fondamentalement antichrétienne encore, commence avec Voltaire et Rousseau, et nous sommes témoins de ses œuvres Son caractère principal est la négation absolue du monde surnaturel, et une apostasie universelle. La Révolution française en est l'expression la plus nette. C'est l'anarchie, sous toutes ses

formes, dans toute sa crudité, dans tous ses excès, et portée jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes. JÉSUS-CHRIST et son Église perdent le droit de cité. Ils n'ont plus d'existence sociale reconnue par les pouvoirs temporels¹. On ne croit plus au monde des esprits, aux Anges ni aux démons ; le rationalisme et le panthéisme s'emparent de la science, et le socialisme ravage les masses.

Ainsi se développe dans le temps la lutte immanente du grand révolté, du prince de ce monde, que le Christ, par ses Anges fidèles, par les justes de la loi ancienne, par le ministère de ses Prophètes, de ses Pontifes, et par la coopération de tous ses Saints, vainc dans les siècles, comme il en est vainqueur dans l'éternité. Malheur à qui tombe dans la tentation du Maudit ! Bienheureux qui demeure fidèle au Vainqueur divin !

VI

L'Église durera autant que le monde. Mais

¹ L'Église, en effet, depuis la Révolution française, n'est plus considérée comme une personne morale ; on lui conteste le droit de propriété, le droit de juger ses membres, etc. Et, dans beaucoup de pays, on va plus loin encore, et on refuse à ses Pontifes le droit de s'assembler en concile, de correspondre avec leur Chef suprême ; en un mot, on lui retire sa liberté.

quand le monde finira-t-il? Tous l'ignorent, et Jésus, interrogé sur ce point durant sa vie mortelle, répondait que le Fils de l'homme lui-même ne le savait pas, voulant par là nous faire comprendre que c'est le secret de DIEU, auquel ne doit être initiée aucune créature pendant son épreuve.

Si l'on en croit un sentiment commun dans l'antiquité chrétienne et que semblent confirmer plusieurs passages des Livres sacrés, le monde doit durer l'espace de sept millénaires, c'est-à-dire de sept fois mille ans; et, de même que le septième jour de la création fut pour DIEU le jour du repos, et pour l'homme le jour du Paradis terrestre, beaucoup d'anciens docteurs ont pensé que la septième et dernière époque du monde, le septième millénaire¹, serait le temps du triomphe universel du Christ et de son Église sur la terre. Et alors se réaliserait pleinement la prophétie évangélique : « Il n'y aura plus « qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur. »

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à la fin

¹ Cette pensée n'a aucun rapport avec l'erreur grossière des *millénaristes*, qui matérialisèrent ce royaume spirituel et ce dernier avènement du Christ, et furent condamnés par l'Église. Ils faisaient de ce septième millénaire du monde un royaume temporel, du Christ un Empereur ou un Roi, et de ses Saints des premiers ministres, des généraux, etc., etc.

des siècles JÉSUS-CHRIST, vainqueur de Satan et de tous les compagnons de sa révolte, transformera le monde et le purifiera dans le feu du Saint-Esprit, ressuscitera tous les hommes, les jugera selon leurs œuvres, fera entrer dans sa gloire et dans sa béatitude tous les Anges et tous les hommes qui, durant leur épreuve, lui seront restés fidèles, laissant séparées de lui toutes les créatures qui auront repoussé son amour : « Et les élus iront à la vie éternelle, et les damnés au feu éternel ! »

Alors tout sera consommé. Il n'y aura plus ni temps, ni espace¹, ni changement ; tout sera renouvelé dans le Saint-Esprit, et tout entrera dans la vie parfaite, permanente et spirituelle. Associée par une union ineffable à JÉSUS-CHRIST son Chef, la Sainte Église vivra éternellement en lui, toute consommée avec lui dans l'unité de la vie divine.

¹ « Et *tempus* ultrà non erit. » — « A conspectu cujus (Christi) fugit terra et cœlum, et *locus* non est inventus eis. » (*Apoc. de saint Jean.*)

CONCLUSION

Je termine ce petit ouvrage, cher lecteur, en demandant à CELUI pour l'amour duquel je l'ai composé de vous bénir et de vous faire aimer la sainteté de l'Évangile.

Je serais bien heureux si j'avais pu contribuer à vous faire connaître cette Vérité vivante et seule nécessaire, sans laquelle l'homme n'est qu'un voyageur égaré, incapable d'atteindre au but de son pèlerinage.

Nous sommes en ce monde uniquement pour connaître, aimer et servir Jésus. Le connaître, c'est avoir la lumière; l'aimer, c'est être heureux; le servir, c'est être bon.

Si donc j'ai fait quelque bien à votre âme en vous parlant de Lui, veuillez, cher lecteur, vous souvenir de moi dans vos prières, et demander pour moi à notre commun Maître et Seigneur ce que je Lui demande pour vous : sa paix et sa bénédiction.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre préliminaire.	3
Les Traditions primitives et les Prophétiques.	8
Les Évangiles.	15
La Vierge et l'Incarnation.	20
Bethléem.	40
Nazareth.	52
Le Précurseur et le Désert.	59
Vie publique et manifestation du Christ.	64
Jésus Fils de Dieu.	68
Miracles de Jésus-Christ.	79
Caractère divin de Jésus-Christ.	92
Obscurités et difficultés de l'Évangile.	117
Le Mystère de la Rédemption et la Passion du Christ.	122
La Résurrection et le Triomphe du Christ.	164
Jésus présent dans le monde par l'Eucharistie.	184
Jésus présent dans le monde par son Église.	195
Conclusion.	207

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

